

cou des chevaux dont les maîtres échappaient à la *collatio equorum* et qu'elles indiquaient la dispense au *strator* chargé du recensement et de la levée des chevaux. L'une de ces inscriptions est ainsi conçue : *F(avii) Xysti ex p. p. le ge) et recede*. Ces derniers mots sont à l'adresse du *strator*. Une de ces plaques, qui porte le monogramme du Christ, indique qu'au IV<sup>e</sup> siècle la basilique de Saint-Paul, comme d'autres biens de l'Église, jouissait des immunités accordées à la maison impériale et aux plus hauts dignitaires de l'Empire. Le *Felicissimus* pasteur, qui est mentionné, était sans doute le chef des bergeries appartenant à la basilique<sup>1</sup>. ANDRÉ BAUBRILLART.

**JUMENTUM.** — On désignait par ce terme, en opposition avec les bêtes de selle, les animaux employés à tirer des voitures ou à porter des fardeaux, les bêtes de somme. Dans cette catégorie se plaçaient surtout les chevaux et les mulets. Les auteurs emploient souvent ce mot à l'occasion des opérations militaires. Nous avons dit, à propos de l'organisation du service du train [IMPEDIMENTA], tout ce que l'on sait des animaux attachés à l'armée; nous aurons à y revenir à propos du service de la remonte [STRATOR].

Les grandes familles avaient, dans leurs écuries, pour leurs besoins personnels et ceux de leur maison, un certain nombre de bêtes de somme. Des esclaves spéciaux étaient chargés de les soigner, sous la surveillance d'un affranchi appelé *supra jumenta*<sup>2</sup>. Il en était ainsi, à plus forte raison, dans la maison impériale; les esclaves préposés aux écuries se nommaient *a jumentis*<sup>3</sup> ou *superjumentarius*<sup>4</sup>; le dépensier chargé de l'entretien *dispensator a jumentis*<sup>5</sup>.

Les grands services publics à Rome et dans les provinces devaient être, à cet égard, organisés de même. Nous n'en connaissons qu'un seul exemple pourtant. Parmi le personnel d'esclaves attachés au procureur impérial de Carthage, on a rencontré la mention d'un *supra jumentis*<sup>6</sup>. R. CAGNAT.

**JUNO.** *ἭΠΑ.* — Une des divinités les plus éminentes du panthéon gréco-italique, et aussi une de celles en qui se réfléchit avec le plus d'éclat le caractère des peuples chez lesquels son culte a été en honneur et qui résume le mieux leurs idées sur la femme et le mariage, sur le rôle et l'influence de l'épouse dans la famille. Quoique sa qualité de compagne du dieu suprême et de maîtresse souveraine de l'Olympe la rapproche de certaines divinités égyptiennes, assyriennes, babyloniennes ou phéniciennes, elle n'en est pas moins restée une pure création du génie grec et latin depuis l'origine<sup>1</sup>; et elle a défendu le mieux à travers les âges (seule Athéna-Minerve peut lui être comparée à ce point de vue) sa personnalité contre les influences étrangères.

**I. HÉRA CHEZ LES GRECS. — Cultes.** — Les principaux centres où le culte de Héra a été florissant et d'où il a

rayonné sur le reste de la Grèce sont : dans le Péloponnèse, Argos, Mycènes, Olympie et Sparte; au centre et au nord, l'Attique, la Béotie et l'Eubée; dans les îles, Samos et la Crète; dans l'Italie méridionale, Crotona. Suivre la déesse en ces divers lieux, pour raconter les pratiques et les croyances dont elle y a été l'objet, tout en groupant ensemble celles qui ont un caractère commun, nous paraît être le meilleur moyen de mettre de l'ordre dans une matière complexe et étendue.

A s'en rapporter aux données de la légende et aux fastes de la primitive histoire, Héra fut, au point de départ, la déesse nationale des peuples du nord de l'Hellade<sup>2</sup>; c'est avec les fils d'Inachos et de Pélasgos qu'elle émigra vers les côtes du Péloponnèse et les îles; les temples d'Argos et de Stymphale ont été bâtis par eux; avec les Argonautes, elle partit d'Iolcos en Thessalie pour s'établir à Lemnos et à Samos<sup>3</sup>. Il n'existe plus traces de temples élevés en son honneur dans ces parages; mais de la Thessalie est originaire la fable d'Ixion, sous laquelle on saisit aisément encore le sens purement physique de la personification de Héra<sup>4</sup>. A Dodone, elle apparaît comme une des plus anciennes divinités de la terre et du ciel, identifiée qu'elle est avec *MONÉ* dont le nom est le féminin même de Zeus (*Μῆν*), comme *Jovino-Juno* est le féminin de *Jupiter-Jovis*<sup>5</sup>. Des inscriptions et des monnaies de la Thrace gardent le souvenir de cette antique religion dans la Grèce septentrionale; une inscription lui rend hommage de concert avec les Charites; ailleurs elle est associée à Zeus sous le vocable de *κόρη*, la maîtresse<sup>6</sup>.

A l'époque homérique, sa religion est particulièrement florissante dans le Péloponnèse. Homère y nomme comme étant ses villes favorites Argos avec Mycènes et Tirynthe, puis Sparte<sup>7</sup>. Zeus Nemeios est le dieu national des Argiens; Héra surnommée Argienne lui fait pendant; plus tard Pindare célèbre Argos en appelant le siège vénérable de son culte<sup>8</sup>. Aux temps historiques, la déesse possédait dans cette ville cinq ou six temples dont deux au moins remontaient à la plus haute antiquité, celui de Héra *Ἀρχαία* ou *Βασιλική* et celui de Héra *Ἥθη*. Le premier de ces vocables rappelle qu'elle fut avec Zeus vénéralisée de préférence sur les hauteurs; le temple était d'abord voisin de Mycènes, placé sur la colline qui monte vers Larissa et qui servait de citadelle aux deux cités<sup>9</sup>; c'est là sans doute que la déesse était vénéralisée sous le titre d'*Ἐργασία*, rappelant que du haut des monts elle faisait descendre la pluie bienfaisante et remplissait les cours d'eau<sup>10</sup>. A la même religion appartient le culte rendu sur le mont Arachnéon, où, sur deux autels érigés en face l'un de l'autre, en l'honneur de Héra et de Zeus, les habitants sacrifiaient pour obtenir la pluie<sup>11</sup>. La religion de Mycènes<sup>12</sup> émigra ensuite dans Argos même, où elle eut pour siège un des temples les plus célèbres et les plus

<sup>1</sup> *Bullet. dell' Inst. di corr. arch.* 1877, p. 81; de Rossi, *Bull. di arch. Cristiana*, 1876, p. 67.

**JUMENTUM.** *1 Corp. inscr. lat.* VIII, 7987, L. Caninius, L. F. Philomusus, *Supra jumenta*; *Ibid.* 9486. — *2 Corp. inscr. lat.* VI, 8864. — *3 Suet. Claud.* 2. — *4 Corp. inscr. lat.* VI, 8862. — *5 Corp. inscr. lat.* VIII, 12640.

**JUNO.** <sup>1</sup> Hérodote attribuait la nature autochtone d'Héra; H. 50. Pour les divinités exotiques qui peuvent lui être comparées, cf. *Croiser, Symbol.* III, 215; 219; 227; 488; et l'art. de Wieseler dans la *Rechenlegung* de Pauly, I, IV, p. 569 sq. — <sup>2</sup> L'Héra d'Iolcos est appelée *Ἥθερτίς*; cf. *Dion. Per.* 531; *Apoll. Rhod.* I, 14. — <sup>3</sup> *Od.* XIII, 32; *Pind. Nem. III*, 62; *Schol. Eurip. Phoen.* 1192; *Schol. Byz. s. v. Ἀργωίς*. — <sup>4</sup> *Schol. Apoll. Rhod.* III, 62; *Schol. Eurip. Phoen.* 1192; *Schol. Od.* XXI, 203; cf. O. Müller, *Orchomenos*, p. 129, 269; avec les monnaies d'Orchomène et de Perrhaëia, *Wiener Numismat. Zeitschrift*, 1871, t. IX. — <sup>5</sup> *Schol.*

*Od.* III, 91; cf. *Peller, Griech. Mythol.* I, 99; *Gordard, Griech. Mythol.* I, § 215. — <sup>6</sup> A. Dumont, *Inscript. et monum. figurés de la Thrace*, n° 99, 10, 32, 33; *Domaszewski, Archæol. epigr. Mittheilungen*, 1886, p. 239 sq. — <sup>7</sup> *Jl.* IV, 51; appelée *Ἀργεία*, *Ibid.* V, 908; cf. *Hes. Theog.* 12; *Aesch. Suppl.* 299; *Paus.* IV, 27, 6. — <sup>8</sup> *Pind. Nem.* X, 2; *Ἀργεὶς Ἥρας βίβη τοργεῖς*. Sur la filiation des cultes dépendant d'Argos, cf. O. Müller, *Dorier*, I, 396; et l'inscription *Archæol. Zeit.* XIII, 35. — <sup>9</sup> Welcker, *Griech. Götterlehre*, I, 381, signale à cet endroit une chapelle adossée au rocher et qui doit avoir pris la place de l'ancien temple. — <sup>10</sup> *Heusch.* s. v. *Ἥπα* et *Ἀργίς*; autres vocables cités par le même: *Ἡραία*, *Ἥρα* et *Ἀργίς*; cf. *Simp-Wide, Lakonische Kultur*, Leipzig, 1893, p. 26. — <sup>11</sup> *Paus.* II, 25, 10. — <sup>12</sup> *Paus.* II, 17, 1 sq.; *Strab.* 372; cf. *Roscher, Lexikon der Mythol.* I, p. 2076; et surtout *Curtius, Peloponnesos*, II, 206 sq.; O. Müller, *Dorier*, I, 174.

magnifiques qu'elle possédait en Grèce, l'Héraion, d'abord bâti pour Argos seul, plus tard commun à Argos et à Mycènes. Pausanias nous apprend que ce sanctuaire était entouré de vastes prairies où paissaient des troupeaux de vaches consacrés à la déesse; sur l'emplacement présumé, les fouilles de Schliemann ont mis à jour de nombreuses figurines en terre cuite représentant l'animal favori et sans doute symbolique de Héra<sup>1</sup>. Les sacrifices, dont les victimes étaient prélevées sur ces troupeaux, faisaient partie de la fête qui, à cause d'eux, s'appelait ΗΕΚΑΤΟΜΒΑΙΑ<sup>2</sup>; on y préludait par une procession de guerriers armés et de jeunes filles, puis par une lutte dans le stade, dont le prix consistait en un bouclier d'airain et une couronne de myrte: cette lutte chez les auteurs s'appelle Ἰγών χαλκίος et dans les inscriptions ἰσπίς ἐν Ἀργεῖ [HERAIA]<sup>3</sup>. Plus tard, sans doute sous l'influence du culte athénien de Déméter, elle prit un caractère mystique et donna lieu à des initiations<sup>4</sup>. Aux temps primitifs, elle est surtout une fête champêtre où les Achéens mirent ensuite des idées guerrières et qu'ils revêtirent d'un éclat royal; l'épithète de βασιλική qu'une inscription argienne décerne à la divinité en témoigne<sup>5</sup>. Enfin la présence des jeunes filles et la couronne de myrte rappellent que Héra est la protectrice de la famille fondée sur le mariage<sup>6</sup>.

À côté de ce culte, Pausanias cite encore celui de Héra Ἀνάη, ainsi nommée soit parce que la fleur appelée ζῆρον (Tarum) lui était attribuée<sup>7</sup>, soit parce que des vierges qui lui étaient consacrées lui dressaient une couche de feuillages et ornaient sa statue de fleurs cueillies sur les bords du fleuve Astérion<sup>8</sup>. Enfin, dans le temple d'Héra Ithiia, où l'image de la déesse portait comme attribut caractéristique les ciseaux, elle était avant tout la protectrice des femmes en couche, à qui elle apportait une heureuse délivrance<sup>9</sup>. Argos possédait d'ailleurs deux statues archaïques en bois (xoana); et l'on rapportait à Argos une troisième que nous retrouverons à Samos, qui y aurait été portée par les Argonautes. Le premier xoanon représentait la divinité assise; il était de faible dimension, en poirier sauvage, ce qui a fait supposer que cet arbre avait été consacré à Héra comme le chêne l'était à Zeus; dédié d'abord à Tirynthe par un Argien, il fut transféré plus tard à l'Héraion où Pausanias l'a vu<sup>10</sup>. On a cru retrouver le second dans une idole figurant sur deux vases, l'un de la collection de Coghill, l'autre au musée de Berlin<sup>11</sup>; l'attitude de la déesse représentée les pieds joints, les deux bras relevés presque à angle droit avec le coude, le polos très bas et le voile couvrant la tête ont un caractère de vénérable archaïsme; sur le vase de Berlin, les attributs sont l'arc et le flambeau qui ont fait identi-

fier le plus souvent cette figure avec Artémis-Hécate; mais Overbeck et Roscher y voient les symboles d'Héra Ithiia<sup>12</sup>. C'est sans doute à cette déesse que la mère de Cléobis et de Biton, dont Hérodote nous raconte l'aventure, adressait ses prières; c'est pour la fêter qu'en l'absence des bœufs ses fils devaient trainer au temple<sup>13</sup>. Il existait à Argos un monument plus ancien encore du culte rendu à Héra, une grande colonne (κίον μακρὸς), en pierre probablement, que la prêtresse ornait aux jours de fête avec des banderoles et des franges<sup>14</sup>. Par toutes ces données se trouve justifiée l'importance de la religion de Héra à Argos, importance qui, dès les temps d'Homère, lui vaut l'épithète d'Argienne qu'elle porte à titre de vocable purement religieux, en dehors de cette ville, dans des centres qui l'ont reguée elle-même<sup>15</sup>. C'est à Argos que cette religion trouva à travers les siècles l'expression la plus complète, c'est là que les images grossières dont nous venons de parler aboutirent finalement au type idéal de la déesse réalisé par Polyclète<sup>16</sup>.

Pausanias nous a laissé une description assez détaillée de la statue en or et ivoire, plus grande que nature, que cet artiste sculpta pour l'Héraion. Dans l'histoire du culte de Héra, elle a la même importance que les chefs-d'œuvre d'Olympie et d'Athènes par Phidias dans celui d'Zeus et d'Athéna, avec des différences que souligne Strabon<sup>17</sup>. La déesse était représentée assise sur un trône, portant en tête une couronne sur laquelle étaient sculptées les Horae et les Charites; de la main gauche elle tenait une grenade, de la droite un sceptre sur lequel était posé un coucou, oiseau symbolique de l'union sacrée avec Zeus. Au-dessus d'elle était placée Hébé, également en or et ivoire, par le sculpteur Naukydès, un des élèves de Polyclète. Nous savons par d'autres textes que Héra avait les bras et les épaules nus; Maxime de Tyr résume le genre spécial de sa beauté en disant qu'elle était λευκόλευκος, ελεφαντόπυγος, εὐπίσις, εὐτέμων, βασιλική<sup>18</sup>.

À cette description correspond assez exactement (fig. 4159) un monnaie d'Argos portant, au droit, les têtes d'Antonin le Pieux et de Julia Domna, au revers l'image de Héra et la statue d'Hébé placée en face d'elle<sup>19</sup>. On



Fig. 4158. — Héra archaïque.



Fig. 4159. — Héra d'Argos.

<sup>1</sup> Schliemann, *Mycenae*, p. 11, 22, 236. Voir plus bas (Samos) une terre cuite d'époque plus récente représentant Héra Argienne. Le bois attenant portait le nom d'Io, qui fut sans doute la plus ancienne divinité locale; Wieseler, *Op.* p. 547 sq.; *Suid.* s. v. *Ἰο*. — <sup>2</sup> *Philol.* *Nen.* X, 22; *Eurip. Electr.* 172 sq.; *Ann. Tacit.* I, 17; *Dion. Hal.* I, 21; *Schol. Pind.* *Od.* VII, 132; *Corp. inscr. graec.* 1451, a, Z, 10; b, Z, 8; 1715. — <sup>3</sup> *Pind. loc. cit.*; *Heusch.* s. v. *ἰγών χαλκίος*; *Paus.* II, 23, 2; *C. inscr. gr.* 234; 1058; *Le Bas et Foucart, Péloponnèse*, 122. Cette lutte avait lieu dans le stade d'Argos. Pour les fouilles opérées sur l'emplacement, voir Curtius, *Das Heraion von Argos*. Halle, 1855. — <sup>4</sup> *Paus.* II, 2, 28. — <sup>5</sup> *Kaibel, Epigr.* 822; *cf. Aesch. Suppl.* 257; *Sen. Agamem.* 240. Héra est appelée *εὐπίσις*; d'Argos, *Pateph.* 51. — <sup>6</sup> *Herma-nus, Gottesdienst. Alterthümer*, 52, 1 sq. — <sup>7</sup> *Lenormant et de Witte, Élite céramique*, I, pl. xxxi; de Longpérier, *Œuvres*, II, p. 225. — <sup>8</sup> *Paus.* II, 22, 1; *cf. 17*; *2*; *Pol.* IV, 78; *Heusch.* *Ἰθίαιος ἄρος*; *Id. Aizyros*. Pour la couronne de myrte, *cf. Insilocher, Baumkultus*, p. 150; et *Welcker, Antike Denkmäler*, III, 312 sq. — <sup>9</sup> *Heusch.* s. v. *Ἰθίαιος*; *Suid.* *Ἰθίαι.* *cf. Welcker, Kleine Schriften*, III, 129. — <sup>10</sup> *Paus.* II, 17, 5; VIII, 46, 2; *Phil.* sup. *Ensch. Praep. Evang.* III, 8; et

sur toute la question, R. Förster, *Ueber die altest. Herabilder*, p. 6 sq.; *cf. Berichte der Saech. Gesellch. der Wissensch.* 1863, p. 140 et sq. — <sup>11</sup> *Overbeck, Griech. Kunstmythol.* II, p. 8 sq.; p. 18 et la figure a; la figure b est du même type. *cf. Millingen, Vases de Coghill*, pl. 46, et *Gerhard, Ant. Bildwerke*, 115, 4309, n° 5, où est prise la figure 4158. — <sup>12</sup> *Roscher, Lexik.* p. 209; *Overbeck, Op. cit.* p. 19. — <sup>13</sup> *Herod.* I, 31; *cf. Hermann, loc. cit.* — <sup>14</sup> *Clem. Alex. Strom.* I, 25, § 164; *Id. Protrept.* IV, § 46; *cf. Overbeck, Op. cit.* p. 4; et Förster, p. 5. — <sup>15</sup> Héra est appelée *Ἀργεῖα* à Sparte et à Samos (*Paus.* III, 12, 6); *Ἀργῆ* a, près du Sitarus *Strab.* 252; *Plin. Hist. nat.* III, 70) et couramment dans la littérature latine, *Argyia*. — <sup>16</sup> *Sur ce type*, voir *Welcker, Gr. Göttertheil.* II, p. 328 sq.; *cf. Overbeck*, p. 41 sq. — <sup>17</sup> *Paus.* II, 17, 4; *Schol. Theoc. XV, 61*; *Max. Tyr. D. disert.* XIV, 6; *cf. Strab.* VIII, 372 et *Anthol. gr.* 185, 3. — <sup>18</sup> *Voir l'interprétation de ces épithètes chez Overbeck, Op. cit.* II, p. 41 sq. — <sup>19</sup> *Overbeck, Op. cit.* II, n° 1 et 2; *cf. Miomel, Suppl.* IV, 212, 43; *Lenormant, Nouv. gal. myth.* pl. 12, n° 14; le commentaire chez *Overbeck*, p. 44 sq.; *Imhof-Baumer et Percy-Gardner, Numism. commentar. on Pausanias*, p. 24 et pl. xv; *Collignon, Hist. de la sculpt. gr.* II, p. 511 et st.

a cru retrouver la tête de l'Héra chrysléphantine de Polyclète sur une monnaie plus ancienne (fig. 4160), où



Fig. 4160. — Monnaie d'Argos.

la déesse, à l'expression majestueuse, est coiffée d'une couronne ornée de palmettes<sup>1</sup>; la ressemblance de cette tête avec celle que nous donnons des monnaies d'Élis, d'Himera, d'Ésée, de Cnosse rend douteuse cette attribution. Une seule chose est certaine, c'est que l'artiste se proposa avant tout de représenter l'épouse de Zeus, la maîtresse

souveraine de l'Olympe, dans sa majesté, puis de rappeler par les attributs de la grenade et du coucou l'épisode capital de sa légende, l'union sacrée avec Zeus. La présence d'Hébé accentue encore cette signification, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Homère met le culte rendu à Héra par Sparte sur la même ligne que celui dont elle était l'objet dans la région d'Argos; à s'en rapporter au vocable d'*Argeia* sous lequel elle y était honorée, c'est d'Argos même que Sparte l'aurait reçu<sup>2</sup>. D'autres détails confirment cette filiation; nous savons qu'elle y était identifiée avec Aphrodite et que les mères lui offraient des sacrifices au moment du mariage de leurs filles; les jeunes filles célébraient en son honneur des fêtes durant lesquelles elles ornaient sa statue de fleurs. La guirlande de fleurs se nommait *πυλῶν*<sup>3</sup>. Ce même usage se retrouve à Stymphale en Arcadie, où la déesse avait trois temples distincts; dans l'un on la vénérat comme enfant, ou jeune fille (*παῖς*)<sup>4</sup> (elle était vénérée comme *Ἰαζθίνας* à Argos, à Samos, à Platées, ailleurs encore)<sup>5</sup>; dans l'autre elle était invoquée comme le type de l'épouse, *Τελεία*; dans le troisième comme veuve. C'est à Héra déesse des jeunes filles qu'on offrait à Sparte des sacrifices de chèvres, ce qui lui valait le vocable *Αἰγοπέλαγος*<sup>6</sup>. Un mois de l'année lui était consacré<sup>7</sup>, fait que nous constatons aussi à Delphes, en Crète et en Bithynie, que nous retrouverons plus tard chez les Latins pour Junon<sup>8</sup>. Cette Héra nationale des Spartiates, dont le principal temple était sur l'agora, portait le titre de *Ἰαπεργία*, celle qui étend d'en haut sa protection sur la ville<sup>9</sup>.

Les cultes de Héra dans le Péloponnèse que ne mentionne pas Homère sont ceux d'Olympie et de Corinthe; nous y rencontrons pour la première fois un élément qui fait défaut à celui de Sparte et d'Argos et qui leur est commun à tous deux : c'est que, le cas échéant, les cérémonies en l'honneur de la déesse s'y imprègnent d'un caractère de tristesse<sup>10</sup>; à Olympie, on lui faisait des sacrifices comme à une divinité chthonienne; à Corinthe, dans le temple où elle était appelée *Ἀρχαία* ou *Βουναία*, sa légende était rattachée à celle de Médée et il y subsistait

le souvenir d'antiques sacrifices humains. C'est ainsi qu'à Corinthe on consacrait à Héra pour une année entière quatorze jeunes gens, que l'on revêtait d'habits de deuil et à qui l'on rasait les cheveux, atténuation symbolique de l'immolation sanglante : c'était, disait-on, en souvenir des enfants de Médée<sup>11</sup>. Plutarque fait de cette cérémonie un usage venu d'Argos et lui donne pour pendant le sacrifice d'une théorie de jeunes filles à la Junon de Faléries en Italie<sup>12</sup>. De même à Sparte on immolait des chèvres à Héra *Ἀρξία* de Corinthe; ces chèvres ont sans doute pris la place des victimes humaines, offertes dans la période de barbarie<sup>13</sup>.

Héra était la divinité topique de Pisa et d'Olympie; si les fouilles ont mis à jour un temple dont les ruines profondes paraissent être du VIII<sup>e</sup> siècle, le culte de la déesse y remonte bien au delà de cette époque<sup>14</sup>. L'héraion exhumé entre la palestres et le trésor des Mégariens, à l'angle sud-ouest du Cronion, s'est substitué à un temple plus ancien. Après la réunion de Pisa et d'Élis, on y institua une fête qui revenait tous les cinq ans; un chœur de jeunes filles offrait à la déesse un péplos tissé de leurs mains et dans une course, fournie par elles en tunique courte et cheveux épars, elles se disputaient des prix qui consistaient en couronnes d'olivier et en morceaux de viande provenant des vaches offertes en sacrifice<sup>15</sup>. La *cella* du temple renfermait avec beaucoup d'autres offrandes, pour la plupart des chefs-d'œuvre de la sculpture archaïque, le fameux coffret de Kypselos décrit par Pausanias<sup>16</sup>. Les dons continuèrent de s'y accumuler durant les siècles; c'est à l'héraion qu'appartenait la statue de l'Hermès de Praxitèle, que les fouilles ont rendue au jour. Peut-être doit-on rattacher cette offrande au culte d'Héra Ammonia dont le sens et l'origine sont obscurs, mais qui avait pour pendant celui de Hermès Parammon<sup>17</sup>. A Élis même, la religion de Héra avait le caractère guerrier que nous avons déjà constaté à Argos; la déesse y était invoquée sous les vocables d'*Ἄντρολοπιὰ* et d'*Ἰππία* et l'autel qui lui était élevé à ce dernier titre faisait face à un autel de Poseidon *Ἰππιος*<sup>18</sup>.



Fig. 4161. — Héra d'Olympie.

Une tête de Héra en pierre calcaire du pays a été découverte entre la palestres et la muraille ouest de l'Altis<sup>19</sup>.

<sup>1</sup> Overbeck, *Op. cit. Münzfachl.*, II, n° 6; didrachme, avec au revers deux dauphins, entre les deux un loup, une tête de loup, une tête de bouc. Cf. Miomonte, *Ibid.*, IV, 396 sq. 68 sq. Les monnaies analogues, d'autre provenance, portent les numéros 14 Elis 22 Himera, 23 Cnosse. — <sup>2</sup> J. V, 21, culte fondé par Corydonie, épouse d'Érisée : Paus. III, 12, 5; une Héra Lakadimonis était honorée à Olympie, *Ibid.*, IV, 12, 1. Pour l'offrande des fleurs, ap. Athen. v. Alcanan. p. 681 b et Pampbil. p. 678 a. — <sup>3</sup> Paus. III, 12, 9; VII, 22, 2; cf. S. Wide, *Lakon. K. lit.*, p. 21. — <sup>4</sup> Hesych. s. v. *Ἰαζθίνας*, qui cite un culte analogue à Platées.

<sup>5</sup> Paus. *Ibid.*; il de de Samos s'appelait aussi Parthenia, comme le fleuve Imbrassos portait le nom de Parthenios parce que Héra était née sur ses bords. Cf. Schol. Apul. *Ibid.*, I, 187. Apul. *Met.*, VI, 4. A Platées, elle avait le titre de *Ἰαπεργία* (Plat. ap. Euseb. *Præp. Ev.* III, 83 sq.; Paus. IX, 2, 7). Pour Nauplie et Hermione, voir plus bas. Cf. Welcker, *Græch. Götterl.*, I, p. 365 sq. — <sup>6</sup> Paus. III, 15, 9; Hesych. s. v. cf. Wide, *Lako. Kultl.*, p. 76. — <sup>7</sup> Hesych. s. v. *Ἰππιος*. — <sup>8</sup> Mommsen, *Delphika*, p. 80-102; *Corp. inser. graec.* 2534; Hermann, *Monatshefte*, p. 60 et 127.

<sup>9</sup> A la suite d'une inondation : Paus. III, 12, 8. Héra est ici mise en rapport avec l'Eurotas, comme elle serait à Argos avec l'Inachos, voir note 10, p. 668. — <sup>10</sup> Schol. Eurip. *Med.* 1379; Paus. V, 14, 6; cf. Gerhard, *Griech. Mythol.*, I, § 217; cf. *Rheinisches Museum*, 1866, p. 240. — <sup>11</sup> Apoll. I, 9, 25; Paus. II, 5, 6; Philostr. *Her.* XII, 14; cf. O. Müller, *Orkomanen*, p. 269. — <sup>12</sup> Plat. *Parall.*, 23; cf. Hermann, *Götterl. Alt.* 3, 27. — <sup>13</sup> Zenob. I, 27 et Hesych. s. v. *αἰγία*. On a supposé pour cette raison que le culte d'Héra Akraia de Corinthe avait subi l'influence sémitique, tout comme le culte voisin d'Aphrodite. Voir Duncker, *Geschichte des Alterthums*, V, p. 44 et 125; et l'article *IMBROCALI*. — <sup>14</sup> *Ausgrabungen von Olympia*, pl. xix; Boetticher, *Olympia*, p. 194 sq. et passim; le plan de l'héraion, *Ibid.*, p. 370, Tab. XVII. — <sup>15</sup> Paus. V, 16, 2 sq.; 17, 1. — <sup>16</sup> *Ibid.* — <sup>17</sup> Paus. V, 15, 11. — <sup>18</sup> Paus. V, 15, sub.; Lycephr. 614 et 858 et Treitz. *Ad h. L.* Schol. *Pind.* OI, V, 10. Cf. les nombreuses monnaies à l'effigie d'Héra provenant d'Élis, Overbeck, *Kunstatylog.* II, p. 101 et la table II, n° 14-21. — <sup>19</sup> *Ausgrabungen*, 4, 16, 17; et *Olympia*, fig. 54; Collignon, *Hist. de la sculpt. gr.*, p. 115; cf. Furtwängler, *Arch. Zeit.*, 1879, p. 40.

Cette tête (fig. 4161), dont le nez est mutilé, mesure 54 centimètres de l'extrémité du menton au sommet du *polos* dont elle est coiffée; les traces d'un voile sont visibles encore et suffisent, si l'on tient compte du lieu où la trouvaille a été faite et des caractères saillants de la physiologie, pour qu'on y voie une tête de Héra. Cependant il serait aventureux de prétendre qu'elle appartenait à la statue exposée à la vénération dans la cella, statue dont l'existence nous est d'ailleurs affirmée par Pausanias<sup>1</sup>.

Peut-être est-ce à Hermionie, ville fondée dans le Péloponnèse par les Dryopes<sup>2</sup>, et à Caryste en Eubée<sup>3</sup>, qu'il faut chercher les manifestations de la religion de Héra dans sa naïveté populaire. A Hermionie existait un sanctuaire en l'honneur de Héra *Parthénos* ou *Teleia*, et la ville aurait reçu son nom de l'union qui, pour la première fois après leur départ de Crète, fit de la déesse l'épouse de Zeus. Auprès de la ville se dressait le mont Thornax (*θούρσους* = *saltare*) en face du mont Prôn; l'une des hauteurs avait reçu un autel de Zeus, l'autre un autel de Héra; là, sous les traits d'un coucou trempé par la pluie, le maître de l'Olympe aurait conquis son épouse. Or, sur la montagne qui surplombait Caryste en Eubée, montagne qui s'appelait *Ocha* ou *Ochès* (ce qui signifie *saltus*), et où était érigé également un autel en l'honneur de Zeus, la légende racontait que le dieu avait pour la première fois goûté les faveurs de Héra<sup>4</sup>. Welcker suppose ingénieusement que les indigènes voyaient l'image de la déesse dans les pics élevés et celle du dieu dans les nuées qui les enveloppaient pour annoncer et apporter la pluie<sup>5</sup>. Il est probable qu'une allusion à ce conte populaire subsiste dans le nom de la cité fantastique de Nephelococcygie (*κόκυξ* = coucou) fondée par les Oiseaux chez Aristophane : le coucou est l'oiseau qui annonce au printemps les pluies fécondantes<sup>6</sup>. Sophocle mentionne, lui aussi, en Eubée une grotte (*νυμικρον* 'Ελόμνον) où Zeus s'était uni à Héra et où plus tard fut rendu à la déesse un culte sous le vocable de *Parthenos*<sup>7</sup>.

Ces légendes sur le mariage sacré, que nous retrouvons encore dans leur expression champêtre à Samos et à Platées, prennent aussi en Attique et en Bœtie une allure bourgeoise et même aristocratique [HÉROS GAMOS]<sup>8</sup>. Héra, compagne de Zeus, y devient le type de l'épouse et de la femme par excellence, la personification de l'amour dans le mariage (fig. 3835 et 3836); par là même elle est la protectrice de la jeune fille, de la mère et, comme Déméter à Athènes, une des personnifications les plus éminentes de la vie sociale<sup>9</sup>. A Athènes, le plus ancien temple qui lui ait été consacré sous le vocable de *Teleia* est un temple sans portes ni fenêtres, situé sur la route de Phalères, qui fut brûlé pendant l'expédition de Mardonius et reconstruit après la guerre; on y plaça alors une statue d'Alcémène<sup>10</sup>; et comme le mariage primitivement était mis par la religion indigène sous l'influence de Déméter, qui présidait aux Thesmophories, le temple de Héra, dont les

pratiques semblaient faire double emploi avec ces fêtes, tout comme Héra n'est elle-même à certains égards qu'une doublure de Déméter, était fermé pendant la célébration des Eleusines<sup>11</sup>. C'est la mention des Thesmophories qui, chez Aristophane, amène celle de Héra Teleia « qui délient les clefs de la chambre nuptiale ». Ajoutons qu'il est question de prêtresses chargées spécialement à Athènes du culte de Héra<sup>12</sup>.

Cependant ce sont les frises du Parthénon et du Théséion<sup>13</sup> qui témoignent avec le plus de force de la faveur dont jouit dans cette ville la religion d'Héra considérée comme l'épouse de Zeus et la protectrice de la femme dans le mariage. Peut-être Phidias fut-il l'auteur d'une statue de la déesse; il est certain du moins qu'il la représenta sur le piédestal de la statue du Zeus d'Olympie; nous ne savons rien de plus sur ces deux ouvrages en ce qui concerne Héra<sup>14</sup>; mais des deux bas-reliefs que Phidias consacra à l'union sacrée dans les temples décorés sous sa direction, on peut dire qu'ils expriment exactement l'opinion de l'Attique sur le rôle de Héra dans la religion nationale. Le premier nous montre la déesse groupée avec Zeus sur un trône; auprès d'eux est debout une divinité féminine dans laquelle on a vu tantôt Niké, tan-



Fig. 4162. — Zeus et Héra. Frise du Parthénon.

tôt Hécé, tantôt Iris; nous avons dit ailleurs [ms] pourquoi cette dernière opinion nous paraît la plus probable. La figure de la déesse assise a malheureusement beaucoup trop souffert pour qu'on puisse conjecturer ses traits: pour le surplus, elle a toute la majesté qui convient à l'épouse de Zeus; les bras nous rappellent l'épithète homérique et le geste avec lequel elle soulève son voile, comme pour révéler toute sa beauté, est plein de grâce et de noblesse<sup>15</sup>. La frise du Théséion où Héra est représentée avec Zeus et Athéna répond aux mêmes préoccupations; si les deux monuments nous l'offrent surtout comme *βασίλισξ*, vocable sous lequel nous savons qu'elle reçut un culte à Athènes, l'un et l'autre font allusion à sa qualité de *Teleia* et évoquent le souvenir du mariage sacré.

Cette même légende inspire les cérémonies dont elle est l'objet en Bœtie; à Theispis, où son culte remonte

<sup>1</sup> Paus. V, 47, 1 et *Olympia*, p. 244; cf. J. Vogel, chez Roscher, *Ausführliches Lexikon*, p. 2116 sq. — <sup>2</sup> Steph. Byz. s. v. *Ερμιονία*; Paus. II, 36, 2 et Aristot., cité par le Schol. Theoc. XV, 64; *Plut. De flu.* II, 10. — <sup>3</sup> *Dioid.* IV, 37; Steph. Byz. s. v. *Κάρυστος*. — <sup>4</sup> La fête qui commémorait l'événement était appelée *μηροσμία*; voir les textes cités. Cf. la fête d'Héra Dirphys, sur le mont Dirphys, qui a le même caractère; Steph. Byz. s. v. *Δίρφυς*. — <sup>5</sup> Welcker, *Griech. Gotterl.* I, p. 264 sq. — <sup>6</sup> Hes. Op. d. 456. — <sup>7</sup> Schol. Arist. *Poc.* 1126; Steph. Byz. s. v. *Ἐλόμνον*. — <sup>8</sup> Platon, *Charm.* p. 153, donne le titre de *βασιλίσξ* à Héra athénienne; *Corp. inscr. grec.* 1663; cf. les épithètes d'Olympus, de Βασιλίσξ, chez Clem. Alex. *Strom.* I, 418; cf. Welcker, *Op. cit.* II, p. 317. — <sup>9</sup> Cf. Gerhard, *Griech. Mythol.* § 221, et surtout Roscher, *Studien z. vergl. Myth.*

*thologie der Griechen und Römern*, Leipzig, 1875, t. II, p. 70 sq.; le résumé de sa thèse dans *Lexikon*, I, p. 2098 et passim, art. *HEKA* et *HEBO*, *Ibid.* II, 574 sq. — <sup>10</sup> Paus. I, 4, 45; X, 25, 2. — <sup>11</sup> Aristoph. *Theoc.* 973 et le Scholiaste à ce passage. On célébrait le *τεπύς* *ημεών* à Athènes: Phot. et Hesych. s. v.; voir la mention de *Juno Eleusina*, chez Servius ad *Aen.* IV, 58. — <sup>12</sup> *Plut. Daed.* ap. *Eus. Praep. evang.* III, 1, 2. — <sup>13</sup> Michaelis, *Parthenon*, 255 et 261; cf. Overbeck, *Kunstathol.* II, p. 39 et Atlas, I, n° 7; la frise du Théséion. *Ibid.* Atlas, IX, n° 29; cf. *Denkmäler der alten Kunst*, n° 109. Le commentaire chez Overbeck, II, p. 39 sq. — <sup>14</sup> *Tzet. Chylid.* VIII, 329; Paus. V, 11, 8. — <sup>15</sup> C'est le geste idéalisé des *κεκολλημένης*; cf. Overbeck, *Op. cit.* p. 40; O. Müller, *Handbuch der Arch.* § 302, 4; Welcker, *Griech. Gotterl.* II, p. 319, et Overbeck, *Geschichte der Griech. Plastik*, p. 267.

aux temps les plus anciens, puisqu'il y est fait mention d'une souche équarrie sans aucune apparence de forme humaine, comme de l'idole en laquelle elle était primitivement honorée<sup>1</sup>; plus particulièrement à Platées où Héra surnommée *Cithéronia* était célébrée par une fête spéciale<sup>2</sup> [DAIDALA]. Une image en bois représentant une fiancée et appelée *Daidalé* était portée en procession par les femmes de Platées depuis le Cithéron jusqu'au temple, où la déesse recevait d'ordinaire les hommages en qualité de *νομιεσομένη*<sup>3</sup>, la fiancée, et de *τελετα*, l'épouse. On y sacrifiait un taureau à Zeus, une vache à Héra, puis l'image était dressée dans le temple. Cette cérémonie était annuelle et propre à la seule ville de Platées; il y en avait une autre qui revenait tous les sept ans, à laquelle prenaient part toutes les villes confédérées au nombre de quatorze<sup>4</sup>; chacune y était représentée par une idole spéciale; finalement, toutes les images ensemble étaient brûlées sur le Cithéron. On expliquait aussi le nombre des idoles par celui des années qui s'écoulaient d'une fête à l'autre, de sorte qu'on s'en servait pour supputer le temps. La souche de Thespiens n'était elle-même que la plus ancienne des *daidala*<sup>5</sup>. La légende attribuant à Dédale, l'artiste fabuleux, une image de Héra qu'il aurait sculptée pour Argos<sup>6</sup>, un rapport entre ces diverses pratiques est d'autant plus probable que la cérémonie du mariage sacré qu'elles représentent est commune à tous les centres où le culte de la déesse était florissant.

De même qu'à Argos la vénération accordée aux vieilles idoles de Héra Ἀρχαζαβουίτη au chef-d'œuvre dans lequel Polyclète a idéalisé ses traits, ainsi à Platées la leçon de Héra *Teletia* devait trouver son interprétation artistique par le ciseau de Praxitèle, qui paraît être de tous les sculpteurs grecs celui qui a le plus fait pour la représentation de Héra<sup>7</sup>. Et même la difficulté que l'on rencontre à mettre sur le compte du célèbre Praxitèle les œuvres diverses qu'un artiste de son nom aurait consacrées à la déesse, a conduit certains historiens de l'art à supposer un Praxitèle l'Ancien, d'un demi-siècle antérieur, qui serait l'auteur de l'une au moins des statues signées de ce nom<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit de cette dualité, l'œuvre capitale fut la Héra *Teletia*, vénéralisée au temple de Platées<sup>9</sup>. La déesse était représentée debout,

plus grande que nature, en marbre pentélique. On a tenté d'en reconstituer le type, grâce à des monnaies de Platées (fig. 4163) qui nous en auraient conservé la tête, de profil et de face<sup>10</sup>; puis à l'aide de statues, aujourd'hui à Rome, qui en seraient ou des imitations ou des reproductions. Mais les monnaies sont d'une époque où les artistes transformaient avec une grande liberté les têtes divines que leur offrait



Fig. 4163. — Monnaie de Platées.

la statuaire; et les déductions qui rattachent les statues elles-mêmes au modèle aujourd'hui perdu de l'Héra *Teletia* par Praxitèle ne sont pas assez rigoureuses pour exclure toute contradiction.

C'est d'abord la statue colossale (fig. 4164), aujourd'hui placée dans la rotonde du Vatican et qui est connue sous le nom de Junon ou Héra Barberini<sup>11</sup>. La déesse est représentée debout, la couronne en tête; la statue porte sur la jambe gauche, la droite légèrement infléchie en arrière; le bras droit levé s'appuyant sur le sceptre et la main gauche qui tend une patère sont des restaurations justifiées. La tête a été donnée comme le type de l'idéal gracieux et aimable, dans les représentations de Héra; mais elle est d'un autre marbre que le reste et l'exécution inférieure à celle des draperies. L'attribut restitué de la patère est celui qui distingue Héra *Teletia*<sup>12</sup>.



Fig. 4164. — Héra Barberini.

Les statues qui ont été rapprochées de la Héra Barberini et qui méritent d'être mentionnées ici sont<sup>13</sup>: 1° une statue de la villa Borghèse dont la tête est sans couronne et les cheveux retenus par une bandelette; l'attitude et les attributs sont les mêmes et l'expression des plus gracieuses<sup>14</sup>; 2° une statue du Musée du Capitole, d'ordinaire identifiée avec Artémis-Hécate ou avec Déméter, à cause du flambeau que tient la main droite ou des épis placés dans la gauche; mais ces attributs sont de restitution postérieure; la tête est un portrait, celui de Crispina ou de Lucilla<sup>15</sup>; 3° une statue provenant des fouilles d'Ostie, actuellement au Vatican; la tête, le cou et les bras ont été également restitués avec l'intention d'en faire une Déméter<sup>16</sup>. Un trait leur est commun à toutes et les ramène au type de la Héra Barberini, dont elles ont l'attitude générale: la tunique rattachée à la hauteur de l'épaule droite tombe de manière à laisser nus et le bras droit en entier et l'avant-bras gauche, puis l'épaule gauche jusqu'au sein<sup>17</sup>. Overbeck en a rapproché un bas-relief de sarcophage, provenant de Monticelli, aujourd'hui à Saint-Petersbourg, dont la

<sup>1</sup> Arnob. *Adv. nat.* VI, 2; Clem. Alex. *Protr.* 3, 1, § 85 sq. — 2 Plut. *Aristid.* 11, avec le Schol. Paus. IX, 3, 1 sq.; *Id.* 2, 7 et III, 1; surtout le fragment de Phalaris chez Eus. *Præp.* et. III, 1, p. 85; cf. Eus. *Phon.* 21 et 1760 et Clem. Alex. *Protr.* loc. cit. — 3 Paus. IX, 2, 5. — 4 Sur l'alternance des grandes et des petites *Daidalés*, cf. C. F. Hermann, *Götterdienstliche Alterthümer*, § 46, 12 et 63, 22. — 5 Voir *Creuser*, *Symbolik*, III, p. 245 sq.; Welcker, *Griech. Götterlehre*, I, p. 366 sq.; Bosticher, *Hausskulpt.* p. 175 sq. — 6 Paus. IX, 40, 2. — 7 Sur la part probable de Praxitèle dans les représentations d'Héra par la statuaire, voir Overbeck, *Kunstmythologie*, II, p. 23 et 1. On cite de lui, outre l'Héra *Teletia* dont il est le seul auteur, une Héra dans le groupe des douze grands dieux au temple d'Artémis-Soleira à Mégare (Paus. I, 40, 2; et une Héra assise, entourée d'Atthéna et d'Hésés, à l'hérion de Manimée Paus. VIII, 9, 23). — 8 Voir la discussion du problème chez Kroker, *Gleichnamige Griech. Künstler*, p. 47; *Bemerkd. Götting. Gelehrte Anzeig.* 1871, p. 610; 11. *Kunstgesch. Bildh. zur Zeitersch. für bild. Kunst.* 1878, n. 49; Klein, *Epigraph. Mittheil.* aus Oesterreich, 1879, p. 8 sq., qui tiennent pour la dualité,

Braun, *Berichte der bay. Akad.* 1880, p. 143, et Köhler, *Mittheilungen des Allg. Instit.* IX, p. 78; *Verhändl. Acc. degli studi grecos.* 1880, p. 83 et s., pour le Praxitèle unique. — 9 Paus. IX, 2, 7. — 10 Overbeck, *Op. cit.*, *Monastefel*, II, n° 10, 12 et 13, la première de face, les deux autres de profil; comment. *Ibid.*, p. 52, 103. — 11 *Museo Pio. Clement. I*, tav. 2; identifiée par Visconti d'abord avec Héra, puis à cause de l'épaulé découverte, avec Cora ou Déméter; on l'a aussi nommée Libera. La statue a été trouvée près de S. Lorenzo in Panisperna on fut le temple de Juno Lucina. Wieseler, *Denkmarler*, II, n° 56, et Braun, *Monum. dell' Instit.* 1855, p. 48 et tav. 7, ont établi définitivement qu'elle représente Héra. — 12 Cf. Overbeck, *Op. cit.*, p. 56 sq. et la reproduction, Atlas, X, 32. — 13 Rapprochés par Overbeck sur la même page (II, 53). — 14 *Ibid.* fig. 6; trouvée au Monte Galvi près de la via Salara; cf. *Monum. dell' Instit.* 1855, tav. 7 et p. 58 (Annali). — 15 Overbeck, fig. c; cf. Clarac, *Musée de sculpture*, III, pl. 426, n° 752, et V, pl. 960, n° 2177. — 16 Overbeck, fig. a; *Annal. d. Instit.* 1857, tav. 8 fig. L. — 17 Cf. plus haut, *Représentations artistiques*, ce que nous disons de la statue d'Éphèse.

figure centrale représente sans conteste Héra Telesia (*Juno Pronuba*), qui procède à l'union de deux époux devant un autel allumé<sup>1</sup>.



Fig. 4165. — Héra Telesia.

reproduction du type grec de Héra Telesia, les Romains abandonnés à leur inspiration propre ayant soin de draper sévèrement la déesse, surtout dans la plus auguste de ses fonctions (voir plus loin, fig. 4169). Si la conjecture est exacte, il n'y a pas de représentation antique qui suggère davantage l'idée de Héra Telesia, sculptée par Praxitèle pour le temple de Platées.

Quittons la Grèce continentale et suivons les traces du culte d'Héra dans les îles de la mer Egée; elles y sont nombreuses<sup>2</sup>, mais c'est à Samos, à Lesbos et en Crète qu'elles méritent surtout de nous arrêter. Du temps d'Hérodote, le plus grand temple qui eût été élevé à cette déesse se trouvait à Samos<sup>3</sup>; on en attribuait la fondation aux Argonautes; tel qu'Hérodote l'a connu, tel qu'il resta célèbre dans toute l'antiquité, il était issu des munificences du tyran Polycrate qui l'avait restauré et agrandi<sup>4</sup>. Le rayonnement de la religion de Samos sur les îles et sur la Grèce elle-même était tel que d'aucuns prétendaient que Héra était née à Samos et que de là son culte s'était répandu sur le reste du monde<sup>5</sup>. Cependant l'image même qui la présentait à la vénération dans le sanctuaire, était venue d'Argos avec Jason et on l'honorait sous le vocable d'*Argienne*. La tradition veut que cette image ou plutôt ce symbole n'ait été à l'origine qu'une simple planche (*στυβή*)<sup>6</sup>; ce fut Proclès, fils de Pityreus, qui, aux temps de la migration ionienne, y substitua une idole à figure humaine, laquelle fut remplacée elle-même par une statue en bois du sculpteur Smilis<sup>7</sup>. Cette dernière nous a été conservée par deux types de monnaies samiennes, les unes datant de l'autonomie de l'île, les autres de la domination romaine sous l'Empire<sup>8</sup>. Le plus ancien nous montre Héra seule, de profil,

le *modius* en tête, drapée dans une longue tunique; ses mains sont tendues en avant et soutenues par des supports; sur les monnaies frappées sous Vespasien, la même figure est accostée de deux paons<sup>9</sup>. Un autre type, également ancien, représente Héra de face, avec tous les caractères d'une idole informe, grossièrement drapée dans une tunique et un manteau fig. 4166<sup>10</sup>. En plus du *modius*, la tête est couverte d'un voile très ample qui retombe de chaque côté comme une auréole massive; les mains, soutenues comme dans le type précédemment décrit, tiennent chacune une patère. Ailleurs, cette image est placée dans une édicule<sup>11</sup>, parfois accompagnée d'un autre personnage qui est ou l'empereur régnant, ou la prêtresse du temple ou la déesse Hébé<sup>12</sup>. Les villes qui furent ou colonisées par Samos ou en relations avec cette ville nous offrent des spécimens de monnaies analogues: à Périnthe, nous trouvons la Héra de Smilis placée à l'avant d'un navire<sup>13</sup>; elle figure également sur les monnaies d'Apamée et d'Hypapée<sup>14</sup>; cependant il est possible que, pour cette dernière ville, l'idole représentée Aphrodite et non Héra, (d'autres disent Artémis, identifiée avec la divinité phénicienne d'Anatlis, car Hypapée était réputée pour la beauté de ses femmes, ce qui la place sous la protection d'Aphrodite<sup>15</sup>, Varron, qui nous apprend que la statue de Héra à Samos était costumée à la manière d'une fiancée (*habitu nubentis*), ajoute que les cérémonies dans lesquelles on la vénérait avaient le caractère d'une fête nuptiale: *nuptiarum rita*<sup>16</sup>, c'est-à-dire que les Samiens avaient transporté dans le culte de leur déesse favorite les usages et les symboles qui caractérisaient chez eux la célébration du mariage en général. L'union sacrée avec Zeus devient ainsi, tout comme à Argos, à Platées, à Hermioné, à Caryste, ailleurs encore, le prototype de toutes les unions maritales<sup>17</sup>. Chez la plupart de ces peuples survivait la mémoire des temps où il était d'usage pour le fiancé de ravir sa future épouse dans la demeure de ses parents<sup>18</sup>. De là les cérémonies où l'on feignait de cacher l'image de la déesse pour la chercher ensuite avant de procéder au mariage. A Samos, on racontait que Héra avait été aimée en secret par Zeus avant que leur union fût solennellement consacrée; c'est pour cela que l'idole de la déesse était portée vers le rivage de la mer et cachée dans un buisson de lygos (*agnus castus*); puis les femmes feignaient de la retrouver pour la replacer sur son piédestal au temple<sup>19</sup>. Le lygos est une plante symbolique qui signifiait la virginité; elle figurait au même titre dans les Thesmophories athéniennes<sup>20</sup>. A Samos, la virginité de Héra avait fait donner à l'île son plus ancien nom de Parthénia, et à la divinité elle-même le surnom de Parthénos<sup>21</sup>. A Nauplie, où le mariage sacré était célébré



Fig. 4166. — Héra de Samos.

4 et 8. — 11 *Ibid.* 5 et 6. — 12 *Ibid.* 7 et 9; cf. Lenormant, *Nouv. galeries mythol.* p. 82, n. 11. — 13 *Ibid.* 10; cf. Suid., s. v. Σάμος et Miomet, *Descript.* III, 282 sq. 164; Eckhel, *Doctr. num.* II, p. 39 sq. — 14 *Ibid.* n. 11; Imhof-Blumer, *Monnaies gr.* 286; pour Apamée, voir Eckhel, *Op. cit.* p. 132 et Miomet, *Descript.* IV, 217, 194. — 15 Reinach, *Revue archéol.* 1885, p. 115. — 16 *Chef. Laet.* *Inst.* I, 17. — 17 Cf. Roscher, *Studien*, etc. II, p. 2, p. 70 sq.; cf. Zettli, p. 208 sq.; Forster, *Die Herkunft des Zeus und der Hera*, Breslau, 1867, avec les ouvrages cités, p. 17; v. *varnos casus*. — 18 Roscher, *Studien*, p. 78, n. 212, et *Lerik*, p. 2101. — 19 *Ibid.* IX, 2, 7; VII, 4; VIII, 32; 4; *Ibid.* V, 72; Varr., ap. *Laet. loc. cit.*; Aug. *Cat. Dei*, VI, 7; Schol. J. I, 609; Val. Cat., *Eccl.* 63 sq.; Athen., XV, 672; cf. Welcker, *Gr. Goetterl.* I, p. 267 sq. — 20 *Plin. Hist. nat.* XXIV, 9; *Ael. Hist. an.* IX, 26; *Est. ad Od.* IV, 452. — 21 *Schol. Apoll. Rhod.* I, 187; *ib.*, 867; *Callim. Del.* 50.

1 *Monnaies. d. Instit.* IV, tav. 9; *Annali*, 1845, p. 186 sq.; Overbeck, *Op. cit.* II, p. 37; Rosbach, *Röm. Ehe Denkmäler*, 1871, Leipzig, p. 106. — 2 Voir l'énumération complète chez Roscher, *Lexikon*, p. 2083 sq. — 3 Voir P. Girard, *Vérification de Samos*, dans le *Bull. de Corr. hell.* IV, p. 383 sq. et pl. xn; Clerc, *Fouilles à l'Héraion de Samos*, *Ibid.* IX, p. 565. — 4 *Herod.* III, 60; *Strab.* 627; *Paus.* VII, 4, 4. — 5 *Schol. Apoll. Rhod.* I, 187; *Apoll. Metam.* VI, 4. — 6 *Clem. Alex. Protr.* 4, § 16; *Arnob. Adv. nat.* VI, 2; *Ensch. Protr.* en III, 8, les deux premiers d'après Aetilius, le second d'après Callimaque. — 7 *Paus.* VII, 4, 4; *Clem. Alex. Ibid.* § 17; *Ensch. Ibid.*; cf. Overbeck, *Op. cit.* p. 12 sq. et les notes 12 et suiv. p. 156 sq.; P. Girard, *Bull. corr. hell.* 1880, p. 485 sq. — 8 Overbeck, *Monastofel*, I, 14 12; Foerster, *Act. Herabilder*, p. 27 sq. — 9 *Ibid.* I et 2; cf. Miomet, *Descript.* III, 282, 164; *Suppl.* VI, 412, 125. — 10 La figure 4166 d'après une monnaie du Cabinet de France; Overbeck, *Ibid.*

dans des conditions analogues, on y préluait en faisant prendre à la statue de Héra un bain mystique qui était censé lui rendre sa virginité<sup>1</sup>. Ailleurs, on commençait par des sacrifices (προσεύχαι, προγάμια), pour lesquels on avait soin d'enlever le fiel des victimes avant de les offrir sur l'autel<sup>2</sup>, sans doute pour marquer que toute cause de mésintelligence et d'inimitié devait au préalable être éliminée des relations entre époux. A Samos, on faisait au couple divin une offrande de gâteaux qui rappelle la *confarreatio* dans le mariage romain<sup>3</sup>.

En poursuivant l'histoire du mariage sacré à travers tous les centres où le culte de Héra était particulièrement en honneur, on constate qu'il n'est point de pratique qui, usitée dans les cérémonies du mariage, ne se retrouve transportée ici ou là dans la célébration de l'union de Zeus et de Héra. Une remarque qui s'applique à toutes, c'est que la personnalité de Zeus, si éminente qu'elle soit, y passe au second plan<sup>4</sup>. Le *μηρών κάμος* est la fête de Héra, et souvent même il porte simplement ce nom : 'Ηραία, 'Ηραϊα, 'Ηράγεια; le mois où il est célébré s'appelle en divers lieux 'Ηράσιος, 'Ηρατος. A Athènes, le mois Γαμηλιών, où se font surtout les mariages, est consacré à Héra<sup>5</sup>. Tandis qu'à Samos, à Platées, etc., nous notons comme des actes préparatoires à la cérémonie principale la recherche de la fiancée et le bain que l'on fait prendre à son image, nous trouvons ailleurs la mention du cortège qui, soit sur un char attelé de bœufs ou de génisses, soit sous forme d'une théorie de jeunes filles, escorte l'épousée; dans le dernier cas, on se livre à des danses et à des chants accompagnés au son des flûtes devant la couche (κλίνη γαμηλι) où repose la divinité<sup>6</sup>. Les fleurs qui figurent dans le culte de Héra, et celles qu'à Argos on cueillait sur les bords de l'Asiétron, et celles dont à Sparte on tissait en l'honneur de la déesse la couronne nommée πολεών, sont empruntées de même au rite du mariage<sup>7</sup>. Peut-être même que les pratiques et les fables qui en certains lieux associent Héra à la culture des céréales et au labourage, procèdent des mêmes idées. Ainsi les *zeuxidia* que l'on célébrait à son intention à Argos et l'offrande des épis, appelés « fleurs de Héra », s'interprètent naturellement par des idées d'union et de fécondité<sup>8</sup>. Si Héra s'appelle Τελέα, Γαμηλία, Γαμοστόκος, on rencontre également les vocables de Ζωγία, de Σοζογία; en tout état de cause, plus que Déméter, dont l'intervention dans la vie maritale est surtout limitée à la région athénienne, Héra est pour tous les peuples de race hellénique, en vertu de la légende du mariage sacré, que ces cérémonies rappellent chaque année avec éclat à Argos, à Platées, à Samos, etc., la divinité qui préside à l'union des sexes par la consécration religieuse.

Nous possédons un groupe en terre cuite (fig. 4167) provenant de Samos, d'un caractère archaïque, qui se rattache à cette célébration du mariage sacré dans le temple de Héra<sup>9</sup>. Sa signification résulte moins des figures elles-

mêmes que du lieu où elles ont été découvertes. Ce groupe représente le couple divin assis sur un trône, dans l'attitude raide des *xoana* primitifs; Zeus y est aisément reconnaissable et sa présence détermine celle de Héra. Celle-ci, à part le voile qui a de frappantes analogies avec la coiffure que lui donne la statue de Smilis, est dépourvue de tout autre attribut caractéristique. Une autre figure représente Héra seule, dans un costume analogue à celui du groupe précédent, avec cette différence que le voile recouvre un *polos* dont



Fig. 4167. — Zeus et Héra.

il marque les contours et que les cheveux sont ramenés sur le front en boucles légères. Une figurine qui provient d'Argos<sup>10</sup> est plus mouvementée et plus soignée dans les détails du visage, du costume et des mains; l'un des bras est replié sur la poitrine, l'autre retombe jusqu'au genou. Le voile descend de droite et de gauche sur les épaules, pour confondre ses plis avec ceux de la tunique et du manteau. Malgré ces différences, la parenté des terres cuites de Samos et de celle d'Argos est manifeste et témoigne en faveur d'un culte identique.

Ajoutons enfin que parmi les symboles particuliers à Héra de Samos figure au premier rang le paon<sup>11</sup> (fig. 4168). Les raisons qui ont fait placer cet oiseau venu d'Orient, à une époque d'ailleurs assez récente, parmi les attributs de cette divinité, ne sont pas très claires. Celles qui l'on a tirées de la légende d'Argos aux cent yeux<sup>12</sup>, gardien d'Io, sont simplement ingénieuses et forgées par la poésie savante d'Alexandrie, d'où elles ont passé dans la poésie romaine. Peut-être le paon fut-il simplement considéré à l'origine comme un emblème de grâce majestueuse; le hasard de l'importation l'ayant d'abord donné à Samos, il fut propagé vers l'Occident avec les souvenirs du culte à l'ombre duquel il s'était multiplié<sup>13</sup>. Sur les monnaies et dans les fresques campaniennes, il sert à varier les représentations de Héra, soit qu'il figure à ses pieds (fig. 4179), soit que seul ou par couple les artistes l'attellent au char qui traîne la déesse.

Pour les îles de l'Orient autres que Samos, il nous suffira de rappeler sommairement les faits qui attestent la faveur du culte de Héra. En Crète, cette faveur était si grande que quelques-uns plaçaient dans cette île le berceau même de la religion d'Héra; un mois de l'année y portait son nom et l'on y commémorait le mariage sacré<sup>14</sup>; son nom s'y rencontre dans une formule de



Fig. 4168. — Le paon de Héra.

<sup>1</sup> Paus. II, 28, 2; Schol. Pind. Ol. VI, 149. — <sup>2</sup> Plut. *Daed.* Plut. 2; *Præc. conjug.* 27. — <sup>3</sup> Athen. 672 b; cf. Welcker, *O. I.* 1, 367. — <sup>4</sup> Gerhard, *Griech. Myth.* I, § 22a; Welcker, *Op. cit.* 364 sq.; Preller, *Gr. Myth.* I, p. 130, 125. — <sup>5</sup> Phil. 103, 20; *Etyim. Magn.* 468, 52; Hesych. *ἐραγία*; Schol. Hes. *Op.* 780; Schol. Pind. *Isthm.* V, 10; *Asch.* *fragm.* 54 (Nauck); *Euseb. Præp. ev.* III, 1-2; Paus. IX, 2; *Diod.* V, 72; *Dion. Hal.* *libet.* II, 2. — <sup>6</sup> Plut. *ev. Præc. loc. cit.*; *Hesych.* I, 31; *Paus.* II, 17, 3; *Polit.* III, 43; *Esrip. H.* 171. — <sup>7</sup> Voir Héra Antéclia à Argos (Paus. II, 22, 1); *Hyginus*, fêtes d'Héra dans le Péloponnèse, *Hesych.* s. v. cf. Paus. II, 17, 2, et les passages cités, note 3, p. 670, d'Alcman, etc. Tyrtée lui donnait l'épithète de Καλλιγαστος. Des palmiers ornent sa couronne sur les monnaies *Overbeck*, *Münzaf. II*, n° 6, 14, 22, 47, etc.; voir notre figure 4173; Welcker,

*Gr. Gotter.* II, 371. — <sup>8</sup> *Etyim. Magn.* p. 109, 28; Paus. II, 22, 1; Welcker, *loc. cit.* 375, compare la *Junio Feronia* des Latins. — <sup>9</sup> *Overbeck*, *O. I.* II, p. 32 sq.; reproduction, p. 23; cf. *Arch. Zeit.* 1861, p. 140; *Foerster*, *Die Hochzeit*, etc. p. 21. — <sup>10</sup> *Annuaire d. Instit.* 1861, *lav. d'Ag.* A et p. 17. — <sup>11</sup> *Du Cabinet de France*; voir encore *Overbeck*, *II*, *Münzaf.* I, n° 2; III, n° 6; et p. 123, n° 4, 6, 7, cf. *Varr. De re rust.* III, 6; Paus. II, 17, 6. — <sup>12</sup> *Alcm. Fragm.* 46; *Alben.* XIV, 70, p. 633; *Monch*, II, 58; *Schol. Eurip. Phœn.* 1123; *Nann. Dion.* XII, 78; *Or. Met.* I, 725; cf. *Preller, Griech. Myth.* I, p. 137, n. 1. — <sup>13</sup> Sur les animaux sacrés, élevés au voisinage de certains temples, voir *Arch. Zeit.* 1837, p. 191 sq.; et *Hermann, Gotterd. Aethië.* § 20, 12; sur le paon à Samos, le récent article du *Philologus* par *Roscher* (1898), 1. — <sup>14</sup> Paus. I, 18, 5; *Diod.* V, 72; *Corp. inscr. grec.* 2534 et 2555.

serment solennel; enfin des monnaies, l'une de Crosse et l'autre d'Aptéra, y consacrent ses traits. La première est du type que l'on rattache d'ordinaire à la statue célèbre de Polyclète; la seconde, d'une originalité très élégante, avec des cheveux ondulés et des pendans d'oreilles, ne rappelle aucun type connu<sup>1</sup>. A Égine, les fêtes de Héra donnaient lieu à des sacrifices appelés ΗΕΚΑΤΟΜΒΑΙΑ, comme à Argos<sup>2</sup>; à Cos, une monnaie d'Antonin le Pieux porte au revers l'image de Héra voilée, la main gauche appuyée sur le sceptre, la droite tendant la patère, sur un char trainé par deux paons<sup>3</sup>; aux fêtes célébrées en son honneur, on n'admettait que les femmes de condition libre<sup>4</sup>. A Lemnos, des fêtes du même genre donnaient lieu, dans le *téménos* même de Héra, à un concours de beauté [KALLISTEIA] où revit le souvenir du jugement de Paris<sup>5</sup>. A Rhodes, un culte de Héra Telchinia rappelait les liens qui unissaient la déesse à Héphaïstos, père des forgerons divins<sup>6</sup>. Quant à l'Asie Mineure, à l'exception des villes qui, comme Tarsos et Byzance, sont de fondation argienne, il semble que Héra y ait été plutôt délaissée; son inimitié pour Troie est connue<sup>7</sup>.

En revanche, à l'ouest, la Sicile et l'Italie méridionale sont des régions où la religion de Héra se révèle dans la légende, le culte et les monuments figurés presque avec autant d'éclat que dans les centres les plus renommés du Péloponnèse et des îles de la mer Egée. Citons d'abord les traces de Héra hellénique sur les bords du Timareus, au pays des Vénètes; elle y avait un temple entouré de parcs d'animaux, parmi lesquels figuraient des loups apprivoisés<sup>8</sup>. A Corcyre, on sent l'influence de Corinthe: la légende de Héra y est mise en rapport avec celle de



Fig. 4169. — Zeus et Héra, métope de Sélinonte.

Médée<sup>9</sup>. La plupart des villes de la Sicile, Syracuse, Akras, Métaponte, Agrigente, avaient élevé des temples

à la déesse<sup>10</sup>; l'une des métopes conservées du plus récent temple de Sélinonte représente l'union avec Zeus (fig. 4169), et une inscription de même provenance mêle son nom à la formule du serment<sup>11</sup>. Sur la métope, Zeus est représenté assis sur un rocher; le haut du corps est nu. Héra est debout devant lui dans une attitude pleine de fière assurance. Son mouvement, si imposant qu'il soit, n'a rien de la virginité timide mise pour la première fois en face de son époux. Le groupe entier, pour me servir des expressions de Welcker<sup>12</sup> et d'Overbeck, respire une énergie puissante, des sentiments de vivacité joyeuse chez Zeus et l'admiration pour la beauté révélée. Peut-être l'auteur de la métope se proposait-il moins de représenter le mariage divin dans sa gravité mystique que d'idéaliser à sa façon la scène célèbre du XIV<sup>e</sup> chant de l'*Illiade*<sup>13</sup>. L'impression qui se dégage d'un fresque de Pompei (fig. 3835), qui a avec la métope de Sélinonte une parenté manifeste, est toute différente. Les monnaies d'Himéra, de Tauromenium, de Thermae et de Panorme, consacrées à Héra, n'ont rien de particulier; les premières toutefois sont à rapprocher du célèbre type argien que nous avons aussi signalé en Crète<sup>14</sup>.

Nous retrouvons des monnaies à l'effigie de Héra dans plusieurs villes de la Grande Grèce; les plus remarquables s'inspirent du culte de Héra *Lacinia*<sup>15</sup>. Sur le promontoire de ce nom, la déesse possédait un sanctuaire dont les peuples de l'Italie méridionale avaient fait, dès la plus haute antiquité, un rendez-vous politique et religieux<sup>16</sup>. Bientôt même c'est ce temple qui fut comme le point de contact par excellence entre le culte de Héra hellénique et celui de Juno romaine; peut-être même, par les Carthaginois, s'y mêla-t-il des éléments phéniciens. La fondation de ce temple au voisinage de Crotona était attribuée par les uns au héros éponyme des Phéaciens de Corcyre, par les autres à Héracles; une légende la mettait en relation avec les Éacides: le jardin de Héra, disait-on, était un don de Thétis et les femmes en vêtement de deuil y pleuraient la mort d'Achille<sup>17</sup>. Autour du temple s'étendaient des bois de pins et de vastes pâturages où l'on élevait des troupeaux de vaches qui constituaient un des grands revenus de ce culte. Cicéron parle d'une colonne votive érigée avec le produit de ces vaches<sup>18</sup>; au sommet était placé l'animal symbolique de la déesse; on massif. Dominant au loin l'Adriatique, la mer Ionienne, il n'est pas étonnant qu'Héra *Lacinia* fut invoquée comme une divinité de la navigation; un de ses autels avait le privilège de almer les flots<sup>19</sup>; enfin, comme à Élis, à Samos, à Argos, sa personnalité prenait un caractère guerrier<sup>20</sup>. A ces divers titres, la richesse et l'éclat du sanctuaire Lacinien devinrent célèbres jusqu'aux rives de l'Afrique; Hannibal, retrouvant dans Héra une divinité punique, lui fit élever un autel avec une inscription bilingue qui

<sup>1</sup> Crosse, chez Overbeck, *Münztafel*, II, n° 23; Aptera, *Ibid.*, n° 29; cf. Monnet, *Descr.* II, 268, 73; 261, 27; *Suppl.* pl. vu, n° 3. — 2 Pind. *Pyth.* VIII, 83 et Schol. *Ad A. I.* Le poète mentionne un "Ἡραϊκὸν ἱερὸν ἱερὸν". — 3 Overbeck, *Kunstmyth.* II, p. 124; Lenormant, *Notes gal. mythol.* pl. xii, n° 3; Monnet, *Suppl.* VI, 592, 135; *Descr.* III, 410, 35. Cf. la monnaie plus ancienne avec tête d'Héra, chez Overbeck, *pl. u*, n° 10; Monnet, *Descr.* III, 403, 21. — 4 *Alton*, 262 c et 633 d. — 5 Schol. *Il.* IX, 129. — 6 *Diod.* V, 55. — 7 *Il.* XXIV, 25 sq.; cf. Gerhard, *Græc. Myth.* I, § 218, n. 5. — 8 Strab. V, 215; cf. Klausen, *Aeneas und die Penaten*, p. 172 sq. — 9 Thuc. I, 24; III, 75; Schol. *Apoll. Rhod.* 1133, 1217. — 10 Gerhard, *Op. cit.* § 218, n. 8; Roscher, *Lexik.* I, p. 2086. — 11 *Corp. inscr. gr.* 5367. Pour la métope, voir *Serradifallo, Antichità della Sicilia*, II, tav. 32 et p. 66; souvent reproduite, notamment chez Overbeck, *Geschichte der griech. Plastik*, I, p. 163, fig. 33 (\*\* édit.) et Bendorff, *Metopen von Selinont*, tab. 7. Pour le commentaire, Overbeck, *Kunstmyth.* II, p. 26 sq. (Atlas, I, n° 2) et p. 174 sq.; Forster, *Op. cit.* p. 34 sq.

— 12 *Griech. Goetterlehre*, II, 324; Overbeck, *loc. cit.* — 13 *Il.* XIV, 294 sq.; 316 sq.; à comparer le beau passage d'Euripide, *Hippol.* 743 sq. et dans la poésie postérieure, Theocrit. XV, 64 sq.; *Stal. Theb.* 56 sq. Voir *maros* aussi. — 14 Overbeck, *Kunstmyth.* *Münz.* II, 22, 25, 46; *Catal. of gr. coins*, p. 83 et 239. — 15 Overbeck, *Ibid.*, n° 43-46. A Sybaris, on signale un Héraion avec fête spéciale, dont faisaient partie des concours littéraires, *Ad. Var. hist.* III, 43; Steph. *Bx.* *Sylloge*. Pour Métaponte, voir *Plin.* XIV, 9. — 16 *Aristot. Mirab.* 96; Strab. 261; Lycophr. 837; et Tzet. *Ad A. I.*; *Serv. Aen.* III, 532; *Dionys. Per.* 371; Theocrit. IV, 22; *Cic. Div.* I, 25; *Tit. Liv.* XXIV, 3; *Plin. Hist. nat.* II, 240; cf. Klausen, *Aeneas und Penaten*, p. 419 sq. et Preller-Jordan, *Roem. Myth.* I, 268. — 17 Schol. Theocrit. I, V, 22, 23; *Serv. loc. cit.*; et Lycophr. I, I. — 18 Strab. et *Cic. loc. cit.* — 19 *Plin. Hist. nat.* II, 111; *Tit. Liv.* XXIV, 3; XXVIII, 46; XXX, 20. — 20 *Oraklesia*, comme à Élis, Lycophr. 614, 638; appelée *Τροναία*, *Ibid.* 1328.

énumérât ses grandes actions; Pyrrhus, venu au secours des Tarentins, y laissa, lui aussi, un témoignage de sa pitié. Lorsqu'en l'an 174 av. J.-C., M. Fulvius Nobilior crut pouvoir dépouiller, au profit d'un temple qu'il avait lui-même voué à Rome, celui de Héra *Lacinia* d'une partie des plaques de marbre qui en formaient la couverture, le sénat força ce magistrat à les rapporter, mais on ne réussit pas à les replacer dans l'état primitif<sup>1</sup>.

La tête de Héra *Lacinia* nous a été sûrement conservée par une série remarquable de monnaies de Crotona (fig. 4170), de Pandosia, d'Ilméra et de Veseris en Campanie<sup>2</sup> : la déesse y est représentée de face, la couronne sur le front,



Fig. 4170. — Héra  
*Lacinia*.

les cheveux formant comme une auréole tout à l'entour de la face; son expression ordinairement est dure, presque sauvage, comme il convient à une déesse guerrière. Une tête colossale conservée à la bibliothèque Saint-Marc de Venise et dont la couronne est ornée de griffons a été, par des arguments suffisants, identifiée avec ce type; toutefois la bouche dédaigneuse et le relèvement des paupières inférieures propre à certaines figures d'Aphrodite, n'ont rien de l'expression fière et dominatrice qui caractérise sur les monnaies de Crotona Héra *Lacinienne*<sup>3</sup>.

**Mythologie et attributions.** — La mythologie de Héra a ceci de particulier, que plus que pour toute autre divinité il convient de distinguer d'une part entre les fables primitives, issues de l'imagination populaire et consacrées par les plus anciens poètes, et d'autre part les légendes factices que les épopées locales ont greffées sur elles, et qui dans l'art n'ont guère été exploitées que par la peinture de vases<sup>4</sup>. Il faut même dire davantage : lorsque l'on compare l'ensemble des traditions historiques relatives à Héra, telles que nous venons de les passer en revue, avec la physiognomie qu'Homère a donnée à la déesse dans l'*Iliade* et que lui ont conservée la plupart des poètes postérieurs, on s'aperçoit aussitôt que l'épopée ionienne et éolienne, en dépit de sa haute antiquité, a plutôt faussé le caractère originel qui est aussi le caractère national de notre divinité. Écartons d'abord toute la série des épisodes légendaires dont le thème initial est la jalousie de Héra à raison des infidélités de Zeus. Les uns n'ont d'intérêt qu'au regard de la mythologie poétique, qui n'a même pas réussi à les faire passer sur le tard dans la religion populaire; les autres sont la transformation factice de mythes primitifs, dont ils altèrent le sens en rabaisant le conflit des forces cosmiques au niveau de querelles domestiques; les ménages princiers, dès la guerre de Troie, y fournissaient de nombreux exemples. Les plus importants de ces épisodes ont leur place naturelle dans les articles consacrés aux héros ou héroïnes qui y jouent le principal rôle; tel est le cas de la participation de Héra à la Gigantomachie, de son inter-

vention dans les mythes d'Héraclès et d'Héphaïstos, de ses relations avec les Argonautes, avec Hébé, Io, Iris, Médée, Sémélé, Paris, etc. Nous ne retiendrons ici de la mythologie de Héra que ce qui est indispensable à l'intelligence de ses attributions dans le culte et à l'influence que par elles sa religion a pu exercer sur la vie publique et privée des Grecs.

Réduite à ces termes, cette mythologie est fort simple; Héra est une fille de Cronos et de Rhéa, la sœur puis l'épouse de Zeus, dont elle partage la majesté et la puissance<sup>5</sup>. C'est cette dernière qualité qu'Homère dans l'*Iliade* (il est à peine question d'elle dans l'*Odyssee*) excelle à mettre en relief<sup>6</sup>; et même le portait qu'il en a tracé est loin d'avoir la grande allure que le poète donne à Athéna par exemple ou à Apollon. Dans ses rapports avec Zeus et les autres dieux, elle est jalouse, prompte à la dispute; elle se ligue volontiers contre son époux avec ceux des Olympiens qui contestent sa puissance<sup>7</sup>; acharnée contre Héraclès et Dionysos, les bâtards divins<sup>8</sup>, elle use de ruse pour satisfaire ses ressentiments et contrecarrer les projets de Zeus<sup>9</sup>; souvent morigénée et même maltraitée par lui, elle tremble à l'occasion et se tait comme une femme prise en faute<sup>10</sup>; une ironie discrète, inspirée au poète par la condition même des ménages héroïques que troublent des amours irrégulières, a présidé à cette peinture. La majesté de Héra chez Homère réside dans les épithètes qui peignent sa beauté sévère, dans le détail des circonstances où s'exerce son action sur l'Olympe et sur les affaires humaines; la chute même de Troie qu'elle poursuit, en ressentiment du jugement de Paris, n'est pas son œuvre, mais celle de la destinée; et les châtimens qu'elle subit dans sa personne et dans celle de son fils Héphaïstos sont présentés avec l'intention évidente d'amoindrir son prestige. C'est qu'Homère, poète de la race ionienne, n'a entrevu qu'à travers les idées de sa patrie une religion venue de la Thessalie et du Péloponnèse; cette religion, sur les côtes de l'Asie Mineure, n'est jamais devenue populaire. Aussi, à ce point de vue, l'*Iliade* est-elle en désaccord avec le sentiment général des Grecs du continent et des îles qui ont fait à Héra une place éminente<sup>11</sup>.

Cependant Homère a subi l'influence achéenne lorsqu'il a fait d'elle une divinité aristocratique et même guerrière, alors que par ses origines elle était plutôt rustique et familiale. Héra dans l'*Iliade*, mère d'Arès, s'associe à Athéna dans une animosité vigoureuse contre les Troyens, ce qui fait dire à Zeus qu'elle les dévorerait volontiers jusqu'au dernier<sup>12</sup>. C'est bien la déesse qui, dans les principaux centres de son culte, même quand les préoccupations féminines y sont dominantes, est surnommée *Ἐπιπολέα*, *Ἄλεξάνδρος*, *Τροπαιία*, et que l'on y vénère à la fois par des cérémonies guerrières et par des pratiques empruntées à la vie opulente de l'aristocratie comme à Argos, à

<sup>1</sup> Tit. Liv. XLII, 3; cf. Laet. *Inst.* II, 7, 16; et *Finscr.* de Crotona, *Inscr. Neapol.* no. 72. — <sup>2</sup> Overbeck, *Kunstmithol.* p. 102 sq.; *Mém.* II, no. 43 sq.; *Mionnet, Descr.* I, 191, 810; *Suppl.* I, 350, 988; Friedländer, *Die oekische Münzen*, p. 64; Imhoof-Blumer, *Monnaies gr.* 7 sq.; Percy-Gardner, *Types of gr. coins*, pl. v, 42, 43, et *Catal. of gr. coins, Italy*, p. 410, 370; Cavdconi, *Annali dell' Institut.* 1839, p. 308; Millingen, *Ancient coins*, pl. n, 8. — <sup>3</sup> Overbeck, *Kunstmithol.* Atlas, IX, 9; et texte II, p. 91; cf. Valentini, *Catalogo dei marmi*, etc. p. 237 (Venise, 1863). Le buste portant des pendans d'oreilles, auxquels devait correspondre un collier dont les monnaies gardent la trace. Stephani, *Compte rendu*, 1864, p. 50, a expliqué les griffons par le caractère vaillant et guerrier de Héra *Ἐπιπολέα*; il se rencontre également sur les monnaies de la gens Papia qui portent au droit l'image de *Juno Lavinaria*. — <sup>4</sup> Overbeck, *Kunstmithol.* II, p. 140 sq.; avec les œuvres citées. — <sup>5</sup> Hom. *Il.* V, 721; VIII, 382; XIV, 194, 243;

XVI, 432; XVIII, 256, etc.; cf. Hes. *Theog.* 454; Paus. II, 13, 3, où elle est élevée par les Horae. — <sup>6</sup> *Il.* IV, 57; cf. *Hymn. Ven.* 40-44 et à Héra, 12; pour son trône d'or et sa dignité royale, voir *Il.* XV, 85; *Pind. Nem. VII*, init.; cf. *Clem. Alex. Strom.* V, p. 661 et I, p. 418. Certaines divinités de la nature, Hélios, Iris, les Horae, certains phénomènes comme les nuées et l'arc-en-ciel sont sous sa dépendance; *Il.* VIII, 433; XVIII, 166 sq.; 239. Elle est appelée *ἠέρα, ἠεροειδέα, ἠεροειδής*; *Il.* I, 611; XIV, 193; XV, 5; cf. Hes. *Theog.* 454, 902. — <sup>7</sup> *Il.* VIII, 408; I, 399; VIII, 478; *Hymn. Ap. Pyth.* 137; cf. *Elym. Mag.* 72, 49 et Scholl. *Il.* XIV, 92. — <sup>8</sup> *Il.* XIV, 250 sq.; I, 509; XV, 27; XVIII, 119; XIX, 95 sq. — <sup>9</sup> *Il.* XIX, 97; XIV, 253 sq. — <sup>10</sup> *Il.* VIII, 400; XV, 17 sq.; cf. *Probus ad Il. Arg.* II, 51 et l'interprétation cosmogonique chez Preller, *Griech. Mythol.* I, p. 132 sq. — <sup>11</sup> Sur ce point spécial, voir Welcker, *Griech. Götterlehre*, I, p. 384 sq. — <sup>12</sup> *Il.* IV, 23; V, 715 sq.; VIII, 350 sq.; XXI, 418 sq.



peint représentant le jugement de Pâris, auquel elle assiste debout, appuyée sur l'épaula de sa mère, dont elle reflète la grâce imposante<sup>1</sup>.



Fig. 4171. — Héra et Hébé.

Nous avons dit comment en qualité de *Τελετή* elle préside au mariage<sup>2</sup>, comment dans la cérémonie du *ἱερὸν γάμος*, l'épisode capital de son culte, se retrouvent toutes les pratiques, tous les usages en honneur chez les divers peuples pour la célébration des noces : le rapt suivant la coutume primitive, les sacrifices et les offrandes préparatoires ; le bain apporté par les vierges *lytophoros*, la toilette de la mariée, le cortège nuptial. Héra est l'*Ἐπιτάλαμνος*, la *pronuba* par excellence, parce qu'elle est l'épouse idéale<sup>3</sup>. Elle remplit ces fonctions dans le cortège des dieux après y avoir figuré comme fiancée. Sur un bas-relief de style archaïque de la villa Albani<sup>4</sup>, auquel manquent malheureusement deux figures, nous avons l'assemblée des dieux conduisant Héra et Zeus à la grotte nuptiale. Héra voilée baisse les yeux pudiquement ; sa main droite soulève le voile, la gauche porte le sceptre. Le pendant de cette œuvre nous est fourni par un bas-relief provenant de Corinthe où Héra remplit les fonctions de *pronuba* aux noces de sa fille Hébé avec Héraclès ; elle y est groupée avec Apollon, Artémis et Hermès, et précède la fiancée, que conduisent Apollon et Peitho<sup>5</sup>.

Héra qui assiste la jeune fille jusqu'à l'instant du mariage<sup>6</sup>, Héra au temple de laquelle les jeunes mariées vont déposer leur voile au lendemain de la cérémonie<sup>7</sup>, est aussi la divinité qui amène à bien le développement du fœtus au sein de la mère et qui assiste la femme dans les douleurs de l'enfantement. A Athènes, en Crète et à Argos, elle était invoquée sous le vocable d'Iliithia<sup>8</sup> ; chez Homère et chez Hésiode, les Iliithyia sont ses filles<sup>9</sup>. ILIITHYA, dont le culte est mentionné à Agylla, dans un temple d'origine pélasgique, n'était autre que Héra à l'origine ; à Amnisos, en Crète, on montrait une grotte où, disait-on, Héra avait mis au monde les déesses de la parturition<sup>10</sup>. Suivant le principe mis en relief par

O. Müller, Iliithia ne devait être d'abord qu'un vocable, qui, personnifié ensuite, devint une divinité à part<sup>11</sup>. Nous avons mentionné déjà les deux idoles d'Argos, l'une de Héra avec les ciseaux, en qualité d'*ἑμπαλαστήριος*, sage-femme divine<sup>12</sup>, l'autre représentée sur un vase de Berlin avec les attributs de l'arc et du flambeau, qui ont la même signification<sup>13</sup>. Ces fonctions spéciales, la déesse s'en acquitte dans la légende, en hâtant la naissance d'Eurysthée pour retarder celle d'Héraclès, en empêchant Iliithia d'assister Latone à Délos pour la naissance d'Apollon<sup>14</sup>. Socrate, fils d'une sage-femme et faisant profession d'accoucher les intelligences, aimait à jurer par Héra<sup>15</sup>. C'est à ce point de vue surtout que la parenté de la Héra des Grecs avec la Juno des Latins saute aux yeux ; et Roscher, qui n'a pas eu de peine à démontrer que cette dernière est avant tout une personnification lunaire, s'est servi de cette parenté pour démontrer qu'il en était de même de Héra<sup>16</sup>. Il y a cependant une différence qui tient au génie des deux peuples, au caractère idéal de la poésie et de l'art grecs intimement mêlés aux croyances religieuses, alors que chez les Romains l'être des dieux est surtout lié aux réalités prosaïques de la vie. Juno *Fluonia*, *Pronuba*, *Lucina*<sup>17</sup>, présidant à la menstruation, au mariage et à l'enfantement, à l'allure maternelle ou plutôt matronale qui fait défaut à Héra. On a remarqué justement que l'union sacrée avec Zeus reste stérile dans la légende (une seule tradition en fait naître Hébé)<sup>18</sup> ; d'autre part, les représentations, à supposer qu'elles soient certaines, de Héra allaitant Héraclès sont récentes<sup>19</sup> ; et l'observation d'un Alexandrin qu'aucun des fils de Zeus ne peut entrer dans l'Olympe s'il n'a tété le sein de Héra, comme aussi la fable de la voie lactée issue du lait de Héra, sont des fantaisies poétiques qui n'ont point d'écho dans le culte et les pratiques populaires<sup>20</sup>.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion des divers systèmes qui, dans l'antiquité et de nos jours, ont tenté de fixer la nature propre et la signification originelle de Héra<sup>21</sup>. Tous sans exception se fondent sur des considérations étymologiques qui, également plausibles, se détruisent entre elles ; il nous suffira de les indiquer. Les théories qui sont à peu près abandonnées par la science sont d'abord celle qui rattache le nom de Héra au radical qui a donné *herus*, etc., et déduit toutes ses influences de la qualité de maîtresse souveraine<sup>22</sup> ; celle qui, après Platon et les stoïciens, rattache ce nom à *ἄρῃ* et fait de la déesse une personnification de l'atmosphère respirable<sup>23</sup> ; celle enfin qui voit le principe fécondant et mobile qui, par son union avec Zeus, le principe permanent, active les productions du sol et la propagation

<sup>1</sup> *Od.* XI, 601 ; *Il.* V, 722 ; Paus. II, 13, 3. Le vase à l'Ermitage de Saint-Petersbourg, et *id.* *Compte rendu*, 1861, pl. n. n. 33 ; Stephani, *Vasensammlung der kais. Eremitage*, n° 1807 ; Overbeck, *Atlas*, X, 3 ; cf. Dion. Hal. *Rehet.* II, 2 ; et Welcker, *O. l. II*, p. 316 et s. — <sup>2</sup> *ἱερός* en dorien, signifiait *ἱερός*. — <sup>3</sup> Voir ci-dessus, cultes d'Argos, de Phalèse, de Sámos, de Caryste et d'Hermioné (1<sup>re</sup> partie, *passim*) et Foerster, *Die Hochzeit des Zeus und der Hera*, p. 16 sq. — <sup>4</sup> Overbeck, *Atlas*, X, n° 29 ; et p. 174 ; Welcker, *Antike Denkmäler*, II, tab. 1 et p. 13 ; Gerhard, *Gesamm. Abhandl.*, I, tab. 16, 2 ; p. 198 et 251. — <sup>5</sup> Overbeck, *Atlas*, IX, n° 26 ; p. 27 ; cf. *Arch. Zeit.*, 1856, p. 201 ; et Kékulé, *Hébé*, p. 44. — <sup>6</sup> Le fiancé jurait par Héra *ἠδὲ ἑὴν* sa femme ; Poll. III, 38 ; Schol. *Aristoph. Thesm.* 713 ; *Anth. Rhod.* IV, 96 ; *Diod.* V, 73. — <sup>7</sup> *Archel. fragm.* 17 (Bergk). — <sup>8</sup> Il y avait à Athènes un *ἱερός* d'Héra avec le vocable *Ἰλιθία* ; *Philol.* XXIII, 620. Pour la Crète, et voir *Od.* XIX, 188 ; Strab. *Xoir* 476 ; Paus. I, 18, 5 ; *Callim. Dian.* 15 ; *Apoll. Rhod.* III, 877 ; *Hesych.* s. v. ; cf. *Ἰλιθία*, p. 383 et s. — <sup>9</sup> *Il.* X, 210 ; *Hes. Theog.* 922 ; et *Pind.* *Mon.* VII, 1 sq. ; *Schol. Apoll.* Rhod. I, 3, 31 ; *Anthol. Pal.* VI, 241. — <sup>10</sup> Welcker, *Griech. Goetterl.* I, 371 sq. — <sup>11</sup> O. Müller, *Prolegomena* etc. p. 271 sq. — <sup>12</sup> *Suid.* s. v. *ἱερός*. — <sup>13</sup> Consacré au *mythe* d'Ito, comme le vase Coghli ; voir Overbeck, *O. l. II*, p. 17 sq. ; et la reproduction, p. 18 ; la figure a

est l'Héra d'Argos sur le vase Coghli, la figure à celle du vase de Berlin représentant une idole analogue. Cf. Gerhard, *Derina Antike Bildwerke*, p. 250, n° 902. Pour l'arc et le flambeau, symboles de la divinité, voir *Il.* XL, 259 sq. ; Paus. VII, 23, 6 ; et Wieseler ap. Pauly, *Realencycl.* IV, p. 581 ; Preller, *Griech. Myth.* I, p. 138, n. 5. — <sup>14</sup> *Il.* XXI, 119 ; *Hymn. Apoll. Del.* 96. — <sup>15</sup> *Xenoph. Mem.* I, 5, 5 et souvent ailleurs. — <sup>16</sup> Roscher, *Studia*, II, 4 sq. ; *passim* ; et *Lexikon*, I, p. 2087 sq. ; II, 373 sq. — <sup>17</sup> Voir plus bas : *Junon* chez les Latins. — <sup>18</sup> *Griech. Myth.* I, § 239, n. 4 ; Paus. II, 17, 5 ; *Schol. Il.* 609. — <sup>19</sup> Voir cependant Paus. IX, 25, 2 ; *Diod.* IV, 9 ; *Anth. Plat.* IX, 589. La statue assise du Musée Charamonni allaitant un enfant ne représente pas Héra ; mais des vases peints traitent ce motif. Voir O. Jahn, *Vasensamm. zu München*, n° 611, et un miroir (fig. 3754), Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, 126. Pour l'histoire, voir *Museo Pio-Clem.* I, 4. — <sup>20</sup> *Eratost. Katant.* 44 ; et Preller, *Griech. Myth.* I, p. 130, n. 1. — <sup>21</sup> Voir Roscher, *Lexikon*, etc. p. 2106 sq. — <sup>22</sup> *Boetticher, Kunstmythol.* II, 223 ; O. Müller, *Prolegomena*, 214, etc. — <sup>23</sup> *Plat. Crat.* 304 ; et les stoïciens ; *Cic. Nat. Deor.* II, 26, 66 ; *Aug. Civ. Dei*, 4, 10 ; *Pott, Etymol. Forschungen*, I, 100 ; Foerster, *Die Hochzeit des Zeus und der Hera*, p. 16, etc. résultats par Welcker, *Griech. Goetterl.* I, p. 378 sq.

de l'espèce, mais qui, entrant en conflit avec lui, se manifeste par des phénomènes de destruction et de division : ce système se recommande surtout du nom de Preller<sup>1</sup>. Welcker est le plus déterminé des mythologues modernes qui voient dans Héra une personification de la terre (ἔρα) et qui explique le ἱερός γάμος par l'union de cet élément avec l'air humide incarné dans Zeus<sup>2</sup>. La philosophie d'Empédocle et celle d'Épicure en avaient tiré des développements, dont l'écho survit chez les poètes latins<sup>3</sup>; on connaît les beaux vers par lesquels Lucrèce et à sa suite Virgile<sup>4</sup> ont célébré la puissance fécondante du dieu des régions éthérées lorsque, sous la forme de la pluie, il descend au printemps dans le sein de son épouse, la Terre. La théorie qui veut que Héra soit une divinité de la lumière en général, et d'une façon plus spéciale une divinité lunaire, a été entrevue par Gerhard<sup>5</sup> et défendue, avec un grand luxe d'arguments qui ne sont pas tous convaincants, par Roscher; elle compte aujourd'hui de nombreux partisans<sup>6</sup>. Mais elle n'explique d'une manière satisfaisante ni le mariage sacré avec Zeus, ni les mythes qui mettent Héra en relation avec certaines divinités souterraines, ou les Titans dont elle recherche l'alliance contre Zeus, avec Typhaon et Héphaïstos qu'elle engendre sans la participation de Zeus, après que celui-ci a seul engendré Athéna. Au contraire, ces mythes, dont la haute antiquité n'est pas contestable, trouvent dans le système de Welcker l'interprétation la plus simple et la plus naturelle<sup>7</sup>.

**Représentations artistiques.** — Nous avons mentionné à leur place celles de ces représentations qui s'offrent à nous comme les monuments d'un culte déterminé; il nous reste à montrer l'évolution du type de Héra dans son ensemble, depuis les *xoana* grossiers des premiers âges jusqu'aux œuvres les plus récentes<sup>8</sup>.

Des plus anciennes il convient de rapprocher quelques figures empruntées à des vases soit authentiquement archaïques, soit affectant les formes de l'archaïsme. A la Héra du vase Coghill (fig. 4138) et du vase de Berlin, il faut joindre celle d'un vase de la collection Jatta à Ruvo qui représente l'enlèvement des Leucippides<sup>9</sup>. La déesse, dans l'attitude habituelle des *xoana*, les pieds joints, et enveloppée d'une draperie aux plis droits, porte le calathos en tête et s'appuie de la main droite sur un long sceptre; la gauche tient une patère<sup>10</sup>. Sur le vase de Midias (fig. 2430), au British Museum, le sceptre manque et le calathos est remplacé par une couronne radiée; pour le surplus, c'est la même idole<sup>11</sup>; Overbeck les a comparées toutes deux avec celle qui, sur la frise de Phigalie, embrasse l'une des femmes poursuivies par les Centaures<sup>12</sup>;

d'autres, dans ces diverses figures, ont cru retrouver Artémis. C'est une remarque que suggère le plus grand nombre des représentations de Héra: quand le sens d'une légende est vague, les attributs de Héra sont par eux-mêmes tellement peu caractéristiques que l'identification reste incertaine<sup>13</sup>.

Sur les vases à figures noires<sup>14</sup>, où Héra se rencontre rarement, le voile, qui pourrait surtout la distinguer, manque le plus souvent, alors qu'on la rencontre presque toujours dans les bas-reliefs et les terres-cuites d'un caractère archaïque; seul un vase de style ionien nous offre la déesse avec cet attribut, qu'elle relève par un mouvement qu'on a cru à tort parodique<sup>15</sup>. Les vases à figures rouges la représentent d'ordinaire assise sur un trône, alors que les autres la montrent plus souvent debout; le cas le plus fréquent est celui qui la mêle à la scène du jugement de Paris<sup>16</sup>; même là elle est difficile à distinguer d'Apollon, et les fleurs, dont Gerhard a pensé faire son attribut caractéristique, appartiennent tour à tour à l'une ou à l'autre. Le sceptre est pour elle une exception sur les plus anciens vases; il est la règle sur les plus récents, mais il est donné aussi à toute autre divinité. En somme, ce qui pourrait le mieux la faire reconnaître, c'est le calathos ou la couronne de forme élevée (*stéphanos*); il semble que cette dernière coiffure soit plus ancienne et que l'autre ait été mise en honneur plus tard<sup>17</sup>.

Parmi les symboles extraordinaires, empruntés à quelque particularité de la légende ou du culte, il faut citer la grenade, la pomme ou le coing qui caractérisent Héra *Teleia* et, plus tard, pour le même objet, la patère<sup>18</sup>. Le lion qui marche devant elle dans une des scènes du jugement de Paris signifie la domination royale<sup>19</sup>; lesoiseaux sont l'indice de ses fonctions d'*ἄρκαζοντοῦρος*<sup>20</sup>; quant aux Sirènes qui furent par le sculpteur Pythodore placées sur la main droite de la statue qu'il fit pour Coronée, le sens en est obscur<sup>21</sup>. Il va sans dire que quand Héra figure sur des vases où est représentée l'assemblée des dieux (et il en est de tous les styles qui nous l'offrent ainsi), le rang de préséance suffit à la désigner.

R. Foerster, dans la monographie très complète qu'il a consacrée aux plus anciennes représentations de Héra<sup>22</sup>, a fait état d'un certain nombre de vases à figures noires qui seraient, suivant lui, des reproductions idéalisées du ἱερός γάμος<sup>23</sup>. On y voit un couple, qui semble héroïque ou divin, sur un quadrige, entouré par des personnages dont il est difficile d'affirmer qu'ils représentent des divinités. Ces vases ne semblent figurer que des scènes nuptiales quelconques, sans aucun caractère mythologique. Il n'en est pas de même d'un vase du Musée de

<sup>1</sup> *Griech. Mythologie*, I, 128 et 132 sq.; G. Curtius, *Grundzüge*, etc. 117. — <sup>2</sup> *Ibid.*, I, p. 377 sq. et 303; avant lui, Creuzer, *Symbolik*, II, 211, etc. — <sup>3</sup> *Diog. Laert.* VIII, 2, 12; *Varro. Præf.* 935 (Nauck); *Varr. Ling. lat.* 5, 65 et 67; *Plut. cher. Esch. Præf.* c. III, 1, 6; *Stob. Eccl. phys.* I, 77, 22. — <sup>4</sup> *Lucret.* II, 990; *Virg. Georg.* II, 225; *Serv. Ad. l.*; cf. *Macrob. Sat.* III, 4. — <sup>5</sup> *Griech. Mythol.* I, § 214, 1; 230, 5; 227; *Ges. Akad. Abhandl.* II, 326. — <sup>6</sup> Roscher, *Studien*, etc. II, init. et passim; *Lexikon*, etc. p. 2987 sq.; cf. Schwartz, *Sonne, Mond und Sterne* (Berlin, 1864). — <sup>7</sup> *J. L. VIII*, 478; *Schlegel*, 927; *Od. VIII*, 312; *Elym. Magn.* 772, 40; *Hymn. Apoll. Pynth.* 127 sq.; *Theol. II*, XIV, 295; Welcker, *Op. cit.* p. 376; autre tentative chez Preller, *Op. cit.* p. 134 et Gerhard, *Griech. Myth.* I, § 228. — <sup>8</sup> Nous suivons presque partout Overbeck qui a épuisé la matière : *Kunstmithologie*, II, 1-205; *Atlas*, I, et X. Végel, chez Roscher, *Lexikon*, etc. p. 2107-2113, n'a guère fait que le résumer. Cf. cependant Mueller-Wieseler, *Denkmäler der alten Kunst*, II, tab. IV, n° 5 et 6 à 11 et Baumeister, *Denkm. des Alterthums*, I, p. 645 sq. — <sup>9</sup> Pour le premier et le second, voir Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. cxxv et pl. cccc, n° 145; *Berlin antike Bildwerke*, p. 269, n° 903; *Atlas d'Overbeck*, pl. xv, n° 9, p. 17 sq.; reproduction des quatre idoles ici citées, p. 18, fig. 2 a b c d. — <sup>10</sup> *Catalogo d. collezione Jatta in Ruvo*, n° 1096. — <sup>11</sup> *Bri-*

*tish Museum, Catalog.* n° 1204. — <sup>12</sup> *Expédition scient. de la Morée*, II, pl. xxx, fig. 2; Stackelberg, *Apollontempel von Naxos*, tab. 29; *Ancient Marbles in the Brit. Mus.* IV, pl. x; et Overbeck, *Op. cit.* p. 21 sq. — <sup>13</sup> Overbeck, *Op. cit.* p. 21 sq. — <sup>14</sup> Voir l'énumération de ces vases peu nombreux, *Ibid.* p. 30. — <sup>15</sup> Gerhard, *Ausereis.* Vas. III, 170. — <sup>16</sup> Sur onze vases cités par Overbeck, p. 30, e, six représentent cette scène, trois l'assemblée des dieux. Voir *Atlas*, IX, 20, 21, 22, 23, 24; X, 1, pour les premiers; Gerhard, *Op. cit.* p. 11, 7; Welcker, *Atlas Denkm.* V, 26 a et b, pour les seconds. — <sup>17</sup> Overbeck, *Ibid.* p. 33. — <sup>18</sup> *Ibid.* p. 34; cf. Welcker, *Op. cit.* V, 395, n° 40, 50; *Id. Gr. Goetterlehre*, II, p. 210; cf. *Atlas*, II, 17, 4. — <sup>19</sup> Welcker, *Atlas Denkm.* V, 3, 388 et 398; cf. Overbeck, *Op. cit.* p. 35 et Gerhard, *Antike Bildwerke*, X, 3. — <sup>20</sup> Welcker, *Kleine Schriften*, III, p. 199 et 551; cf. *Griech. Goetterlehre*, 372. — <sup>21</sup> *Atlas* IX, 31, 3; peut-être Fœnischment par Yamour dans le mariage. — <sup>22</sup> *Die Hochzeit des Zeus und der Hera*, Progr. Winkelmannsche, Breslau, 1867; cf. Overbeck, *Op. cit.* II, p. 167. — <sup>23</sup> *Roels, Bulletin de l'Académie des et. et d. Lettres de Bruxelles*, 1841, t. VIII, 1<sup>re</sup> partie, p. 428 et 425; Gerhard, *Ausereis. Vasen*, II, p. 310-315; cf. IV, p. 81; O. Jahn, *Archaeol. Aufsätze*, p. 94; la discussion chez Overbeck, *Op. cit.* II, p. 168 sq.

Berlin où Héra est assise à côté de Zeus sur un trône, tenant le sceptre ou la lance (fig. 4172); à ses côtés sont



Fig. 4172. — Héra et Zeus.

Hermès et Dionysos, puis deux déesses qui représentent ou les Moïrae dans les fonctions de θελαμειτρέαι, ou Hébè avec Iris; dans le premier cas, Hermès remplirait lui-même le rôle d'ἱεροθελαμειτρέας, vocable sous lequel il était vénéré en Eubée, et Dionysos celui de θεωροζός<sup>1</sup>. Les vases peints de style récent<sup>2</sup> nous offrent l'image de Héra bien plus fréquemment que ceux d'un caractère archaïque. Elle y tient sa place dans les grandes scènes d'effet décoratif où l'Olympe entier est mis à contribution<sup>3</sup> et, avec une prédilection marquée, dans la scène du jugement de Paris<sup>4</sup>. Elle y est représentée assise ou debout, voilée ou sans voile; les artistes traitent cet accessoire avec une liberté de plus en plus grande, de même qu'ils s'ingénient à varier le geste, jusque-là fixé par une sorte de rite hiératique, avec lequel la déesse s'y drape ou le manie. La couronne quitte les formes basses et devient le calathos majestueux; les cheveux sont ramenés en arrière et ramassés sur la nuque<sup>5</sup>. Ainsi Héra figure dans l'épisode d'Apollon et de Marsyas, dans celui de la naissance d'Erichthonios, dans le mythe d'Io, etc.<sup>6</sup>.

Ce que nous disons des vases peints peut s'appliquer aux fresques de la Campanie et aux dessins sur métal<sup>7</sup>: nous mettons à part la fresque de la maison du poète dont il a été question plus haut et qui semble une reproduction de quelque œuvre célèbre. Deux sont particulièrement intéressantes: l'une reproduit la scène du jugement de Paris avec Héra au centre, qui soulève le voile; l'autre la représente assise sur un trône, dans sa majesté royale, avec le diadème et le voile<sup>8</sup>. Sur des fresques de moindre importance, elle est accostée d'un paon ou, comme sur les monnaies, traînée par un couple de paons dans un char<sup>9</sup>. Sur une ciste représentant le jugement de Paris, elle est drapée d'un manteau brodé de figures d'oiseaux qui se répètent d'ailleurs sur la tunique d'Aphrodite; un miroir étrusque traitait le même sujet opposé très fortement la fière dignité de Héra à Aphrodite presque nue et à Athéna simplement digne et paisible<sup>10</sup>.

Ce que nous avons dit des monnaies d'Argos, de Platées, de Samos, de Cnosse et de Crotoné, nous apprend suffisamment que pour l'histoire du culte de Héra, la numismatique offre les ressources les plus complètes et les plus significatives<sup>11</sup>. En comparant ces monnaies entre elles et en les rattachant à celles des diverses cités helléniques, au temps de l'autonomie et sous la domination romaine, nous constaterons d'une façon générale et la ressemblance des types provenant des localités les plus distantes et aussi la différence dans les types qui proviennent d'une même localité, même quand celle-ci fut le siège d'un culte très nettement caractérisé<sup>12</sup>. Le plus grand nombre ne nous offrent de la déesse que la tête; les autres, beaucoup plus rares et appartenant presque toutes à la période romaine (il n'y a guère d'exception que pour celles où figure l'idole de Samos<sup>13</sup>), nous la donnent entière, assise ou debout. Pour les apprécier au point de vue esthétique et les rattacher, quand faire se peut, aux chefs-d'œuvre de la sculpture, il faut partir de la classification donnée par Overbeck des représentations où s'est développé l'idéal de Héra en général<sup>14</sup>. Il y distingue le type sévère, le type majestueux<sup>15</sup> et le type aimable. Le premier nous est fourni surtout par les monnaies d'Élis et de Crotoné<sup>16</sup>, le second par celles d'Argos, que nous retrouvons à Himéra sous une forme identique<sup>17</sup>, le troisième par des monnaies de provenance variée dont les plus intéressantes sont un tétradrachme d'Eléa au revers duquel est placé un fou-dre (fig. 4173) et un didrachme de Cnosse, qui porte au revers l'image du labyrinthe de Crète<sup>18</sup>. Sur les monnaies grecques, la tête voilée est beaucoup moins fréquente que la tête sans voiles; il en existe cependant du premier type à Cos, à Ambracie, etc.<sup>19</sup>; mais les spécimens les plus remarquables en ce genre appartiennent à l'Italie méridionale et à la Campanie<sup>20</sup>. A côté de ces têtes de Héra fournies par la numismatique, il convient de citer quelques rares spécimens que nous trouvons sur des gemmes<sup>21</sup>. Deux grands camées, l'un de Paris (fig. 4174), l'autre de Florence, rappelant à d'autres égards la tête de Héra Ludovisi, sont du type sévère. La coiffure est le *stéphanos*. En revanche, une intaille, rappelant Héra Barberini par le mélange de la douceur et de la dignité féminines, appartient au type aimable: la coiffure est le diadème bas et l'arrangement des cheveux d'une élégance tout originale<sup>22</sup>.



Fig. 4173. — Monnaie d'Élis.

<sup>1</sup> *Étite céramograph.* I, 22; *Denkmaeler der alt. Kunst.* I, 10; Overbeck, *Atlas*, IX, 16, et II, p. 172; cf. *Faerber*, *Op. cit.*, p. 31, avec les textes élites. — <sup>2</sup> Voir la classification d'Overbeck, *Op. cit.*, p. 140; A. Héra assise (11 exemplaires); H. Héra debout (16 exemplaires) sans compter ceux qui la mêlent à la Gigantomachie. Sur la totalité, douze se rapportent au jugement de Paris. — <sup>3</sup> Cf. l'assemblée des dieux. *Monum. d. Inst.* V, tav. 49; II, 31; VI, VII, 71, et *FAtlas* d'Overbeck, X, 1 à 6; 7 à 14. Les seules peintures que l'on connaisse de Héra la représentant dans l'assemblée des dieux, l'une de Zeus (*Pin. Hist. nat.* XXV, 63), l'autre d'Euphranor (*Id.* XXXV, 129; *Faus.* I, 3, 3; *Luce. Imag.* 7); la troisième d'Asclépiodore (*Id.* XXXV, 107. — <sup>4</sup> *Monum. d. Inst.* VIII, 42; *Gerhard, Ueber den Bilderkreis von Eleusis* (*Mém. de l'Académie de Berlin*, 1863, tab. 1); *Id. Antike Bildwerke*, taf. 115; *Étite éeram.* I, p. 25. — <sup>5</sup> *Atlas* d'Overbeck, X, 1, 11, 13, 2 et 3 et 4; et celle d'Héra Parthène et la monnaie d'Élis, *Id.* *Münztafel*, II, 15. — <sup>6</sup> *Overbeck, Op. cit.*, p. 116 et 118. — <sup>7</sup> *Id.*, pl. 8, 9, 12, 13 (sans peints); 26, 27, 27 (fresques). Celle que nous distinguons est 25; cf. *Helbig, Wandgemälde*, p. 277, n° 128 a. — <sup>8</sup> *Id.*, n° 23; *Helbig*, n° 1286. — <sup>9</sup> Voir Overbeck, p. 146, i. — <sup>10</sup> *Id.*

p. 146; *Atlas*, X, 15; cf. *Monum. dell' Inst.* VIII, liv. 29-30; *Gerhard, Etruskische Spiegel*, II, p. 184; Overbeck, *Atlas*, X, 16. — <sup>11</sup> Pour les vues d'ensemble sur cette importante question, voir Overbeck, *Op. cit.* *Münztafel*, I et II, en entier et III, 4 à 6; et I, II, 1, 2, 3, 4, 5, 6; 101 sq.; 123-126. — <sup>12</sup> *Id.*, p. 103. — <sup>13</sup> *Id.* *Münztafel*, I, 4 à 12; III, 1, 2, 3, 4, 5, 6. — <sup>14</sup> *Id.*, I, 1, p. 70 sq.; *Alexen Annali d'Inst.* 1838, p. 22, les avait ramenées à deux, la première de style ionique, la seconde de style élégant; la classification d'Overbeck est plus complexe. — <sup>15</sup> *Id.* *Münztafel*, II, 14 et 15; 43, 44; cf. *Mionnet, Suppl.* I, 78, 82; *Id.* 27; *Descr.* I, 191, 870; *Id.* I, 349, 988. — <sup>16</sup> *Id.*, 6, 22; cf. *Mionnet, Suppl.* IV, 206, 68 sq.; *Descr.* I, 325, 1078. — <sup>17</sup> *Duray, Hist. des Grecs*, II, p. 140. — <sup>18</sup> *Id.* 23; cf. *M.* *Descr.* II, 258, 73. — <sup>19</sup> Voir *Münztafel*, II, n° 40, 41; cf. *Mionnet, Descr.* III, 403, 21; II, 50, 33. — <sup>20</sup> *Id.*, n° 34, 35, 36, et *Mionnet, Descr.* I, 480, 707; II, 72, 38; I, 115, 133. — <sup>21</sup> *Babelon, Catal. des Camées de la Bibliothèque nationale*, n° 12, *Atlas*, pl. n, n° 11 et 12; *Chez Overbeck, Kunstgesch.* III, *Gewinnstaftel*, I et 2; commentaires, I, II, p. 107; *Leunormant, Novae. Gall. Myth.* pl. xi, 1 et pl. xii, 1. — <sup>22</sup> *Id.*, n° 3; cf. *Leunormant, Novae. Gall. Myth.* pl. xi, n° 2.

Parmi les figures entières, nous connaissons la Héra de Samos, reproduisant la statue archaïque de Smilis<sup>1</sup>,



Fig. 4174. — Héra sur un camée.

et la Héra d'Argos, assise, qui nous restitue la statue chrysoléphantine de Polyclète<sup>2</sup>. Une monnaie de Cos à l'effigie d'Antonin le Pieux représente la déesse voilée, s'appuyant de la main gauche sur le sceptre et tenant de la droite une palèbre; elle est traînée sur un char attelé de deux paons<sup>3</sup>; une d'Halicarnasse, debout avec Zeus *Ascraios*, entre deux paons<sup>4</sup>. Sur d'autres elle est assise avec une Niké sur la main. Il en est qui la font figurer dans le jugement de Paris<sup>5</sup>. Une monnaie de Chalcis en Eubée la montre assise sur un rocher, peut-être en souvenir du mont Ochès, où s'accomplit le mariage sacré<sup>6</sup>.

Les prototypes de ces diverses manifestations de l'art grec au service de Héra et de sa légende sont à chercher dans les chefs-d'œuvre, statues, bustes, bas-reliefs, de la sculpture. Si nous terminons par eux, alors que chronologiquement ils sont avant, c'est que logiquement ils expliquent et résument tout le reste. Le point de départ nous est donné par le xoanon de Smilis, dont la statue de Samos, au Louvre, peut être une dérivée<sup>7</sup>; le type idéal, par les bas-reliefs de l'école de Phidias au Parthénon et au Théséion, par les statues de Polyclète et de Praxitèle<sup>8</sup>; comme monuments originaux, on ne peut citer avec certitude, outre les frises d'Athènes, que la tête d'Olympie et la métope de Sélinoite<sup>9</sup>. Pour le surplus, nous sommes réduits à constater que les statues et les bustes certains de Héra sont peu nombreux, et que pour quelques-unes des œuvres mêmes qu'on s'accorde à identifier avec cette divinité, les marques distinctives sont assez équivoques<sup>10</sup>. Nous savons aussi que Polyclète, Praxitèle, Callimaque, ont représenté Héra assise; or, l'on ne saurait affirmer qu'aucune statue nous la rende dans cette attitude<sup>11</sup>.

Envisagées au point de vue du costume, les statues, ou têtes qu'il convient de retenir, sont ou voilées ou sans voile<sup>12</sup>. Pour les figures entières, le costume complet se compose de la tunique et de l'himation à manches ou sans manches, qui drapé le corps avec ampleur et

majesté, tantôt en l'enveloppant depuis la naissance du cou, tantôt en laissant les bras et les épaules, jusqu'à la hauteur du sein, à découvert. Ce dernier cas est celui de Héra Barberini et des œuvres dérivées avec elle d'un modèle plus ancien. On a supposé que la statue d'Éphèse<sup>13</sup>, aujourd'hui à Vienne, copie d'un original qui



Fig. 4175. — Héra voilée.

rappelle les procédés de l'art attique au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, nous restitue ce modèle. L'attitude est la même, mais l'himation couvre entièrement les épaules et, autant qu'on en peut juger, les bras. Un buste colossal du musée Boncompagni (autrefois villa Ludovisi) nous fournit (fig. 4173) le spécimen le plus intéressant de Héra voilée; le voile couvre la couronne comme dans les terres cuites archaïques de Samos et retombe sur les épaules et la nuque: le cou seul est découvert<sup>14</sup>. Ce costume est celui de plusieurs statuettes en bronze, dont la plus remarquable est à Vienne (fig. 4170). Il faut voir dans les diverses œuvres de ce type des représentations de Héra *Teleia*, exploitées par les Romains au profit de *Juno Regina* ou de *Juno Pronuba*<sup>15</sup>. Elles se retrouvent sur quelques bas-reliefs parmi lesquels nous nous contentons de citer le bas-relief du Louvre qui montre Héra appuyée sur l'épaule d'Hébé, devant Zeus assis<sup>16</sup>; celui de Héra et d'Hébé qui est au Vatican<sup>17</sup>; celui de Héra sur l'Ara Casali au Vatican<sup>18</sup>; et enfin un fragment de sarcophage, aujourd'hui au musée Boncompagni, où Héra est drapée comme dans le torse d'Éphèse et figurée comme dans le bas-relief du Louvre<sup>19</sup>. Il est probable que toutes ces représentations s'expliquent par des chefs-d'œuvre grecs venus à Rome, chefs-d'œuvre que les historiens se sont bornés à signaler sans les décrire:



Fig. 4176.

<sup>1</sup> Overbeck, *Münzfafel*, I, 4-8. — <sup>2</sup> *Münzfafel*, III, 1, 2; cf. plus haut, le culte à Argos. — <sup>3</sup> Lenormant, *Nouv. Gal. Myth.* pl. xi, n° 3; Mionnet, *Descript.* III, 419, 95. — <sup>4</sup> Overbeck, *Münzfafel*, III, n° 6; Lenormant, pl. xv, n° 15; Mionnet, *Suppl.* VI, 498, 312. — <sup>5</sup> Overbeck, *Ibid.* n° 5 (Amastris en Paphlagonie); Mionnet, *Descript.* II, 670, 257 (Skepiss en Troade). — <sup>6</sup> Overbeck, *Ibid.* n° 3; Mionnet, *Descript.* II, 207, 56. — <sup>7</sup> P. Girard, *Doll. corr. hell.*, 1880, pl. 13 et 14. — <sup>8</sup> Voir ci-dessus, cultes de Samos, d'Athènes, d'Argos, de Platées. — <sup>9</sup> *Ibid.* cultes d'Olympie et de Sicile. — <sup>10</sup> Overbeck, *Kunstsymbol.* II, p. 109 sq. et Overbeck, *Rhein.* Mus. 1868, p. 521 sq., où est rélaté le système de Foerster, *Die Hochzeit*, etc. p. 11. — <sup>11</sup> N'est pas la prétendue statue d'Héra allaitant Héracles dont il a été question plus haut, ni la statue du marquis de Lansdowne à Londres, Clarac, *Mus. de sculpt.* pl. 829 B, n° 715 et I, III, 93. La statue du Callimaque, sculpteur qui suit de près Polyclète, est mentionnée par Paus. IX, 2, 7. — <sup>12</sup> Overbeck, *Atlas*, X, 20, 21, 22; texte, II, p. 111 (sans voile); *Ibid.* 34, 35; 13, 12 (buste Ludovisi), voile; texte, II, V.

p. 119. — <sup>13</sup> *Ibid.* 20; cf. *Denkmaeler der alten Kunst*, II, 5, 60; et, pour la description, Vogel chez Roscher, *Lexikon*, p. 2113 sq. Voir ce que nous avons dit du culte de Platées. — <sup>14</sup> Overbeck, *Atlas*, IX, 12; texte, p. 95. Cf. une tige analogue de Fortuna, chez Clarac, *Mus. de sculpture*, 455, n° 835. — <sup>15</sup> Overbeck, III, pl. 1; texte, II, p. 119 sq.; cf. Sacken, *Die Bronzen des Münz- und Antikabinetts in Wien*, pl. v, t, et p. 17. Cf. les statuètes de la Biblioth. Nat. à Paris, Chabouillet, *Catal.* n° 2923 et 2922; Babelon et Blanchet, *Catalog. des bronzes*, n° 49 et 50. Voir aussi la statue du Vatican (*Mus. P. O. Clem.* I, tab. 3 et *Denkmaeler*, II, 57). Le type se retrouve dans certaines représentations de Fortuna, notamment sur un monnaie de Sabina, Cohen, *Monnaies imp.* vol. VII, p. 133, n° 5, et Overbeck, *Münzfafel*, III, 11, 302c *Tegeus*; *Juno Regina*; la déesse porte la corne d'abondance. — <sup>16</sup> Foerster, *Yul' et de sculpture*, etc. I, p. 28, n° 6. — <sup>17</sup> Overbeck, *Atlas*, X, n° 17; et *Mus. Chiaramonti*, I, pl. viii. — <sup>18</sup> Overbeck, *Atlas*, n° 18; Wieseler, *Die Ara Casali*, Goetting. 1844. — <sup>19</sup> Overbeck, n° 20; *Mon. d. Instit.* III, 29.

une statue de Baton qui fut placée au temple de la Concorde, et une statue de Dionysos qui figurait au temple de Juno près du portique d'Octavie, avec une autre qui avait pour auteur Polyclète<sup>1</sup>.

En ce qui concerne l'interprétation psychologique et morale des traits donnés par l'art à Héra, il nous suffira de dire, en revenant à la division établie par Overbeck, que l'œuvre capitale du type sévère est le buste de Héra Farnèse<sup>2</sup>; qu'il faut chercher l'idéal d'amabilité et de grâce dans la tête du Musée Chiaramonti, aujourd'hui au Vatican, et dans la Héra Pentini qui, pour Overbeck, serait la reproduction de la tête de la statue de Praxitèle, groupée à Mantinée avec les figures d'Athéna et d'Hébé<sup>3</sup>; qu'enfin il n'y a pas d'expression plus complète du type imposant en même temps que de l'idéal de Héra sous



Fig. 4177. — Buste Farnèse.

ses divers aspects suivant l'opinion des Grecs, que la tête colossale dite Héra Ludovisi<sup>4</sup> (fig. 4178). La Héra Farnèse (fig. 4177) en marbre grec, est la reproduction d'un original en bronze, comme le prouve l'exécution des cheveux et des paupières. Le plus grand nombre des interprètes attribuent pour cette raison l'original à Polyclète, d'autres le croient d'un demi-siècle plus ancien et citent Canachos<sup>5</sup>; l'influence de cette œuvre se fait sentir dans une tête trouvée dans les fouilles de l'Héraion<sup>6</sup>, dans un buste colossal qui est aux Offices de Florence, buste calculé en vue d'un grand effet de magnificence<sup>7</sup>; puis dans une tête, venue d'Agrigente et connue sous le nom de Héra Castellani, où la sévérité de l'original est notablement adoucie<sup>8</sup>. Les spécimens que nous avons cités du type gracieux sont, au point de vue de l'expression, les moins recommandables et la Héra Pentini n'est pas sûrement une Héra; c'est encore la Héra voilée, du musée Boncompagni (villa Ludovisi), qui respire le plus l'idéal d'amabilité et de douceur. Quant à la tête colossale (fig. 4178), placée au même lieu et qui est aux représentations de Héra ce que le Zeus d'Otricoli est à celles du maître de l'Olympe, il n'y a point de figure qui donne plus complètement la sensation de majesté royale, unie à la dignité maternelle et à la beauté féminine, dans sa plénitude et dans sa grâce idéale. La dignité frappe surtout lorsqu'on la contemple de face, la grâce lorsqu'on la regarde de profil. Il est possible que cette tête soit une œuvre originale; les interprètes, comme

pour la Héra Farnèse, ont fortement varié quand ils en ont tenté l'attribution<sup>9</sup>; les uns tiennent pour Polyclète, les autres pour Naukydès,

d'autres encore pour Praxitèle; Helbig croit pouvoir descendre jusqu'aux temps d'Alexandre et même des diadoques<sup>10</sup>. Pline cite de cette époque une statue de Lysippe en collaboration avec Bupalos, à laquelle il serait permis de songer si le témoignage était sûr<sup>11</sup>. Quel que soit l'auteur, il n'est pas douteux, eu égard à la conception morale de l'œuvre et aux détails techniques d'une absolue perfection, qu'elle est issue d'un milieu et d'un temps où la maturité du génie hellénique mettait au service des idées les plus hautes les moyens les plus raffinés de l'exécution: l'art avec lequel sont traités les cheveux et la couronne est, à ce point de vue, particulièrement remarquable.



Fig. 4178. — Héra Ludovisi.

Il. JUNO CHEZ LES LATINS. — Le culte de Junon n'est pas moins répandu chez les peuples de race italique que celui de Héra chez les Grecs; Sabins, Ombriens, Osques, Latins, Etrusques, l'ont tous connu dès la plus haute antiquité<sup>12</sup>, et si de bonne heure la religion plus brillante de Héra, implantée dans la Grande-Grèce et en Sicile, a déteint sur lui, il n'en garde pas moins sa physionomie propre et son caractère national. Mais les manifestations de piété dont Junon est l'objet chez ces divers peuples sont simples et uniformes; il est aisé de les ramener à quelques considérations dominantes que résumément les vocables mêmes sous lesquels elle fut honorée: ce sont ces vocables qu'il nous suffira de passer en revue, après avoir défini la conception fondamentale d'où ils sont sortis. Junon chez les Latins représente le principe féminin de la lumière céleste comme Jupiter en incarne le principe mâle. Quoique les anciens aient le plus souvent interprété son nom par des étymologies fausses<sup>13</sup>, ils ont déjà entrevu celle qui nous montre dans la déesse une personnification de la lune<sup>14</sup>; et la preuve que cette opinion est entrée dans la science par l'opinion populaire résulte d'abord d'une inscription votive où Junon, appelée *Regina*, est nettement identifiée avec la lune<sup>15</sup>; elle s'affirme ensuite dans quelques œuvres d'art par des symboles démonstratifs: trois bas-reliefs provenant de sarcophages représentent Junon avec Jupiter et Minerve, ici entre Sol, Luna et les Dioscures, là avec Sol, Luna et les

<sup>1</sup> Pour Baton, dont la statue était en airain, Plin. XXXIV, 73; pour les deux autres, *Ibid.* XXXVI, 33. — <sup>2</sup> Overbeck, *Atlas*, IX, n° 1 et 2 de face et de profil) et souvent ailleurs; texte, II, p. 71 sq. — <sup>3</sup> *Ibid.* IX, 11 (cf. p. 91); pour la Héra Pentini, *Ibid.*, n° 13 p. 97; cf. *Mon. d. Inst.* II, tab. 32 et *Annali*, 1828, p. 20; le texte de Pausanias, VIII, 9, 2. — <sup>4</sup> Overbeck, *Atlas*, IX, n° 7 et 8; de face et de profil; le buste mesure 1 m. 16; cf. Schreiber, *Villa Ludovisi*, n° 104. Cf. Overbeck, p. 83 sq. — <sup>5</sup> Voir Vogel, chez Roscher, *Lexik.*, p. 2120. — <sup>6</sup> Waldstein, *Excavat.* at the Héraion, pl. v, vi, p. 8; Overbeck, *Berichte der Städt. Gesellschaft*, 1893; Collignon, *Hist. de la sculpt.* gr. II, p. 168. — <sup>7</sup> Overbeck, *Atlas*, IX, 3, et p. 79; O. Müller, *Handbuch*, § 332; rangée par Overbeck, avec la tête suivante, dans les exemplaires du type sévère, mais ayant des rapports manifestes avec le type que représente Héra Ludovisi. — <sup>8</sup> *Ibid.* IX, n° 4 et 5; cf. *Monum. d. Inst.*, IX, tav. 1; *Annali*, 1869, p. 144. — <sup>9</sup> Overbeck, p. 84; et notes 25 et 26, p. 191; Welcker, *Gr. Gotter*, II, p. 322, etc.; simple portrait de Romaine pour Purtscheller, *Meisterwerke*, p. 557, avec filiation

la rattachant à Yéole de Praxitèle. — <sup>10</sup> *Annal. d. Inst.*, 1869, p. 149. — <sup>11</sup> *Colleen. Hist. Comparée*, p. 223; cf. Foerster, *Arch. Heroldbilder*, p. 28. — <sup>12</sup> Test. *Nat.* II, 12; citant Varon, et *Varr. Ling. Lat.* V, 74. Voir chez Roscher, *Lexikon*, II, p. 628 sq., la tenue des centres-italiques où le culte de Junon était en honneur; outre Rome et le Latium, il signale, par des textes et des inscriptions, depuis l'Étatsville au nord (T. Liv. X, 2, 14 et *Virg. Georg.* III, 531) jusqu'au sud du Samnium et de la Campanie. Son antiquité résulte des faits que nous avons cités et du témoignage des auteurs. — <sup>13</sup> *Voir supra*, les rapports entre Héra et Dioné et le parallélisme des étymologies *Jouis-Jovino-Juno* et *Δία-Διώνη*; cf. Roscher, *Studien*, etc. II, 58 sq., 24 et 105. Les interprétations fausses sont celles qui rattachent *Juno* à *jeune* et à *juvenis* (*Varr. Ling. Lat.* V, 67 et 69; *Cic. Nat. Deor.* II, 26, 66; *Plut.* O. rom. 77; *Mart. Cap.* II, 149). — <sup>14</sup> *Varr. l. l.* V, 69; *Cic. O. l.* II, 27, 69; *Luna a lucendo nominata... eadem est enim Lucina*. Cf. Preller-Jordan, *Röm. Myth.* I, 271 sq. — <sup>15</sup> *Corp. inscr. lat.* V, 3233: *SEX(ON)TENS(AE) ANNO(NAE) SACR.*

Parques<sup>1</sup>. Le vocable à la fois le plus ancien et le plus répandu sous lequel elle est invoquée est celui de *Lucina* ou, plus rarement, de *Lucretia* qui, dans le vocable *Lucretius* donné à Jupiter, a un pendant exact<sup>2</sup>. De même que Jupiter préside à l'apparition de la pleine lune, puisque le jour des ides lui est consacré, ainsi Juno est la déesse des Calendes, jour où l'astre commence à se montrer dans le ciel<sup>3</sup>. Ce jour-là, le *Pontifex minor* se rend avec le *Rex sacrorum* au Capitole et fait à la déesse un sacrifice dans la *Curia Calabra*; en même temps, la *Regina sacrorum* immole dans la *Regia* un agneau ou une truie; et le représentant du collège des Pontifes, dans chacune des curies, annonce au peuple combien il y a de jours à courir jusqu'aux Nones, suivant les deux formules que Varro nous a conservées: *Dies te quingue calo, Juno Covella. Septem dies te calo, Juno Covella*<sup>4</sup>. Junon règle donc pour sa part le cours des mois qui délimitent l'année; elle en annonce les débuts comme Jupiter en amène la plénitude. Aussi porte-t-elle à Laurente le titre de *Calendaria*, celle qui règle les calendes et par elles le calendrier<sup>5</sup>. Un mois tout entier lui est d'ailleurs consacré, ainsi qu'en divers lieux de la Grèce: le mois de juin, qui, au témoignage des anciens, s'est appelé *Junonius* avant de devenir *Junius*, ailleurs *Junonialis*<sup>6</sup>.

Juno *Lucina*, qui partage avec Diane, à laquelle elle est plus tard assimilée<sup>7</sup>, l'empire de la lumière qui lui dure pendant la nuit, préside comme Diane, comme toutes les divinités féminines de la lumière en général, à la naissance et aux phénomènes qui, dans le corps de la femme, la préparent ou la provoquent. Pour les anciens Grecs et Romains, il y a un rapport étroit entre l'idée d'enfantement et celle de lumière<sup>8</sup>; la lune réglant non seulement la durée de la gestation, mais ses phases successives et sa conclusion, toutes les divinités lunaires sont en même temps des divinités d'enfantement<sup>9</sup>. C'est le cas de *Lucina*, dont Ovide dit: *Tu nobis lucem Lucina dedisti*, alors que le nom même de Juno est interprété par *javare*: *quod luna jvat, donec mensibus actis produxit in lucem*<sup>10</sup>. Nous avons vu qu'en Grèce, où la personnalité de Héra, sous son action de la poésie et de l'art, a revêtu de bonne heure un caractère de majesté et de beauté idéale qui l'élève bien au-dessus des réalités de la vie, elle n'a jamais cessé d'exercer les fonctions d'Ithytia, alors même que la légende passe d'ordinaire cet emploi à des personifications subalternes issues d'elles. Chez les Latins, Junon reste avant tout la sage-femme divine, associée à toutes les préoccupations, à toutes les épreuves des fem-

mes enceintes<sup>11</sup>. Celles-ci, au cours de leur grossesse, lui rendent visite dans son temple, *solutis nodis*, c'est-à-dire en robe flottante, sans aucune espèce de nouet et les cheveux épars, afin de préjuger et d'influencer par ce symbolisme le résultat d'un accouchement facile<sup>12</sup>. Elles lui vouent de même les bandes d'étoffe avec lesquelles il était d'usage de contenir le ventre<sup>13</sup>. Elles mettent sous sa sauvegarde les cils et les sourcils protecteurs de la vue, «Juno *Lucina* devant être de préférence placée dans cette partie du corps à laquelle la lumière est donnée par les dieux, dans les yeux<sup>14</sup>». Quand les douleurs de l'accouchement commencent, c'est *Lucina* que la mère invoque, et dès que l'enfant est né, on allume dans la chambre nombre de flambeaux qui sont un hommage à sa puissance<sup>15</sup>; pendant une semaine entière, la table y est mise en son honneur<sup>16</sup>.

Les fonctions de Junon protectrice des femmes commencent bien avant la grossesse et l'accouchement, qui lui ont valu surtout le titre de *Lucina*. Et tout d'abord, c'est elle qui règle le phénomène de la menstruation, condition de la fécondité, ce qui lui vaut le vocable de *Fuonia*<sup>17</sup>; le phénomène disparaissant après la conception et ne reparaissant qu'après l'allaitement, on estimait que Junon avec le sang nourrait le fœtus au sein de la mère et lui formait la charpente osseuse<sup>18</sup>; on invoquait alors comme *Ossipago* ou *Ossipagina*; plus tard, elle devenait la déesse *Rumina*, celle qui fait affluer le lait aux seins et assure la nourriture de l'enfant. Tous ces vocables, d'autres encore que nous avons à passer en revue, figurent à titre de personifications distinctes parmi les divinités des INDIGMENTA; ils ne sont en réalité que les aspects successifs de l'action de Junon *Lucina*, depuis la conception jusqu'au lendemain de la naissance<sup>19</sup>. La mythologie plus raffinée de l'Empire les a résumés dans le titre de *Conservatrix* que Junon porte sur des monnaies de Julia Mamaea, où elle est représentée (fig. 4179) avec la patère et le sceptre, le voile sur la tête et le paon à ses pieds<sup>20</sup>.

La condition première d'une naissance régulière étant le mariage, Junon chez les Romains y préside comme la mère, la matrone par excellence, épouse du dieu suprême en même temps qu'incarnation de la lune, qui représente les idées de conception et de fécondité<sup>21</sup>. Elle est donc l'influence morale, elle est l'action physique qui assure la dignité du mariage et qui en fait atteindre le but; elle est la *Pronuba* par excellence<sup>22</sup>. On peut dire que chez les



Fig. 4179. — Juno Conservatrix.

<sup>1</sup> Voir Overbeck, *Konstgelyk.* II, p. 131, f. 1 et 2; le premier à la villa Borghèse, le second à l'église de Saint-Petersbourg, le troisième au musée de Mantoue.

<sup>2</sup> Voir les inscriptions archaïques de Rome, Bologne, Pise, Capoue, *Corp. Inscr.* VI, 3094, 337, et l'interprétation de Mommsen, I, 171 et 1200. Pour *Lucretia*, cf. *Maer. Sat.* 3, 15, 14; *Lucretia*, *Maer. Sat.* II, 149; — <sup>3</sup> *Maer. Op. cit.* 15, 18; *Ov. Fast.* I, 55; *Joan. Lyd. Mens.* III, 7 et IV, 29; cf. Roscher, *Lexikon.* rom. 23, *Covella*, rattaché par Preller (*Op. cit.* p. 272) et d'autres à *Lucretia*, a été corrigé en *Covella* par O. Müller, *Etrusker, edid.* Doeckh, II, 303.

<sup>4</sup> *Maer. Sat.* I, 15, 18. — <sup>5</sup> Id. I, 12, 30; *Varr. ap. Censor.* XLVIII, 21; *Ov. Fast.* VI, 26 à 61; *Serv. Georg.* I, 43; *Plut. Num.* 19; cf. Roscher, *Lexik.* II, p. 575 et la note; du même, *Jahrbücher für klass. Phil.* CXI, p. 367 sq.

<sup>6</sup> *Catull.* XXXIV, 13; cf. Overbeck, *Op. cit.* II, 154 sq. — <sup>7</sup> Cf. Preller, *Op. cit.* p. 271. Junon portait également le vocable de *Matuta*, qui est le nom d'une divinité de la lumière; voir *MATTA*, T. LIV, XXXIV, 53 (où l'on a corrigé à tort *Junoni Matuta* en *Sospitae*; cf. P. Viet. *Rig. II*; *oedes Junonis Matuta*); ce temple était sur le Forum Otiliorum. Voir Klausen, *Aeneas und die Penaten*, II, p. 872, n° 1709. — <sup>8</sup> Voir sur ce point Roscher, *Studien*, etc. p. 19 sq. et *Lexikon*, I, 1089 sq., II, 579 sq. Sur un effigie Junon *Lucina* est figurée tenant un flambeau de la main droite et portant sur les bras un enfant; *Annal. de l'Inst.* (Brum), 1848, tav. d'agg. N. — <sup>9</sup> *Ov. Fast.* III, 255; II, 30; 19, 22.

*Varr. Ling. lat. V*, 69; *Tib. III*, 4, 13; *Maer. Cap.* II, 149. — <sup>11</sup> *Arnob. Adv. nat.* IV, 21; *Maer. Sat.* VII, 16, 27; *Aug. Civ. Dei*, IV, 11; *Apul. Met. VI*, 4; cf. *Prop. V*, 1, 99; *Ov. Fast.* II, 256, etc. — <sup>12</sup> *Serv. ad Virg. Aen.* V, 518; *Ov. Fast.* III, 257. — <sup>13</sup> *Tert. De anim.* 39. — <sup>14</sup> *Festus, Superclia*, p. 305; *Varr. Ling. lat. V*, 69. — <sup>15</sup> *Denys d'Halicarnasse (Ant. Rom.* IV, 15) traduit *Juno Lucina* par *Πηρ Φωσέρε*; voir la déesse *Candelifera* dans les *Indigmentia* et le texte de *Plin. Hist. nat.* VII, 43. — <sup>16</sup> *Tert. loc. cit.*; *Serv. ad Ecl.* IV, 62; voir *Annal. de l'Inst.* 1848, tav. N. — <sup>17</sup> *Tert. Adv. nat.* II, 11, qui la nomme *Fuonia*; *Paul. Diac.* p. 92; *Arnob. Adv. nat.* III, 30; *Maer. Cap.* II, 149; *Aug. Civ. Dei*, VII, 2; identique à *Dea Mena* et à *Lucina*. — <sup>18</sup> *Plin. Hist. nat.* VII, 66; *Arnob. loc. cit.* et IV, 7, où *Ossilago* est à corriger en *Ossipago*; cf. *Maer. Cap. loc. cit.* — <sup>19</sup> *Rumina* est également parmi les *Indigmentia*; voir *Varr. De re rust.* II, 11, 3; *Arnob. III*, 30. Cf. les représentations de Junon allaitant quelque enfant divin; Overbeck, *Konstgelyk.* II, 153. *Rumina* dans le texte d'*Arnob.* résulte d'une correction de *Possana*, inintelligible. Pour les vocables de Junon, voir *INDIGMENTA*, p. 470, surtout p. 476. — <sup>20</sup> Cohen, *Monnaies imp.* IV, pl. n, n° 11; Overbeck, *Op. cit.* *Münzfabrik*, III, n° 8. — <sup>21</sup> Voir *Plat. Inaed.* Pl. 5; *4249* *4245*; *7467*; *7467*; cf. Roscher, *Studien*, etc. p. 59 sq. — <sup>22</sup> *Pronuba* n'est pas l'expression rituelle, mais il est employé couramment par les auteurs. Voir *Aug. Civ. Dei*, IV, 166 et la note de *Servius*; *Ov. Met. VI*, 425; IX, 762, etc.; cf. Rosbach, *Untersuchung über die röm. Ehekl.*, p. 378 et *passim*; Marquardt, *Handbuch (Privatrecht)*, I, 48.

Romains cette fonction prime toutes les autres, alors que celle de Τελεία chez les Grecs, si éminente qu'elle soit, se trouve souvent mise au second plan, par la variété des autres prérogatives; et le vocable de *Lucina* implique cette fonction ainsi que l'indique la constatation d'un auteur : « Tout l'Orient vénère Héra Ζωγία (identique à Τελεία); tout l'Occident invoque Lucina<sup>1</sup>. » La *Pronuba* dans le langage ordinaire est la femme d'expérience qui accompagne la fiancée le jour du mariage, la mène vers l'époux et l'assiste de ses conseils. Pour désigner Junon dans l'exercice de cette fonction idéalisée, le rituel romain avait le vocable de *Juga*<sup>2</sup>. Le vicus *Jugarius*, un des plus vieux quartiers de la ville, était ainsi nommé d'un ancien autel de *Juno Juga*<sup>3</sup>. Avec le souci du détail pratique qui fait de leur religion un ensemble de rites familiers jusqu'à la trivialité, les Romains détaillaient cette qualité de *Juga* en y distinguant d'abord celle qui conduit la fiancée à la demeure de son époux : *Domiduca*; puis celle qui frotte de parfums les montants de la porte pour honorer les dieux domestiques : *Unxia*; enfin celle qui, près du lit nuptial, dénoue la ceinture de la vierge : *Cinxia*<sup>4</sup>.

L'art gréco-romain a exploité avec une prédilection marquée cette intervention de Junon pour la conclusion des mariages en qualité de *Pronuba*. Les bas-reliefs destinés à orner les sarcophages représentent tantôt des scènes mythologiques où Junon préside à l'union de personnalités



Fig. 4180. — Juno Pronuba.

héroïques ou divines : de Thétis et de Pélée, de Jason et de Médée, d'Héphaïstos et d'Aphrodite, de Mars et d'Illia<sup>5</sup>; tantôt, et le plus souvent, la célébration de mariages entre humains (fig. 4180). Nous avons signalé déjà (fig. 4165) une œuvre qui paraît être, en ce qui concerne la figure de Junon, le type hellénique de ces sortes de compositions,

<sup>1</sup> Apul. Met. VI, 4, p. 389. — <sup>2</sup> Aussi *Jugalis*; cf. Serv. ad Aen. IV, 16, *ubi vincula jugalia curant*; Mart. Cap. I, 31 et 39. — <sup>3</sup> Paul. Diac. p. 104 : *ara Junonis Jugae quam putabant matrimonia jungere*. — <sup>4</sup> *Domiduca* ou *Iheriduca* chez saint Augustin, *Civ. Dei*, VII, 3; Mart. Cap. II, 149; *Mythogr. Vat.* III, 4, 2; Saint Augustin cite Varron, *De diva selectis*, *ibid.* 2; *Unxia* chez Arnobe, III, 25, comme *Indiges* et comme vocable de Junon (Mart. Cap. loc. cit.); *Cinxia* chez le même et Paul. Diac. p. 62, 9. — <sup>5</sup> Voir Overbeck, *Op. cit.* II, p. 131. Junon comme *Pronuba* aux noces de Thétis et de Pélée sur un relief en terre cuite de Saint-Petersbourg; Campana, *Opere in plastica*, pl. 1x; de Jason et de Médée sur un sarcophage du Louvre, n° 373; Clarac, *Musée de sculpt.* II, pl. ccxv, ccx; d'Héphaïstos et d'Aphrodite sur un sarcophage de la villa Albani à Rome, Millin, *Gal. mythol.* pl. xxxvii, n° 62; de Mars et d'Illia sur un sarcophage du palais Mattei à Rome, chez Overbeck, *Op. cit.* Atlas, IX, n° 31. — <sup>6</sup> Voir le catalogue complet, *Kunstmyth.* II, p. 131, 9 et seq. Celui que nous signalons est reproduit chez le même Atlas, X, n° 19. Cf. Rosslach, *Nom. Hochzeits und Ehehelferinnen*, p. 161. — <sup>7</sup> Paul. Diac. p. 62; *Plot. Rom.* 15; *Quest.* rom. 87; *Op. Plat.* II, 67. — <sup>8</sup> *Juno Pronuba* est représentée dans la statuette romaine par les reproductions et imitations de Héra Τελεία que nous avons

suivant les procédés de l'art attique à l'époque de Praxitèle. Overbeck en mentionne une douzaine d'autres, dont la plus intéressante est placée dans la salle des Muses au Capitole<sup>6</sup>. Les attributs de la déesse sont presque uniformément le sceptre et la patère; quelquefois le sceptre est remplacé par la *hasta pura* ou *caelibaris* qui fait partie du rituel dans la cérémonie du mariage romain<sup>7</sup>. Junon *Pronuba* y est sévèrement drapée, au rebours du bas-relief de Monticelli qui, fidèle aux procédés de l'art grec, découvre les épaules et l'un des seins<sup>8</sup>.

Le plus ancien sanctuaire de Junon *Lucina* paraît avoir été l'autel que lui éleva, à côté de plusieurs autres, le roi Titus Tatius, le Sabins, en 735 av. J.-C., sur l'Esquilin<sup>9</sup>. Elle avait également un *sacellum* sur le *Capitolium Vetus*, c'est-à-dire dans un quartier qui fut primitivement habité par les Sabins, comme en témoigne le nom de *Quirinalis* que porte la colline entière<sup>10</sup>. Les femmes de condition libre, les *matronae*, célébraient sa fête aux Calendes de mars, fête qui pour cette raison s'appelait les *MATRONALIA*<sup>11</sup>. Le début de mars étant pour les anciens Romains le commencement de l'année, on voulait que les premiers hommages fussent pour la déesse qui personnifiait la mère de famille, c'est-à-dire le principe de fécondité et de prospérité dans l'État. Ce jour-là, disait-on, étaient nés Mars, puis Romulus, les pères de la race<sup>12</sup>; on y rattachait aussi le souvenir des Sabines qui, ravies à leurs familles et rendues fécondes par l'intervention du dieu Faunus, assurèrent l'avenir de la nation romaine<sup>13</sup>. La fête commençait dans le bois sacré [LUCUS] qui entourait l'autel, ce qui fait que les étymologistes crurent devoir en dériver le vocable même de *Lucina*; elle s'achevait au sein des familles où elle devenait comme une sorte de glorification de la femme mère et maîtresse de maison<sup>14</sup>. Les célibataires n'avaient rien à y voir<sup>15</sup>; quant aux hommes mariés, ils étaient tenus d'offrir des cadeaux à leurs femmes, coutume qui exerça la verve des poètes comiques<sup>16</sup>; chaque maîtresse de maison servait ensuite les esclaves à table, comme les maîtres le faisaient aux Saturnales<sup>17</sup>. Pour les femmes de mœurs légères, l'accès de la fête et de l'autel de *Lucina* leur était interdit; si par mégarde elles y intervenaient, elles avaient à expier leur faute en offrant, les cheveux épars, à la déesse un agneau.

En réalité, Junon *Lucina* était la personification idéale de la *matrona* dans l'exercice des plus augustes de ses fonctions et de ses prérogatives, pour cette simple raison qu'elle est l'épouse du dieu suprême<sup>18</sup>. Chaque femme dans son ménage a quelque chose de la majesté et de l'autorité de Junon<sup>19</sup>; et même, ainsi que nous le verrons, comme la personnalité de chaque homme est représentée,

clôtée, et d'une façon spéciale par quelques statuettes en bronze reproduites et commentées chez Overbeck, *Textsafel.* I, 2, 4, 5 et p. 120; elle y est représentée avec le voile et la patère. Cf. *Tablons, Catalogue des bronzes*, n. 50; Chabouillet, n° 2922, 2933. — <sup>9</sup> *Varr. Ling. lat.* V, 74; *Plot. Hist. nat.* XVI, 235; *Op. Plat.* II, 43, signifiant l'écou d'un feu ou le faussement dirigé *Lucina*; Dion. Hal. Ant. rom. IV, 15 et des inscriptions nombreuses; *Corp. inscr. lat.* I, 189, 343; VI, 357, 358, 359, 360, 361, 365; et dehors de Rome, *ibid.* I, 171, 173, 1200; X, 6484, 8660. — <sup>10</sup> *Varr. Bid.* V, 158. — <sup>11</sup> *Ter. de idol.* 14; cf. Marquardt, *Handbuch*, etc. III, 271 sq. — <sup>12</sup> *Op. Plat.* III, 233. — <sup>13</sup> *Op. Bid.* III, 177; *Serv. ad Aen.* VIII, 638; *Plot. Rom.* 21. — <sup>14</sup> *Aut. Gell. Noct. att.* IV, 3; pour l'identité de *mater, materfamilias* et *matrona*, voir *Serv. ad Aen.* IX, 217; XI, 476, 584; *Aut. Gell. XVII*, 6; *Paul. Diac.* p. 125. — <sup>15</sup> *Her. Od.* III, 8, il y a la note du Schol. *Croquius*. — <sup>16</sup> *Plot. Ml. glori.* 689; *Suet. Juv.* 10; *Maer. Sat.* VI, 4, 13, citant le comique Pomponius. — <sup>17</sup> *Maer. Op. cit.* I, 12; *Jovan. Lys. Meno.* III, 15. — <sup>18</sup> Voir les inscriptions de Lanuvium, *Corp. inscr. lat.* 1410 et *Pisaurum*, 175. Cf. *Serv. ad Aen.* VIII, 84; *Écl. VIII*, 20; *Op. Plat.* VI, 23; *deor. Matrona Tonnandis*, dit Junon; *Planck. Amph.* 392; *Plot. Hist. nat.* XXXV, 151. — <sup>19</sup> *Plot. (Casin.)* II, 2, 14), *Heia, uca Juno, non deest tibi esse tam tristem tuu. Jovis.*

dans l'ordre religieux, par son *Genius*, celle de chaque femme est appelée, suivant le même point de vue, sa Junon (GENIUS, JUNONES). Devant la communauté entière, cette idée était représentée d'une manière concrète par le ménage du *Flamen Dialis* qui correspondait à Jupiter, et de la *Flaminica* qui était l'image visible de Junon<sup>1</sup> [FLAMEN, p. 1163]. Le Flamen Dialis devait être marié et il l'était toujours suivant le rite antique de la *confarreatio*; tout écart de conduite lui était interdit et il était soumis à l'obligation de passer toujours la nuit dans la *Regia*<sup>2</sup>; lorsque la Flaminica mourait, le flamen cessait aussitôt ses fonctions. Enfin le costume de la Flaminica était celui de la fiancée le jour de son mariage; elle portait le *flammeum* ou voile rouge, avec des bandelettes dans les cheveux et, sur le front, la branche de grenadier qui était la coiffure traditionnelle des mariées<sup>3</sup>; et son sa robe était retenue à la taille par le *cingulum* dont on faisait l'emblème propre de Junon, dans l'union mystique que la légende lui fait contracter avec Hercule, le prototype du *Genius*<sup>4</sup>. C'est sous cette forme simple et naïve que la religion romaine réalisait aux yeux ce que les Grecs représentaient, avec une imagination plus riche et des visées plus hautes, dans la célébration du MÉROS GAMOS à Argos, à Samos, à Platées, etc.<sup>5</sup>. Peut-être même une cérémonie de ce genre n'était-elle pas absolument inconnue en Italie; Ovide et Denys d'Halicarnasse mentionnent tous deux comme remontant à une haute antiquité une fête qui se serait célébrée chaque année à Faléries en l'honneur de Junon et qui, tant par les pratiques que par la légende dont elle était issue, ressemble singulièrement aux DAIDALLA de Béotie<sup>6</sup>. La question est de savoir jusqu'à quel point la manie d'helléniser les coutumes et les croyances italiques, chez les poètes et les archéologues de la fin de la République, a pu influencer sur la description de cette fête, laquelle n'a point d'analogues chez les peuples voués au culte de Junon.

C'est encore à l'idée fondamentale qui a déterminé la personnification de Juno *Lucina* qu'il faut ramener les cultes et les pratiques que représentent sous la République Juno *Populonia* et *Caprotina*, sous l'Empire Juno *Martialis* et Juno identique à FECONDITAS. La première ne nous est guère connue que par le vocable qu'on interprétait communément par : *quod populus multiplicet*<sup>7</sup>. Sénèque la mettait au nombre des *deae viduae*<sup>8</sup>, c'est-à-dire des divinités qui sont honorées pour elles-mêmes, en raison d'une influence à laquelle ne participent point leurs époux respectifs dans la légende. Il convient de rappeler à ce sujet que Héra elle aussi était honorée en Grèce au titre de veuve ( $\zeta\eta\gamma\sigma\alpha$ ) et qu'elle devint mère sans l'intervention de Zeus<sup>9</sup>. Juno *Caprotina* était fêtée aux Nones de juillet qui, pour cette raison, s'appelaient

*nonae Caprotinae*<sup>10</sup>. Ce jour-là le peuple sortait de la ville en bandes désordonnées, d'où le nom de *Poplifugia* que la fête porte dans le calendrier; les femmes et les filles esclaves, parées de leurs plus beaux atours, rejoignaient la foule à l'ombre du *caprificus*, variété de figuier qui était un symbole de fécondité et dont la sève était offerte à la déesse en sacrifice. Un repas et des réjouissances dissolues, que censurent encore les premiers apologistes, suivaient. La légende faisait remonter cette fête toute populaire, à laquelle l'État ne participait point d'ailleurs, aux temps qui suivirent l'invasion des Gaulois; tandis que la ville assiégée par les Fidénates sous le commandement de leur dictateur Postumius Livius, allait être réduite à se rendre, une esclave au nom symbolique de *Tutela* ou *Tutula* (*Philotis* en grec<sup>11</sup>) ourdit avec ses pareilles une ruse analogue à celle qui permit à Judith de sauver Béthulie des mains d'Holopherne. Prenant le costume de leurs maîtresses, que l'ennemi avait réclamées comme otages, elles envahirent le camp des Fidénates, donnèrent du haut d'un *caprificus* aux Romains restés dans la ville le signal convenu et leur fournirent l'occasion d'une facile victoire. Mannhardt a démontré<sup>12</sup>, en se fondant sur la date de la fête et sur les ressemblances qu'elle offre avec des réjouissances analogues célébrées à la même époque chez divers peuples, que les Nones Caprotines et *Poplifugia* étaient une fête de la moisson, une fête de la fertilité de la terre qui récompense le travail et, d'une façon plus générale, une fête de la fécondité de la femme, qui stimule le plaisir. Nous avons signalé une association d'idées analogue dans les ZEUXIDIA d'Argos, où les épis étaient appelés « fleurs de Héra »<sup>13</sup>. Il est possible qu'une monnaie de la gens *Renia* qui nous montre Junon debout dans un char, brandissant la lance, et traînée par des chèvres lancées à toute vitesse, se rattache à la célébration des nones Caprotines<sup>14</sup>; la tradition en subsiste encore aux premiers temps du christianisme<sup>15</sup>.

Juno *Martialis* ne nous est connue que par des monnaies frappées entre 251 et 254 ap. J.-C. sous les règnes de Trebonianus Gallus et de Volusianus (fig. 4181)<sup>16</sup>. Ces monnaies sont le seul document romain qui mette aux mains de la déesse l'attribut des ciseaux, qu'elle portait en qualité d'Illithyia à Argos. Si l'on remarque d'une part que sur quelques-unes de ces mêmes monnaies la déesse assise est accostée de deux enfants, et d'autre part que les Calendes de juin sont consacrées à la fois à Mars et à Junon, il ne paraît pas douteux que Juno *Martialis* ne fût une divinité de la naissance<sup>17</sup>. Mère de Mars et aïeule de Romulus suivant la légende de la fondation de Rome<sup>18</sup>,



Fig. 4181. — Juno *Martialis*.

<sup>1</sup> Plat. *Quaest. rom.* 86; cf. Marquardt, *Handbuch Staatsverwaltung*, III, 329 sq.; Preller, *Röm. Myth.* I, 201; 204. — <sup>2</sup> *Aul. Gell. Noct. att.* X, 15; Serv. ad *Virg. Georg.* I, 2; *T. Liv.* V, 52, 13; *Tac. Ann.* III, 71; et les textes cités chez Marquardt, *loc. cit.* — <sup>3</sup> *Paul. Diac.* p. 65 et 113; 89; 92; *Plin. Hist. nat.* XXI, 46; *Schol. Juuv.* VI, 225; *Serv. Aen.* IV, 137; et pour les détails, Roscher, *Röm. Ehed.* p. 282 et pass. — <sup>4</sup> *Paul. Diac.* p. 62; *Cinzine Junonis et cingulo* — <sup>5</sup> *Roscher, Lexikon*, II, p. 599, et voir les ressemblances, en voulant démontrer que le symbolisme grec du mariage sacré était connu des Latins, ce qui ne repose que sur les textes suspects des poètes et antiquaires du siècle d'Auguste. L'absence de monuments artistiques est une preuve que cet épisode tint une place insignifiante dans la légende et le culte latins de Junon. Celle-ci est appelée *Argoica* dans une inscription de Tibur, *Corp. Inscr. Lat.* XIV, 3256. — <sup>6</sup> *Ov. Am. III*, 15; cf. *Fant. VI*, 49 et *Dion. Hal.* I, 21. — <sup>7</sup> *Marq. Cap.* II, 149; *Myth. Vat.* III, 3; *Maer.* III, 2, 14. *Corp. Inscr. Lat.* III, 1075; XI, 2630; *Inscr. recp.* 3945. — <sup>8</sup> *Augustin.* *Civ. Dei*, VI, 60. — <sup>9</sup> *Cf. supra*, p. 24. — <sup>10</sup> *Maer.* I, 11; *Varr. Ling. Lat.* VI, 18; *Polyaen.* VIII, 30; *Plut.* 309; *Com. 31*; *Dion.*

*Hal.* II, 56. — <sup>11</sup> Sur ce nom et toute la cérémonie, cf. Schwegler, *Röm. Gesch.* I, 532 sq.; Tertull. *De spect.* 8, *Aug. Civ. Dei*, IV, 8, et d'autres parlent d'une *Indig* à *Tutina* qui conserve le grain en grange. — <sup>12</sup> *Mythol. Forsch.* p. 122 sq.; cf. une interprétation analogue, mais moins précise, chez Preller-Jordan, *Röm. Myth.* I, p. 287, et les textes cités, n° 4, sur la signification du *caprificus*. — <sup>13</sup> *Cf. sup.* a, note 7, p. 674. — <sup>14</sup> *Mommsen, Röm. Münzen*, p. 519, n° 95; cf. *Babelon. Mon. de la Républ.* II, 399; *Cohen, Méd. consulaires*, tab. XXXVI. — <sup>15</sup> *Aug. Civ. Dei*, II, 6. — <sup>16</sup> *Oeverbeck, Kunstmith.* II, p. 150 sq.; *Mö. zefelt.* III, n° 15, et *Donaldson, Arch. numis.*, cité par Vogel, chez *Roscher, Lexikon*, p. 611, où cette monnaie représente la déesse dans une rotonde est reproduite. Cf. *Eckhel, Doct. num.* VII, p. 338; *Wissackmann, Pflanz. graven* de *Stoeb.* préf., p. 14; de *Wille, Annal.* 1817, n° 2, et *Leonhardt, Nouv. pat. myth.* p. 76 et cit. p. n° 4; 9 pl. xv, n° 27; pl. xv, n° 29. — <sup>17</sup> Cf. l'opinion de Preller *Röm. Myth.* I, 289; d'Oeverbeck et de *Roscher, loc. cit.* p. 341. — <sup>18</sup> *Orid. Fast.* V, 231 et.; de Longprez, *Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, XX, p. 165 et s.; *Ézer* s. t. II, p. 222.

elle est invoquée sous le vocable de *Martialis* comme la mère par excellence, comme la divinité qui, par une succession d'heureuses naissances, dont les ciseaux sont l'emblème, assure l'existence de l'Empire. On ignore l'événement qui, sous le règne de Trebonianus, remit en honneur ce vocable d'allure archaïque<sup>1</sup>.

Celui de *Juno Augusta* qu'elle porte sur un certain nombre de monnaies à l'effigie de femmes de la famille impériale a le même sens; l'un et l'autre ne sont que des synonymes du vocable de *Lucina* exprimant l'idée de fécondité dans cette famille. Lorsque Poppée devint mère, Néron fit ériger un temple et décréter des *supplicationes* à la *Feconditas* personnifiée<sup>2</sup>; pour honorer la maternité

de Faustine jeune sous Marc-Aurèle, des monnaies furent frappées à l'exergue de *Feconditas Augustae* (fig. 2916)<sup>3</sup>; sur les monnaies de Mammaea le même principe est exprimé par *Juno Augusta* et la figure est la même que l'on voit sur les monnaies de Lucilla, de Julia Domna, de Salonia, qui est appelée *Lucina*<sup>4</sup>. Plusieurs de ces monnaies nous donnent sans doute l'image de la déesse véné-



Fig. 4182. — Juno Lucina.

née au sanctuaire de l'Esquilin; ici elle est représentée debout avec un petit enfant sur le bras gauche, et deux autres plus grands à ses pieds (fig. 4182); ailleurs, assise avec un enfant sur le bras, le sceptre dans l'autre main et devant elle un enfant debout; ailleurs encore assise, avec un enfant sur le bras et dans la main droite, étendue, la fleur, symbole de sa fécondité (fig. 4183). C'est à cette divinité que s'adressent les vers d'Ovide<sup>5</sup>:



Fig. 4183. — Juno Lucina.

à travers la ville, les femmes pour les rendre fécondes ou leur assurer un heureux accouchement, rappellent par la dénomination de *februa* qu'elles sont les instruments de *Juno Febrilis* ou *Februa*, identique à *Lucina*<sup>6</sup>.

*Ferte Deae flores, gaudet florentibus herbis  
Haec Dea : de tenero cingite flore caput.  
Dicite : Tu lucem nobis, Lucina, dedisti.  
Dicite : Tu voto parturientis adas.*

C'est à elle que recouraient les femmes stériles pour obtenir de la progéniture<sup>7</sup>, par elle que dans la légende antique du rapt des Sabines s'explique la cessation du fléau de la stérilité<sup>8</sup>. A ce titre, elle est mêlée à la célébration des LUPERCALES; la peau de chèvre dont se couvrent les Luperques est appelée *aniculum Junonis*<sup>9</sup>; et les lanières avec lesquelles ils frappent, dans leur course

à travers la ville, les femmes pour les rendre fécondes ou leur assurer un heureux accouchement, rappellent par la dénomination de *februa* qu'elles sont les instruments de *Juno Febrilis* ou *Februa*, identique à *Lucina*<sup>6</sup>.

Le culte de *Juno Moneta* est aussi ancien à Rome que celui de *Lucina*; il était spécialement célébré aux Calendes de juin, mois qui est tout entier consacré à la déesse. Son temple dédié en 344 av. J.-C. était placé sur l'*arx* du Capitole antique, résidence du roi Tatius<sup>10</sup>, et où les Gaulois avaient essayé par escalade, près de cinquante années auparavant, d'atteindre les Romains dans leur dernier retranchement<sup>11</sup>. Les oies qui avertirent de leur approche élaient les oiseaux sacrés de la déesse; on les considérait à la fois comme le symbole des vertus domestiques de la femme et comme celui des instincts de sensualité simple qui assurent la fécondité<sup>12</sup>. Le vocable de *Moneta* a été interprété de diverses manières; l'explication la plus plausible est celle qui le rattache au radical de *moneo*, soit que *Moneta* exprime l'idée des conseils que la divinité fait entendre en qualité de *pronuba* à la jeune femme avant le mariage; soit que d'une manière plus générale il signifie les avertissements que *Juno*, en diverses circonstances, fit entendre pour le bien de l'État tout entier<sup>13</sup>. C'est ainsi qu'à l'occasion d'un tremblement de terre elle prescrivit des sacrifices expiatoires et que par la voix de ses oiseaux elle préserva Rome du dernier désastre. Peut-être aussi *Moneta* est-il à expliquer par les avis donnés aux Calendes dans la *Curia Calabra*, sur la durée des mois et l'ordre des jours<sup>14</sup>. Le même culte existait encore sur le mont Albain où, à côté du sanctuaire de Jupiter *Latiaris*, fut dédié en 167 à *Juno Moneta* un temple qui lui avait été voué six années auparavant<sup>15</sup>. En 269, on installa, à proximité de celui qu'elle avait sur la citadelle du Capitole, l'atelier de la frappe des monnaies, et celui-ci, peu à peu, absorba le vocable de la déesse, dont le sens originaire s'oblitéra de plus en plus<sup>16</sup>. Corssen a supposé, non sans vraisemblance, que le lieu ne fut pas choisi arbitrairement, mais que l'on mit sous le patronage de la déesse qui donne les *monitiones* une industrie d'État dont l'effet était de marquer un lingot de métal des signes qui en fixaient la valeur<sup>17</sup>. La tête de *Juno Moneta* figure sur les monnaies de la gens *Carisia* (fig. 4184) et de la gens *Plautia*, là d'après un type sévère et archaïque, ici avec une expression de grâce juvénile qui peut passer

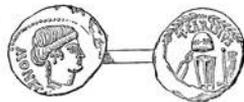


Fig. 4184. — Juno Moneta.

<sup>1</sup> Voir chez Lenormant, *loc. cit.*, et Welcker, *Kleine Schriften*, III, p. 200, n° 37, des tentatives pour tirer l'emblème des ciseaux d'une guerre ou d'une peste survenues sous Trebonianus Gallus. — 2 Tac. *Ann.* XV, 23 et les monnaies de Faustine jeune, Cohen, II, 282 sq. — 3 Pour *Juno Augusta*, voir Overbeck, *Op. cit.*, *Monet.* III, n° 13; Cohen, *Méd. Imp.* IV, 78, 10, Mammée. — 4 Voir les divers types chez Overbeck, *loc. cit.* n° 12 et 13; et Cohen, *Monnaies de Lucilla*, etc. II, 582, 40; III, 41, 43 sq.; 319, 116 sq.; VI, 668, 42; 78, 10; cf. une pierre gravée, *Mus. Chiusino*, tav. 174, 1; Stephani, *Bullet. dell' Instit.* 1845, p. 69 sq. — 5 Ovid. *Fast.* III, 233; pour l'offrande des fleurs, cf. les anthosphoriques grecques, voir *Fart.* io, n° 197. *Juno* était honorée en divers lieux sous le vocable de *VENUS*; Eckhel, *Doctr. num.* VII, p. 100. — 6 Ovid. *Fast.* II, 435; à la naissance de chaque enfant mâle, il était prescrit de verser une pièce de monnaie au temple de l'Esquilin; Dion. Hal. *Ant. rom.* IV, 45. — 7 Ovid. *Fast.* II, 427 sq.; cf. Marquardt, *Staatserwäh.* III, p. 443, n. 4. — 8 Serv. ad *Aen.* VIII, 343; *Plut.* *Rom.* 21; *Juv.* *Schol.* II, 142; *Paul. Dia.*, cf. les figures 4185 à 4188. *Ov. Fast.* II, 425. Voir *FABRUS*, LUPERCALES; et plus bas les numéros 4185 à 4188. *Av.* Calendes de février *Tarpeia* à Rome une fête de *Juno Sospita*. *Ov. Fast.* II, 55. — 9 *Fest.* *Epit.* 85; *Mart.* *Cap.* II, 149; *Arnob.* III, 20; *Myth.* V, 3; *Joan. Lyd.* *Mens.* IV, 4, 20;

cf. *Mannhardt*, *Mythol. Forsch.* p. 72 sq. — 10 *Plut.* *Rom.* 20; *Solin.* p. 10, 2; *Ov. Fast.* VI, 183; *T. Liv.* VII, 28, 7; *Macrob.* I, 12, 30; *Joan. Lyd.* *Mens.* IV, 57. — 11 Serv. ad *Aen.* VIII, 652. C'était auparavant l'emplacement de la maison de T. Manlius Capitolinus; voir les arguments décisifs par lesquels Roscher (*Lexikon*, II, p. 593) établit que les oies de *Juno* sont à localiser au vieux temple de *Moneta* et non au sanctuaire de la Triade Capitoline. Cf. *Plut.* *Cam.* 27; *Fort.* *Rom.* 12; *T. Liv.* V, 47; *Dion.* Hal. XIII, 7. — 12 *Plin.* *Hist. nat.* X, 44; *verecundum animal*; *Petr.* 137; *matronis omnibus acceptissimum*. — 13 La première interprétation est celle de Roscher, *Op. cit.* p. 214; cf. *Claud.* XXXI, 129; la seconde déjà chez le *Schol. Luc.* I, 380; à propos de *Moneta* surnommée *Castricena*; voir aussi *Gie. Dicit.* II, 69; *Ibid.* I, 45, 101, et *Suid.* s. v.; cf. *Prober.* *Myth.* I, p. 283. — 14 Gilbert, *Gesch. und Topogr. der Stadt Rom*, I, 318. — 15 *T. Liv.* XIII, 15. Valère Maxime, I, 2, signale une *Moneta*, transférée de Véies, sans doute par confusion avec *Juno Regina*. — 16 Le temple était à huit colonnes; il est représenté sur les monnaies de L. Veturius (Rasche, *Lexikon rei numariae*, II, 4, p. 794). — 17 *Ansprache und Vocalismus der lat. Sprache*, I, 430: *Die Denkzeichen der Sprache*. Il est assez difficile de remarquer que dans sa traduction de *Odyssée* Livius Andronicus avait rendu *Μονητορας* par *Moneta* (*Prisc.* VI, 5, 6).

pour le spécimen le plus séduisant que nous ayons en ce genre du type de Junon aimable et élégante; au revers des premières sont représentés les instruments servant à la frappe des monnaies<sup>1</sup>. Un monnaie qui date du règne d'Hadrien, où figure une femme avec la balance et la corne d'abondance, représente non Juno Moneta, mais, comme le prouve l'exergue, MONETA AUGUSTI, la personification allégorique de la frappe monétaire<sup>2</sup>.

De même que *Moneta* n'était sans doute à l'origine qu'un des nombreux vocables de Juno *Lucina*, ainsi le surnom *Sospita* a dû signifier tout d'abord l'intervention secourable de la déesse dans les épreuves de l'enfantement<sup>3</sup>. Dès l'an 338 av. J.-C., Juno *Sospita* possédait à Lanuvium un sanctuaire entouré d'un bois sacré et célèbre par ses richesses, sanctuaire qui était à cette époque une propriété commune avec Rome<sup>4</sup>. Un flamine nommé par le dictateur que la métropole donnait à la ville en avait l'administration; les prodiges qui y survenaient étaient annoncés à Rome et expiés par les soins des pontifes et du sénat. Le collège des *sacerdotes Lanuvini* était formé de chevaliers romains, et les consuls étaient tenus d'y offrir chaque année un sacrifice<sup>5</sup>. A Rome même, Juno *Sospita* avait deux temples, l'un sur le Forum Oltorium, dédié par le consul Cornelius en 197 av. J.-C.; l'autre sur le Palatin, dont parle Ovide et sur l'emplacement présumé duquel fut trouvée la statue qui nous restitue l'image de la déesse<sup>6</sup>. Sa fête, à Rome et sans doute aussi à Lanuvium, était fixée aux Calendes de février. Le temple du Palatin avait été brûlé et reconstruit en 91 av.



Fig. 4185. — Juno Sospita.

J.-C.<sup>7</sup>; Antonin le Pieux et Commode, qui étaient originaires du voisinage de Lanuvium, réédifièrent le vieux sanctuaire de cette ville, et remirent en honneur à Rome même la religion de Juno *Sospita*<sup>8</sup>. C'est à la sculpture gréco-romaine de leur règne qu'il faut faire honneur de la statue colossale (haut. 2<sup>m</sup>, 75) du Musée du Vatican (fig. 4183). Cette statue correspond trait pour trait à la description que Cicéron nous a laissée de la Juno *Sospita* de Lanuvium et elle est reproduite, avec quelques différences, sur des monnaies assez nombreuses des familles *Proclia*, *Cornuficia*, *Metitia*<sup>9</sup>. Si l'on fait abstraction de la peau de chèvre, du

javelot, du bouclier et des chaussures spéciales dont parle Cicéron<sup>10</sup>, pour s'en tenir à la physionomie générale et au vêtement de dessous, la Juno *Lanuvina* est conforme au type traditionnel de Héra chez les Grecs, dans son expression sévère. La tête respire une fierté énergique qui n'exclut pas plus la grâce que la majesté; le corps est drapé jusqu'à la naissance du cou dans la tunique à manches courtes sur laquelle est jeté un ample péplos, dont les plis rappellent ceux du torse de la Pallas de Dresde, de l'Athéna d'Herculanum, de la Héra d'Éphèse<sup>11</sup>. Les particularités sont dans l'attitude et dans le vêtement de dessus: du bras droit la déesse brandit un javelot; au gauche est attaché par deux lanières un bouclier fortement concave et échancré; enfin sur les épaules est jetée une peau de chèvre entière, dont les pattes de devant sont croisées sur la poitrine et nouées entre les deux seins par une bande de cuir; les pattes de derrière tombent à droite et à gauche; la tête est ramenée en guise de casque par-dessus les cheveux épais et ondulés [GALEA, p. 4429]<sup>12</sup>; un diadème bas est visible entre cette coiffure et les cheveux. Les chaussures sont celles que Cicéron nomme: *calceoli repandi*, amples et recourbées en avant [CALCEUS]. Par ces divers détails, comme le même auteur en fait la remarque, cette image prend un caractère national et se distingue de la Héra d'Argos<sup>13</sup>.

Nous retrouvons Junon exactement pareille sur des bronzes étrusques<sup>14</sup> et sur des monnaies. On la voit sur celles de la *gens Proclia* (fig. 4186) avec un serpent qui se dresse devant elle<sup>15</sup>. Ce serpent avait à Lanuvium sa légende; il était le gardien du temple, et chaque année une jeune fille lui offrait des gâteaux. Y goûtait-il, c'était une preuve que la jeune fille était pure; dans le cas contraire, les suppositions les plus fâcheuses étaient permises sur sa vertu: de plus, l'année menaçait d'être une année de stérilité<sup>16</sup>. Cette scène



Fig. 4186. — Juno Sospita.

est représentée (fig. 4187) au revers d'une monnaie de la *gens Roscia*; à la face on voit la tête de Juno *Lanuvina*<sup>17</sup>. D'autres monnaies mettent l'image du serpent sur le bouclier de la déesse ou sous les pieds des chevaux qui traînent son char. Celles de la *gens Cornuficia* (fig. 4188), tout en conservant à la déesse les mêmes attributs, modifient son attitude dans un sens pacifique<sup>18</sup>: l'aigle *Cornuficius* est placé debout devant elle avec le *lituus* dans la main droite; sur le bord du bouclier est perché un



Fig. 4187. — Junon de Lanuvium.

<sup>1</sup> Cohen, *Méd. consul.* p. 77, n° 7; Carisus; 250, n° 2; Platorin, pl. xxxv, n° 1. Cf. Babelon, I, p. 214; II, p. 309; Overbeck, *Kunstgesch. Münzwissl.*, II, 48 et 49, et pl. p. 159. — <sup>2</sup> Lenormant, *Nouv. gal. myth.* p. 74; et pl. x, 7. — <sup>3</sup> L'étymologie tire le vocable de *σῶσω*, *sospeo*; Fest, p. 343; cf. *Apol. Met.* VI, 4. Juno *Sospita* était aussi invoquée dans les combats; T. Liv. XXXII, 20, 10. Cf. le vocable *Opigena*, Fest, p. 200, et Mart. Cap. II, 149. — <sup>4</sup> T. Liv. VIII, 14, 2; Plin. *Hist. nat.* XXXV, 17. — <sup>5</sup> Cf. *Proclia*, X, 27; XVII, 46; *Corp. inscr. lat.* XIV, 2092; T. Liv. XXI, 62, 4 et passim; *Corp. inscr. lat.* V, 6992; 7814; IX, 4206; 4399; X, 4590; Cf. *Proclia*, XI, 90. — <sup>6</sup> T. Liv. XXXII, 30, 16; XXXIV, 53; *Or. Fast.* II, 55; cf. Gilbert, *Op. cit.* III, 82. — <sup>7</sup> Cic. *Ditina*, I, 2, 4; 44, 99, et Jul. Obs. 115; cf. Gilbert, *Op. cit.* I, 128; III, 430. Ovide, *Fast.* II, 55, fait allusion au nouvel incendie sous Auguste. — <sup>8</sup> Jul. Capit. *Ant. P.* 8; *Corp. inscr. lat.* XIV, 2088-91; 2121. II y avait à Lanuvium un mois *Junonius*; *Or. Fast.* VI, 69. — <sup>9</sup> *Mus. Pio. Clement.* II, 21; Charac, *Musée de sculpt.* p. 418, n° 731; Overbeck, II, 160 sq. et Atlas, X, 36; souvent ailleurs. Pour les discussions sur l'époque probable à laquelle il

convient d'attribuer l'œuvre, *Ibid.* p. 162. — <sup>10</sup> Cic. *Nat. deor.* I, 29, 44. Pour ces *calceoli repandi*, voir O. Müller, *Etruskur.* I, 257, édité Deecke; et pour les divers détails du costume l'inscription chez Drelli, n° 4308. — <sup>11</sup> Cf. Vogel, cher Roscher, *Lexikon*, etc. p. 607; Overbeck, p. 161. — <sup>12</sup> Overbeck, p. 162. — <sup>13</sup> Un bas-relief de la villa Doris-Panfilii à Rome, qui représente la déesse de Lanuvium en compagnie de Mars, de Mars, de Venus et de Victoria. Voir *Monum. d. Instit.* VI-VII, tab. 76, n° 1-3. — <sup>14</sup> Miceli, *Mon. per la storia d. popoli ital.*, 1844, pl. xxi, 5; de Longepierre, *Bronzes du Louvre*, n° 357. — <sup>15</sup> Cohen, *Méd. consul.* p. 274, n° 1, *Proclia*, pl. xxxv, 1; cf. Overbeck, *Münzwissl.* III, 16; Babelon, *Op. cit.* II, 386, 1 et 2. Sur les monnaies de la *gens Metia*, la déesse est dans un char traîné par deux chevaux et le serpent sous le pied des chevaux; Cohen, pl. xxvii, 5; Overbeck, *Ibid.* n° 17; Babelon, I, 1. — <sup>16</sup> Overbeck, p. 160; *Münzwissl.* III, 25 et 26; Babelon, II, p. 402. — <sup>17</sup> Prop. V, 8, 3 sq.; cf. *Ael. Hist. anim.* XI, 16; cf. Preller, *Op. cit.* I, p. 277. — <sup>18</sup> Cohen, *Op. cit.* pl. xv, 1-3; Cornuficia; Overbeck, *Ibid.* n° 18; Babelon, I, 434; II, 488.

oiseau dans lequel on a cru reconnaître la corneille<sup>1</sup>.

Cet oiseau est en effet consacré à Junon appelée quelque part *Dea Cornisca*<sup>2</sup>; et ce détail nous ramène en Grèce, où le même symbole désignait la déesse des hauteurs, *ἄρπυιά*; dans le cas particulier de la *gens Cornificia*, il y a une allusion au même nom. Des monnaies d'Antonin le Pieux et de Commode, de qui nous avons déjà signalé la dévotion pour la déesse de Lanuvium, ont remis en honneur son image rituelle: en plus on y lit l'exergue JUNON IHSIPITAE (synonyme archaïque de *Sospitae*) lequel se rencontre également dans des inscriptions<sup>3</sup>; le titre complet et solennel est: JUNO SOSPITA MATER REGINA<sup>4</sup>.

Si la Junon de Lanuvium, par le vocable et par les origines, ne diffère pas au point de vue moral des personifications divines jusqu'à présent examinées, elle a dans l'attitude tout ce qui fait la divinité guerrière et rappelle Héra Ὀπλοποιήτρια, Ἀλεξάνδρος, Τροπαιία, telles qu'on la vénérait en divers lieux de la Grèce<sup>5</sup>. Tel est encore le cas de Juno *Quiritis* ou *Curitis*, à qui l'on offrait des sacrifices appelés *Curiales mensae*, le 7 octobre, sur le Champ de Mars, et que l'on y honoraît de concert avec Jupiter *Fulgur*<sup>6</sup>. Ce culte d'origine sabellique se rencontre également à Tibur et à Faléries<sup>7</sup>. Le caractère guerrier de cette divinité est attesté par divers témoignages; les soldats avant de combattre lui faisaient des libations d'eau et de vin; elle-même avait pour attributs le char, le bouclier et la lance: son nom même semble dériver du mot sabin *quiris*, qui signifie *lance* et qui a formé *Quirites* (citoyens guerriers)<sup>8</sup>. Cependant une invocation sûrement archaïque, rapportée par un commentateur, mêle à cet appareil militaire l'idée des curies qui est à la base de l'organisation politique des Romains; et de plus, cette invocation transforme le vocable de la déesse en *Curritis* qui se rencontre encore ailleurs: *Juno Curritis, tuo curru clipeoque tuere meos curiae vernulas*<sup>9</sup>. Il semble que l'esprit romain, très épris d'alliements et porté au calembour, ait mêlé dans cette prière deux et même trois significations distinctes de la divinité de Junon, en tirant un vocable spécial du char sur lequel nous la voyons aussi combattre à Lanuvium comme *Sospita*, de la lance qui à Lanuvium également est son arme caractéristique, et enfin de sa qualité de protectrice des Curies qui découle naturellement de la conception plus générale de Juno *Lucina*, déesse de la fécondité<sup>10</sup>. A Tibur, cette Juno *Quiritis* était appelée aussi *Argeia*<sup>11</sup>. Peut-être est-ce en son honneur qu'à Faléries on célébrait la fête décrite par Ovide et signalée par Denys<sup>12</sup>; Faléries était du reste célèbre par sa dévotion pour Junon<sup>13</sup>.

Junon parvient à la plénitude de sa signification morale, familiale, politique et guerrière dans le temple de

la triade Capitoline où elle règne en tiers avec Jupiter et Minerve, sous le titre de *Regina* qui, ailleurs, ne lui est donné qu'accidentellement et par surcroît<sup>14</sup>. Au Capitole, elle est à proprement parler l'épouse de Jupiter *Rex*, associée à sa puissance et à son illustration<sup>15</sup>. Tandis qu'on cherche vainement des traces, en dehors de l'Italie centrale, des cultes particuliers que nous venons de passer en revue, celui de *Juno Regina* a rayonné aussi loin que la domination romaine, et il en est pour sa part une des manifestations<sup>16</sup>. Au Capitole, elle occupe la *cella* placée à la gauche de celle de Jupiter, et Minerve lui fait pendant<sup>17</sup>. Ses attributs ne sont pas seulement le sceptre d'or et la patère: elle tient aussi le foudre<sup>18</sup>. La poésie et l'art s'inspirant des Grecs l'assimilent en tout à la Βασίλειξ d'Argos et d'Athènes, à l'Ἥρα d'Homère, de Phidias et de Polyclète, et par là elle tranche fortement sur la Junon honorée dans les cultes populaires. Cette influence des idées grecques se fait sentir dès le temps des Tarquins, qui firent, par des artistes étrusques, construire le temple du Capitole et sculpter les images offertes à l'adoration<sup>19</sup>: elle arrive à son plein épanouissement dans la poésie et l'art du siècle d'Auguste.

Cependant d'autres villes de l'Italie avaient possédé la religion de Juno *Regina*: à Lanuvium, Juno *Sospita* en portait le titre; à Ardées, son temple était orné d'une inscription que cite Plin l'Ancien: *Junonis Reginae Supremi conjugis templum*, temple qu'un artiste, dont le nom est demeuré inconnu, avait orné de peintures, au temps de la seconde guerre punique<sup>20</sup>. Une inscription archaïque mentionne une offrande faite par les matrones de Pisaurum, en Ombrie, à Juno *Regina*. Enfin Vées possédait le même culte, qui fut, avec l'image en bois de la déesse, transféré à Rome par Camille après le siège<sup>21</sup>. Sur le mont Aventin, un sanctuaire lui fut érigé qui, jusqu'aux premières années de l'Empire, paraît avoir été un refuge de prédilection pour les matrones en temps d'épreuves: une fête spéciale, en son honneur tombait au 1<sup>er</sup> septembre<sup>22</sup>. En 217 av. J.-C., alors que l'on était en pleine guerre contre Hannibal et qu'on redoutait l'arrivée des Carthaginois sous les murs de la ville, un grand sacrifice fut offert à la triade Capitoline, à Juno *Sospita* de Lanuvium, à Juno *Regina* de l'Aventin<sup>23</sup>. Les matrones se cotisèrent pour déposer au temple un présent votif, tandis que les affranchies honoraient dans la même forme leur divinité spéciale FERONA. Quand le danger fut conjuré, une procession solennelle d'action de grâces, pour laquelle le poète Livius Andronicus composa, sur la demande des magistrats, un *carmen*, se déroula depuis la porte Carmentale à travers le vicus Jugarius jusqu'à l'Aventin. Un chœur de vingt-sept jeunes filles, précédé par les magistrats, chanta les louanges qu'avait versifiées le poète, et l'on immola deux vaches blanches devant

<sup>1</sup> Cf. T. Liv. XXIV, 10, qui met les corbeaux parmi les oiseaux sacrés de Junon. — <sup>2</sup> Paul. Diac. p. 61; C. inser. lat. I, 814; cf. Preller, *Röm. Myth.* I, 283. — <sup>3</sup> Eckhel, *Doct. num.* VII, pl. 14 et 107; cf. Overbeck, *Ibid.* 161. — <sup>4</sup> Corp. inser. lat. XIV, 2088, — 5 — 9. Cf. un denier de Theonius Ballus où le titre est en abréviation avec le symbol de la sae et Colom. *Méd. cons.* pl. xxxix; Mommsen, *Röm. Münzwesen*, no 193. — <sup>6</sup> Varr. p. 670 et Serv. ad *Aen.* I, 17. — <sup>7</sup> Fest. p. 64; Dion. Hal. II, 80; *Calend.* — <sup>8</sup> 7 oct. cf. Marquardt, *Handbuch*, III, 381 et Merkel, *Ovid. Fast.* p. 81; *Epikem. ep. jr.* I, 62. — <sup>9</sup> Corp. inser. lat. XIV, 3556; XI, 3126; *Teret. Apol.* 24. — <sup>10</sup> Serv. ad *Aen.* II, 219, 1, 8; Fest. p. 49; 234; *Plut. Rom.* 29; *Quaest. rom.* 87; Mart. Cap. IV, 140; Co p. er. lat. IX, 1547; XI, 3125. — <sup>11</sup> Serv. ad *Aen.* I, 17. — <sup>12</sup> Cf. Orosius, *Le. Rom.* p. 596 sq. — <sup>13</sup> Corp. inser. lat. XIV, 3256. Tibur est une colonie d'Argos dans la légende. — <sup>14</sup> Voisr. *pra.* p. 686. — <sup>15</sup> *Op. Fiat.* VI, 49; Dion. Hal. I, 21; Corp. inser. lat. XI, 3125-2. — <sup>16</sup> Aussi Moneta et *Sospita*, cf. dessus, p. 686, 687; en dehors de Rome

à Lanuvium, à Ardées, à Pisaurum, à Vées. — <sup>17</sup> Cf. Preller, *Röm. Myth.* I, p. 284 sq. — <sup>18</sup> Servad *Aen.* I, 422; voir notre conclusion et les *Index du Corpus*, renvoyant aux nombreux témoignages que ce culte reçut dans les provinces soit seule soit avec Jupiter et Minerve. Junon sans épithète équivalant toujours à Juno *Regina*. — <sup>19</sup> Voir Carrozzini, I, p. 201 sq. — <sup>20</sup> Le sceptre seul chez Ovid. *Fast.* VI, 31 sq. — <sup>21</sup> Liv. XXII, 1, 17; Serv. ad *Aen.* I, 42; VIII, 430; la patère sur les monuments figurés. Junon tient le foudre sur un monument trouvé à Melun. *Mém. Ins. à la Sorbonne*, 1854, p. 24; Grévy, — <sup>22</sup> Voir l'indication étrusque, voir Serv. ad *Aen.* I, 422; *Virg. Bell. cir.* V, 49; Dio Cass. XLVIII, 14 et O. Müller, *Etrusque*, II, 44 sq. — <sup>23</sup> *Virg. Aen.* VII, 419; *Plin. Hist. nat.* XXXV, 115. — <sup>24</sup> T. Liv. V, 2231; Dion. Hal. III, 3; *Plut. Camil.* 6; *Lact. Inst.* I, 2, 16. — <sup>25</sup> T. Liv. XXVII, 37; cf. XXI, 12; XXI, 62; cf. Marquardt, *Op. cit.* III, 5382. Elle était associée à Jupiter libertatis. Pour le temple, voir *Epikem. epigr.* I, p. 236, et Mommsen, *Ins. gestae diei Augusti*, 54. — <sup>26</sup> T. Liv. XXII, 1.

l'autel de la déesse<sup>1</sup>. Nous n'avons aucun renseignement ni sur la statue archaïque apportée de Vées, ni sur les images en bois de cyprès qui furent portées en procession l'an 207 av. J.-C., ni sur la statue d'airain qui avait été vouée dix ans auparavant par les matrones<sup>2</sup>; mais de nombreuses monnaies à l'exergue de JUNO REGINA, JUNONI REGINAE, nous permettent de conjecturer ce que furent la Regina du Capitole et celle du mont Aventin<sup>3</sup>. Quand Juno Regina est représentée seule, elle est généralement debout, plus rarement assise; ce dernier cas est celui d'une monnaie de Faustine jeune, les autres celui de monnaies à l'effigie de Sabina et de Manlia Scantilla, avec les attributs assez peu variés du sceptre, de la patère, du voile et du paon, une fois avec celui de la patère et de la corne d'abondance<sup>4</sup>. Cette dernière monnaie prend une certaine importance en ce qu'elle peut servir à déterminer des statuettes de bronze qu'on se hâte trop parfois d'identifier avec FORTUNA.

Juno, dans la triade du Capitole, a été l'objet de nombreuses représentations, presque toutes de la période de l'Empire; aucune cependant n'est assez caractéristique et la comparaison même n'est pas assez concluante pour que nous puissions prétendre, à l'aide des éléments qu'elle fournit, restituer l'image placée dans la cella à la gauche de Jupiter<sup>5</sup>. Cette place même, qui est formellement assignée à la déesse par les témoignages littéraires, ne lui est pas maintenue dans toutes les représentations figurées. Un denier de la gens Cornelia met Juno à droite<sup>6</sup>; et tel est aussi le cas d'un bas-relief du temps de Marc-Aurèle<sup>7</sup>. Le seul attribut historiquement garanti est le sceptre d'or dans la main droite; sur les monnaies de l'Empire, elle tient de l'autre main la patère, et quand elle est représentée debout, son attitude et son costume sont semblables à ceux de la statue Barberini, avec cette différence qu'elle porte le voile et que la robe couvre entièrement la poitrine; à ses pieds est un paon<sup>8</sup>. En somme, les artistes monétaires ont traité la triade avec la plus grande liberté; sur des monnaies de Domitien, Jupiter est assis et les deux divinités féminines debout à ses côtés<sup>9</sup>; une monnaie d'Antonin le Pieux nous les montre tous les trois assis, sans aucun encadrement architectural<sup>10</sup>; une monnaie de Vespasien place les figures dans l'entre-colonnement de la façade du temple, Jupiter assis, Junon et Minerve debout dans le costume traditionnel<sup>11</sup>. En résumé, il y a peu de chose à tirer des représentations de la triade Capitoline pour la détermination du type réel de Juno Regina.

Rome s'était annexé la Regina de Vées après la prise

de cette ville; au lendemain de la chute de Carthage, elle annexa à son Panthéon la déesse suprême des vaincus; elle en fit à tort une Junon et la désigna par le vocable de *Caelestis*<sup>12</sup>. Cette déesse, que les Grecs avaient identifiée avec Aphrodite *Urania*, n'est autre qu'Astarté dont le culte était venu d'Ascalon à Paphos et à Cythère<sup>13</sup>. Les raisons qui la firent confondre par les Romains avec Junon paraissent d'ordre multiple. Peut-être s'étaient-ils avisés qu'Astarté était, pour les Carthaginois, une déesse lunaire, ce qui devait aboutir pour eux à en faire ou une Diane ou une Junon<sup>14</sup>; plus probablement furent-ils frappés par sa qualité de souveraine. Hannibal lui-même n'avait-il pas retrouvé la divinité suprême de sa patrie dans Héra Lacinienne<sup>15</sup>? Ensuite, à l'époque où Scipion s'empara de Carthage, évoquant par une formule rituelle qui nous a été conservée la protectrice séculaire de la cité<sup>16</sup>, la légende de la descendance troyenne de Rome commençait à entrer dans l'opinion populaire des Latins<sup>17</sup>. Naevis et Ennius avaient transporté à la divinité phénicienne, dans laquelle s'incarnait l'hostilité contre les Romains, les sentiments de haine farouche dont Héra dans l'*Iliade* accablait le royaume de Priam, tandis que Vénus continuait à Enée, sauvé du désastre, la protection jadis accordée par Aphrodite à Paris. Des ressemblances purement extérieures firent le reste. De même que les temples latins de Junon étaient entourés de plantations d'arbres, la divinité suprême de Carthage était vénérée au fond d'un bois sacré; l'une et l'autre avaient la qualité de reine du ciel; l'une et l'autre commandaient à la mer et aux vents<sup>18</sup> ou amenaient la pluie. Dans la tradition latine, le culte de *Caelestis* aurait été apporté à Carthage par Didon de Tyr, sa patrie d'origine<sup>19</sup>; en réalité Didon, fondatrice de Carthage, n'est qu'une forme d'Astarté Urania, descendue au rang d'une personnification démoniaque, les Phéniciens ignorant d'ailleurs le culte des héros<sup>20</sup>. Aussi longtemps que Carthage fut puissante, dit un auteur, Didon y fut honorée comme une divinité; d'après Silius Italicus<sup>21</sup>, le temple où Astarté plus tard identifiée avec Junon était adorée, était en réalité consacré à Didon; et comme ce temple s'élevait au centre et dans l'endroit le plus élevé de la ville, la divinité avait tous les caractères d'une *πολλυβογος*, d'un esprit tutélaire personnifiant la domination de ses fidèles<sup>22</sup>. C'est elle que Scipion évoqua avant de livrer l'assaut et qui fut transférée à Rome, comme autrefois la Regina de Vées, et qui eut même sa place à côté de Jupiter au Capitole<sup>23</sup>. Elle en avait beaucoup en Afrique, desservie par de nombreux prêtres et prêtresses<sup>24</sup>; mais on

<sup>1</sup> Liv. XXVII, 37; Fest. p. 233. Sur un troisième temple dédié à Juno Regina près du forum Flaminius, en 179 av. J.-C. voy. T. Liv. XI, 52 et XXXIX, 3, 8; cf. Gilbert, *Gesch. und Topogr. der Stadt Rom*, III, p. 81. — <sup>2</sup> Mentionnées par Tit. Liv. XXI, 62; XXVII, 37; Jul. Obs. p. 427, 2 et 17. — <sup>3</sup> Cf. Overbeck, *Op. cit.* p. 128 et 137, où les vocables sont malheureusement confondus, ainsi que les types. — <sup>4</sup> *Idid. Münzk. III*, no 7, 9, 10, 11; cf. Cohen, *Méd. imp.* II, 582, 23; 257, 18; III, pl. cf. Manlia Scantilla, 7; VII, pl. v. n. 132, n. 5. — <sup>5</sup> Overbeck, *loc. cit.* et Vogel, *Arch. Roscher*, *Lexikon*, p. 610 sq. — <sup>6</sup> Babelon, *Op. cit.* I, 296. — <sup>7</sup> Cf. Cohen, *Méd. imp.* II, 167, 531 (Hadrien); Lenormant, *Nouv. Gal. myth.* pl. vu, no 6; Fröhner, *Les Médaillons de l'Emp. rom.* p. 26; cf. Philostrate, *Icones*; <sup>8</sup> *Fortunam Coeli quam et Caelestem vocant*; *C. inscr. lat.* VII, 6913; <sup>9</sup> *Fortuna Caelestis*. — <sup>10</sup> *Monum. d. Inst. V*, 36; cf. Baumstark, *Denkmäl. der alten Kunst*, I, p. 765. V. la monnaie de Trajan, *III*, pl. 766, fig. 819. — <sup>11</sup> *Monum. d. Inst. VI*, tab. 33-34. — <sup>12</sup> Cohen, *Op. cit.* II, 333, 431; Lenormant, *Op. cit.* pl. vu, no 5; Fröhner, *Op. cit.* p. 49. — <sup>13</sup> Cohen, *O. c.* I, pl. v, no 469. — <sup>14</sup> *Serv. Ann.* XII, 841. — <sup>15</sup> Cf. Movers, *Die Phoenizier*, I, p. 604 sq., citant Tert. *Apolog.* 13; *Ang. Cic. Dei*, II, 4, etc. Apulée, *Mét.* VI, 4, et Dion Cassius, LXXIX, 12, l'appellent Urania. — <sup>16</sup> Elle est appelée Juno *Caelestis* dans le *Corp. inscr. lat.* VIII, 1421; Juno ou Héra, *Cic. Verr. IV*, 103; *Minut. Fel. Octav.* 25, 9; cf. *Verg. Aen.* I, 15, 446;

*Hor. Od.* I, 1, 25, etc. Ils l'identifièrent également avec Bona Dea, comme les Grecs avec Séléne, en lui donnant le vocable de *Ἀστειάστρα*. V. *Ephem. Inscr.* III, 372, n. 649; *Fortunam conservatricem et bonae deae Junoni*. Cf. Mommsen, *Inscr. Nesp.* 4608; Orelli-Henzen, 1523; *Lac. Dea Sgr.*; *Cic. Nat. deor.* II, 23; J. Jyd. *Mens.* III, 33; *Suét. s. c.* *Aesq.*; Herodian, V, 6, 4; Paus. I, 14, 7. Pour Diane, *Corp. inscr. lat.* VIII, 999; pour Vénus, *Val. Max.* II, 6, 15; Orelli-Henzen, 1361; c'est aussi le cas de la Bible; v. *Jerem.* 44, 17, 18, 19, 25; 7, 18. — <sup>17</sup> T. Liv. 42, 3; *Cic. Divin.* I, 24, 48; <sup>18</sup> *Macrob. Sat.* III, 9, 7. — <sup>19</sup> V. Hér. *Légende d'Énée* avant Virgile, p. 76 et s.; et Movers, *Op. cit.* I, fig. 604. — <sup>20</sup> Cf. Klausen, *Aeneas und die Penaten*, I, p. 507, et les textes cités; surtout Tert. *Apolog.* 23: *Virgo caelestis pluviarum pollicitatrix*. — <sup>21</sup> *Verg. Aen.* I, 416, 441, 620, et les notes de Servius; Herodian, V, 6 (15). — <sup>22</sup> Movers, *Op. cit.* I, p. 609 sq. — <sup>23</sup> *Inst. XVIII*, 6; *Sil. Ital.* I, 72 sq. et Polyb. VII, 9, 2. — <sup>24</sup> *Apul. Met.* VI, 388; *C. inscr. lat.* VI, 77; *Ephem. epigr.* VII, 460; cf. *Not. d. Scari*, 1892, 407. — <sup>25</sup> *Gall. Int.* 11, 172; *pontif. Académ. d. arch.*, sér. II, t. VI, p. 331 et s. — <sup>26</sup> Pour les temples et le culte de *Caelestis* en Afrique, voy. Cognat et Gauckler, *Les monum. histor. de la Tunisie*, 1898, p. 24 et s.; Gauckler, *Bull. archéol. du comité des traç.* *hist.* 1894, p. 276; Cumont, *art. Caelestis*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, 1897.

saît encore peu de choses sur son culte. Sur les monnaies, elle est représentée avec le sceptre et le foudre, emblèmes qui la mettent au même rang que Jupiter; on l'y voit également avec la couronne tourelée, quelquefois chevauchant sur une lionne ou traînée dans un char attelé de lions, comme Cybèle<sup>1</sup>. Les monuments que les fouilles ont fait retrouver en Afrique<sup>2</sup> la représentent



Fig. 4189. — Juno Caesaris.

couverte d'un voile qui retombe derrière sa tête, sur son front un croissant, et quelquefois des étoiles à droite et à gauche. Sur une pierre gravée (fig. 4189) on en compte sept accompagnant le Soleil et la Lune figurés par deux têtes, l'une couronnée de rayons, l'autre d'un croissant; la déesse, d'aspect juvénile, est assise sur un trône, sans aucun attribut<sup>3</sup>. Les

écrivains latins, depuis le siècle d'Auguste, ont tenté vainement de fixer sa personnalité en la romanisant; elle n'a de rôle en rapport avec ses origines que dans l'*Énéide* de Virgile<sup>4</sup>. Là le caractère de Junon est déterminé à la fois par la tradition homérique, qui en avait fait l'ennemie des Troyens, et par le souvenir des guerres Puniques, qui la solidarisaient avec Carthage<sup>5</sup>. Dans les derniers livres du poème, Turnus est son favori, l'instrument dont elle se sert pour briser les ambitions d'Énée; et si la déesse s'apaise dans la conclusion, consentant à la royauté des Troyens sur le Latium, c'est qu'Énée abdique sa nationalité pour devenir lui-même un Latin, un adorateur de la Junon italique<sup>6</sup>. Celle-ci, dépourvue, elle aussi, et l'élément grec et l'élément phénicien de sa personnalité traditionnelle, n'apparaît plus que comme l'épouse de Jupiter *Optimus Maximus*, comme la divinité qui avec Minerve le complète dans la triade du Capitole, et qui par la naissance de Mars devient à la fois l'expression la plus haute de la femme romaine et la reine des nations. J.-A. HUB.

**JUNONES.** Employé au pluriel, le nom de la déesse Juno correspond à deux idées différentes dont l'une trouvera son explication au mot MATRES; l'autre fait de Juno l'équivalent féminin du mot GENIUS. Si le *Genius* est la force divine qui engendre et qui assure la perpétuité de la race, la Juno est la *tutela parienti*, l'influence idéale qui, pour chaque femme en particulier, préside à la conception et à la naissance, envisagées dans les conditions spéciales que la nature fait à la femme; c'est-à-dire que le *Genius* est le principe de la génération agissante, la Juno celui de la réceptivité passive avec ses conséquences physiologiques et morales. Sous une personnalité, elle

elle aboutit à multiplier la divinité de *Lucina* et à ériger autant de *Junones* qu'il y a de femmes appelées à enfanter<sup>7</sup>. Tout ce que nous avons dit du *Genius* s'applique donc à ces *Junones*, avec cette différence que la suprématie du sexe masculin se traduit par toutes les variétés possibles dans l'application du mot *Genius*, tandis que les emplois du mot Juno sont fort restreints. La Juno représente la personnalité féminine, tantôt dans son expression idéale, tantôt dans un être distinct et supérieur qui à la garde de la femme et qui préside à sa destinée<sup>8</sup>. Comme le *Genius*, elle est appelée *natalis*, commence son action le jour de sa naissance et l'exerce jusqu'à la mort<sup>9</sup>. Les femmes jurent par leur Junon comme les hommes par leur Génie; à la Juno elles attribuent le bonheur ou le malheur de leur existence<sup>10</sup>. La Juno leur survit comme le *Genius* survit à l'homme et continue d'être honorée ou invoquée sur les tombes<sup>11</sup>. Il y a même des cas, mais très rares, où Juno ne s'applique plus à la personne humaine, mais à une collectivité ou à un accident topographique, en tant que *tutela loci*<sup>12</sup>.

Enfin Juno, avec ce sens, sert à dédoubler l'être d'une divinité féminine, à exprimer le principe supérieur qui la constitue. Le *Genius* par excellence étant celui de Jupiter en personne, un pendant lui est fourni par le *Genius Junonis*, appelé Juno tout court<sup>13</sup>. Toutefois, dans la religion primitive de l'Italie, ainsi que l'a démontré Reifferscheid<sup>14</sup>, ce n'est pas au Génie de Jupiter qu'elle s'oppose, mais à Hercule en tant que *Genius Jovialis*. Junon et Hercule deviennent ainsi les dieux spéciaux de toute union conjugale; le nœud de la ceinture virginale dénouée par le mari est appelé *nodus Herculeanus*<sup>15</sup>; en le détachant dans la chambre nuptiale, le mari demande au dieu d'être heureux en enfants comme il l'a été lui-même, et la femme voue sa ceinture à Junon. Dans les familles patriarcales, après la naissance d'un enfant, on dressait dans l'*atrium*, auprès du *lectus genialis*, un lit à Junon, une table à Hercule<sup>16</sup>. En vertu de la même croyance, les femmes étaient exclues du culte d'Hercule à l'*ara maxima*, elles ne juraient ni par le *Genius*, ni par Hercule, mais par la Juno personnelle<sup>17</sup>.

À ces témoignages, M. Peter a apporté une confirmation tirée d'un certain nombre de monuments figurés qui, mal expliqués jusqu'à présent, deviennent dès lors très clairs<sup>18</sup>. Le plus ancien est un miroir étrusque (fig. 4190), d'un dessin grossier, qui représente, non la réconciliation de Junon et d'Hercule suivant la tradition hellénique, comme on l'a cru à tort, mais leur union mystique à laquelle Jupiter préside<sup>19</sup>. Il faut interpréter de même les

servants jurant par la Juno de leurs maîtres pour les flatter. Petr. 25: *Junone sacrum iuratum habebam*. — *Corp. inscr. lat. V*, 160, 6754; X, 7541; XII, 2063-66. Une inscription (XV, 1792) est en l'honneur de la Juno et de la *Proclitica* d'une dévotion; ailleurs on vante les *genii* du père et du fils, les *Junones* de la mère et de la fille, etc. — *Corp. inscr. lat. V*, 5112; cf. III, 1405; II, 2195 et l'article de l'un chez Roscher, *Lexikon*, II, p. 615. — *Juno Deae Dicit*; *Corp. inscr. lat. VI*, 2099 et ailleurs; *Juno Iulida Victoria*; Oréll, 1882 et *Corp. inscr. lat. IX*, 3179; *Juno Virtutis*, cité par Klein (*Donn. Jahrbücher*, 1887, p. 214) correspondant à *Genius Virtutis* (*Corp. inscr. lat. II*, 2107 et *GENIUS*, loc. cit. p. 119). Martinius Capella, I, 53, mentionne même un *Genius Junonis*, expression que le langage vulgaire repousse à cause de la contradiction des genres. — *De Hercule et Junone*, *Acta Italorum conjugantibus*, dans les *Annali dell' Inst.* 1867, p. 352; cf. l'article *Hercules*, de Peter, chez Roscher, *Lexikon*, I, p. 2248 sq. et Schwegler, *Roem. Gesch.* I, p. 367, n. 17. — *De Panis*, D. p. 62. — *De Serva*, ad Virg. *Ecl. IV*, 62; cf. Varr. op. Non. p. 528; Tertull. *De animis*, 29. Voy. cette table figurée sur un clipeus, *Ann. d. Inst.* 1848, pl. w. et *Ibid.* la fin de l'article de Brunn. — *Acta Gall.* XI, 4, 2; *Maer.* I, 12, 28; *Plat. Quaest.* Rom. 60; *Terz. Act. nat.* II, 7. — *V. Roscher, Lexikon*, op. cit. 2249 sq. — *14* Gerhard, *Etruskische Spiegel*, tab. 147; et *Corp. inscr. lat. I*, 56; cf. une scène analogue: *Monum. dell' Inst.* 1651, tab. 53 et *Corp. inscr. lat. I*, 1300.

<sup>1</sup> Cohen, *Monn. de l'Emp.* III, Sévère, 130, 131, 320 et s.; Caracalla, 65, 408, 509; cf. *Mra. Lortio*, pl. 558; Gerhard, *Genom.* *Abhandl.* pl. 520, n° 25; Roscher, *L. zik.* II, p. 613 sq. — *2* *Catolog. des Musée Altoni*, n. 63, 393, etc.; Gauckler, *Bull. I. de comit. hist.* I, 1. — *3* Overbeck, *Compt. rend.* II, *Genom. et relig.* n° 8; cf. p. 127, et Wiescher, *Denkm. der alten Kunst*, II, 65. La tête tournée sur un monnaie de l'Empire, reproduite chez Roscher, *Op. cit.* p. 614, n° 1, est sans doute sûre que l'image du temple de Junon Ca *ludia* d'après une monnaie de Carthage, chez Gerhard I, *loc. cit.* n° 19. — *4* Cf. Wiescher, *chez Pauly, Realencyclop.* IV, 480. — *5* V. Klausen, *Anten.* II, 1210. — *6* *Ann. III*, 822; la déclaration de Junon à Jup est: *pro Latino, pro majestate suor*, et la réponse de Jupiter, *Ibid.* 823. Cf. II — *Od. III*, 7, 57, et, pour l'ensemble, *Preller, Roem. Myth.* II, p. 406.

**JUNONES.** — *1* V. GENIUS, p. 1488 sq. — *2* Cf. Preller *Junon.* *Roem. Myth.* I, p. 271, I. d. 87. — *3* Senec. *Ep.* 116, 11; il fait honneur de cette croyance à la doctrine stoïcienne, mais la philosophie n'est pas pour rien; cf. *Plin. Hist. nat.* II, 16: « *Genius* est *Apollon* *colitudo* *deus* *factus*, *Junonea* *genio* *adoptando* *alio* *alio* ».

*4* T. B. II, 6: *Natalis Juno suorumque torvis acceris*. — *5* *Ibid.* III, 6, 17; IV, 2, 19; II, 1. — *6* Cf. Oréll, *Jan.* 1319 21. — *12* Chavron, cite le serment *Ejuno*, à rapprocher de *Deus r* et *d'Edelpol*; p. 117. Cf. *Act. Gall.* II, 6, 1, qui se réfère à *reter scrip* a. Chez Juvénal, un esclave débauché jure: *per Junonem dominii*, avec allusion à des moeurs infâmes *Sat.* II, 98; et le secol; à ce passage par de

figures d'un pied de candélabre à trois faces, provenant de Pérouse et dont deux faces ont émigré à Munich<sup>1</sup>.



Fig. 4190. — Union de Junon et d'Hercule.

Junon, dans le costume et avec les attributs de *Lanuvina Sospita* [CALCEUS, fig. 4023], y fait pendant à Hercule avec la massue et la peau du lion; celui-ci représente le *Genius Jovialis*, principe de virilité, et Juno le principe de la fécondité heureuse: Vénus, qui fournit la troisième figure, incarne l'idée d'amour dans le mariage.



Fig. 4191. — Junon et Hercule sur un anneau nuptial.

Ainsi encore s'explique un anneau nuptial (fig. 4191) sur lequel Junon et Hercule, costumés de même, rejoignent les mains par-dessus leurs têtes opposées, tenant l'une la *hasta caelibaris*, l'autre la massue au sens symbolique<sup>2</sup>. D'autres manifestations de la croyance à l'intervention du *Genius Jovialis* et de la Juno personnelle pour la conclusion des mariages, sont à chercher dans les bronzes étrusques où les deux divinités font mine de se combattre, l'une avec la massue, l'autre avec le fer de lance<sup>3</sup>. L'attitude combattive n'est qu'apparente et ne s'expliquerait par rien dans la légende; ces monuments sont significatifs si, avec M. Peter, on les interprète comme nous avons fait du candélabre de Pérouse et du miroir étrus-

que. Dans ces scènes, il arrive que Minerve est substituée à Junon et que cette union a pour fruit le héros Tagès<sup>4</sup>.

A Rome même, le culte de Juno *Sororia* paraît issu des mêmes idées<sup>5</sup>. Ce culte y était fort ancien; on le célébrait aux calendes d'octobre en y rattachant le souvenir du combat des Horaces contre les Curiaques avec le meurtre de Camille par son frère. L'autel de Junon était auprès du colosse de Néron<sup>6</sup> et faisait face à un autel de *Janus Curvatus* dont le vocable, comme celui de Juno *Curitis*, semble en rapport avec l'institution des Curies<sup>7</sup>. Sur les deux autels était appuyée une poutre disposée comme le joug sous lequel on faisait passer les vaincus [JANUS joue vis-à-vis de Junon le rôle qui, dans la tradition étrusque, est dévolu à Hercule; il représente le *Genius Jovialis*. Pour interpréter d'une manière satisfaisante le vocable de *Sororia* donné à Junon, il nous faudrait sur le mariage primitif de Rome et la condition spéciale des sœurs des renseignements qui font défaut; elle y figurerait à coup sûr en qualité de génie protecteur<sup>8</sup>; dans le cas spécial, elle représente la Juno de Camille, à laquelle, en raison du meurtre, on offre des expiations. J. A. HILD.

**JUPITER, Ζεύς.** — Le plus grand dieu des mythologies grecque et romaine.

**I. ZEUS.** — *Attributions physiques* Le nom grec du dieu variait suivant les dialectes. À côté de la forme commune, on trouve Δις, Ζῆς (dorien), Τῆς (crétois), Ζεύς (éolien), Δεῖς (laconien, béotien)<sup>1</sup>.

Sans qu'il soit besoin de raisons empruntées à la grammaire comparée, il est naturel de considérer Zeus, d'abord du point de vue physique, comme dieu du ciel et des phénomènes célestes. C'est ainsi qu'il apparaît dans les cultes les plus anciens, dans de vieilles expressions de la langue (Ζεύς ἤης), dans une foule de passages d'Homère<sup>2</sup>.

Le Zeus d'Homère habite l'éther (Ζεύς ἀϊθέριος, ἀϊθέρων), c'est-à-dire la région splendide et calme qui s'étend au-dessus de l'atmosphère terrestre, des nuages, des tempêtes. Il règne sur les dieux *οὐρανίους*; lui-même, il est le *θεός οὐράνιος*; par excellence, le premier des dieux célestes. Les montagnes, dont les sommets, baignés de lumière et d'air pur, semblent monter jusqu'à l'éther, sont ses trônes: il n'est guère en Grèce de lieux hauts sur lesquels Zeus ὕπατος<sup>3</sup>,

ὑψίστος<sup>4</sup>, Κορυφαῖος<sup>5</sup>, Καρυίος<sup>6</sup>, Ἀκρωτίας<sup>7</sup>, n'ait été adoré. Sans prétendre à les énumérer tous, on rappellera: en Messénie, l'Ithôme (fig. 4192)<sup>8</sup>, où une tradition voulait que le dieu fût né<sup>9</sup>; en Laconie, le mont Taléon dans le Taygète<sup>10</sup>; en Argolide, au-dessus de Némée, le mont Apéras, où Persée



Fig. 4192. — Zeus Ithomatas.

<sup>1</sup> Brunn, *Beschreibung der Glyptothek*, p. 54 (n° 4, 2<sup>e</sup> édit.); Wieseler, *Denkmäler*, I, 229, n. 6, c; Overbeck, *Kunstmythol.* II, p. 161. — <sup>2</sup> *Annali dell' Inst.* 1867, tab. II, n° 1, reproduit chez Roscher, *loc. cit.*, p. 2261; pour l'usage de l'anneau, v. *Pin. Hist. nat.* XXXIII, 12; *Vert. Apol.* 6. — <sup>3</sup> *Monumenti dell' Inst.* V, tab. 52; *Micali, Monum. ined.* tab. 21, n° 5; de Longprier, *Catalog. des bronzes de Louvre*, 357. — <sup>4</sup> Gerhard, *Etruskische Spiegel*, tab. 165. — <sup>5</sup> *Fest.* 297; *T. Liv.* I, 26; *Dion. Hal.* III, 22; *Schol. Bob. Cic.* p. 277; *Aur. Vict. De vir.* III, 4, 9. — <sup>6</sup> Jordan, *Topographie der Stadt Rom*, II, 100. — <sup>7</sup> *Cf. supra, Juno chez les Latins*, p. 688. — <sup>8</sup> *Cf. Roscher, Lezikon*, II, p. 598; et O. Müller, *Etrusker*, II, 92, 30.

**JUPITER.** <sup>1</sup> *Cf. Preller-Robert, Griechische Mythologie*, I, p. 116; Curtius, *Grundzüge der griech. Etymologie*, 3<sup>e</sup> éd. p. 567. — <sup>2</sup> *Cf. Curtius, Op. cit.* p. 222; *Henry, Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, p. 216; *Oll. Gruppe, Griech. Kulte*, p. 79; *Kretschmer, Einleitung in die Geschichte der griech. Sprache*, p. 78. — <sup>3</sup> *Welcker, Griech. Götterlehre*, I, p. 169 et s. A Athènes,

sur l'Acropole: *Pausan.* I, 26, 6; VIII, 2, 3; *Curtius, Die Stadtgeschichte von Athen*, p. 333. — <sup>4</sup> *Cf. Curtius, Hypothesis* (supplément à la *Revue de Finstrucht* et *publique en Belgique*, 1897). — <sup>5</sup> *Mionnet, Liv.* 98, 533; *Suppl.* VII, 370, 371, pl. xi, n. 3; *Bul. de corr. hell.* I, 308; IV, 120; *Buresch, Aus Lydien*, p. 75. — <sup>6</sup> *Hesych. z. v. κρυφαῖος*: Ζεύς καρυφῶν... ἀπὸ τῆς ἐργαλίας, ἀπὸ τοῦ ἑργαλίου; *Corp. inscr. Gr. sept.* I, 3208 (Orchomène). — <sup>7</sup> *Tit. Liv.* XXXVIII, 2 (Athamania). *Monnaies de Smyrne*: *Cat. Gr. Coins, Jonia*, p. 253 sq. x; de Tennes: *Id. Troas*, p. 145. Le sanctuaire des Magnètes du Pélion n'était point consacré à Zeus Ἀκρωτίας, comme les copies l'ont fait dire au Pseudo-Dicéarque, mais, comme le montrent les inscriptions, à Ζεύς Ἀκρωτίας (Mésières, *Mém. sur le Pélion et l'Osse*, p. 118. La correction l'avis du reste été faite par les critiques avant les découvertes épigraphiques (cf. les notes de G. Müller, dans les *Geogr. gr. mineures de la coll. Bodl.* I, p. 107. — <sup>8</sup> *Monnaie de Louvre de Messénie. Sur les représentations de Zeus Ithomatas*, voy. *Overbeck, Kunstmythol. Zeus*, p. 11 et s. — <sup>9</sup> *Gruppe, Griech. Mythologie*, p. 135. — <sup>10</sup> Ἀκρωτία, I, p. 237.